

Traduire *A Pillow Book* de Suzanne Buffam :
transferts des compétences
de la traduction pragmatique à la « spécialisation » littéraire

Isabelle Veilleux. trad. a.

Mémoire présenté au Département d'Études françaises comme exigence partielle au grade de
maîtrise ès Arts (Traductologie) Université Concordia Montréal, Québec, Canada

Janvier 2025

© Isabelle Veilleux, 2025

UNIVERSITÉ CONCORDIA

École des études supérieures

Nous certifions par les présentes que le mémoire

rédigé par Isabelle Veilleux

intitulé Traduire *A Pillow Book* de Suzanne Buffam : transferts des compétences de la traduction pragmatique à la « spécialisation » littéraire

et déposé à titre d'exigence partielle en vue de l'obtention du grade de

Maîtrise ès Arts (Traductologie)

est conforme aux règlements de l'Université et satisfait aux normes établies pour ce qui est de l'originalité et de la qualité.

Signé par les membres du Comité de soutenance

_____ Président

Adel Jebali, Ph. D.

_____ Examinatrice externe

Audrey Coussy, Ph. D.

_____ Examinatrice interne

Danièle Marcoux, Ph. D.

_____ Directeur

Benoit Léger, Ph. D.

Approuvé par : _____

Soutenance : 20 septembre 2024

Dépôt : ____ mars 2025

RÉSUMÉ

Traduire *A Pillow Book* de Suzanne Buffam : transferts des compétences de la traduction pragmatique à la « spécialisation » littéraire

Isabelle Veilleux

Le présent mémoire a pour point de départ la traduction d'un livre de poésie intitulé *A Pillow Book* écrit par Suzanne Buffam (publié chez Anansi) et décrit le parcours d'une traductrice qui après de nombreuses années de pratique de la traduction pragmatique se lance le défi de la traduction littéraire. Une des particularités de *A Pillow Book* étant qu'il s'inspire d'une œuvre japonaise du X^e siècle, *The Pillow Book*, de Sei Shônagon (traduit du en anglais par Ivan Morris), la première posture explorée a été celle du pastiche. Cette posture ayant mené à un cul-de-sac traductionnel, elle a été abandonnée au profit de l'empathie rationnelle. Cette dernière a permis à la traductrice d'opérer un transfert de ses compétences en traduction pragmatique vers la « spécialisation littéraire ». Les aspects pratiques de ces transferts sont décrits par des exemples tirés de la traduction à proprement parler. La deuxième partie du mémoire est composée de la traduction du texte intégral de l'œuvre, intitulée, en français : *Les Notes de chevet de Suzanne Buffam : Un livre sur les oreillers*.

ABSTRACT

Translating Suzanne Buffam's *A Pillow Book*: skills transfers from pragmatic translation to literary “specialization”

Isabelle Veilleux

This thesis takes as its starting point the translation of a book of poetry entitled *A Pillow Book*, written by Suzanne Buffam and published by Anansi. It describes the journey of a translator who, after many years of working in pragmatic translation, takes up the challenge of literary translation. One of the specificities of *A Pillow Book* is that it is based on a 10th-century Japanese work, *The Pillow Book*, by Sei Shônagon (translated from English by Ivan Morris). As this posture led to a translational cul-de-sac, it was abandoned in favor of the “empathic rationnelle” posture. The latter enabled the translator to transfer her skills in pragmatic translation to “literary specialization”. The practical aspects of these transfers are described using examples taken from the translation itself. The second part of the thesis consists of the translation of the full text of the work, under the French title: *Les Notes de chevet de Suzanne Buffam: Un livre sur les oreillers*.

REMERCIEMENTS

J'aimerais avant tout remercier Suzanne Buffam. Merci pour la confiance témoignée. Je garde un souvenir très vif de notre conversation téléphonique d'avril 2021 et des paroles qui m'ont galvanisée : « You're the best person to translate my book! »

Merci aussi à Benoit Léger, pour sa présence pendant ma transformation en traductrice littéraire.

Merci aux relectrices de mon mémoire : à Danièle Marcoux, pour m'avoir aidée à préciser la partie théorique du mémoire et à Audrey Coussy, pour ses commentaires enthousiastes sur ma traduction et, surtout, pour sa déclaration du 20 septembre 2024 « Vous êtes une des nôtres! » (en parlant des traductrices littéraires).

Merci à Lori Saint-Martin, pour son livre inspirant sur la traduction littéraire.

Merci à Philippe Caignon, pour ses paroles bienveillantes d'encouragement.

Merci à Bernie qui m'a fait la lecture des *Notes de chevet de Suzanne Buffam*, et à Isabelle M. pour sa relecture attentive de ma traduction.

Merci à mes belles amies, Maryse, Leanne, Roxanne, Josée, Sophie et toutes les autres, pour leur attention et leur patience sans borne à mon égard.

Merci enfin à Stéphane, mon compagnon du quotidien, et à nos enfants, merci de m'avoir supportée (au sens bien français du terme) pendant ce long périple hors de ma zone de confort.

Table des matières

Introduction	1
Le livre à traduire – <i>A Pillow Book</i>	3
Le livre qui a servi d’inspiration – <i>The Pillow Book</i>	7
Similitudes (réelles ou trompeuses) entre <i>APB</i> et <i>TPB</i>	9
Différences entre <i>APB</i> et <i>TPB</i>	14
Traduire <i>A Pillow Book</i> : aspects théoriques et recherche de la posture	16
À l’écoute des prédécesseur-e-s	16
Recherche de la posture - L’impasse du pastiche	18
Recherche de la posture – Intermède d’égarement et de création	21
Recherche de la posture – L’empathie rationnelle	22
Les mises en garde d’Antoine Berman	25
Traduire <i>A Pillow Book</i> – aspects pratiques	28
Défis et transferts de compétences	28
Le titre	28
Les listes	29
Les titres d’émission, noms de commerces, etc.	35
L’utilisation des titres/fonctions	37
La diversité des types de textes qui composent <i>APB</i>	39
Conclusion.....	39
Traduction française de <i>A Pillow Book</i>	42
Bibliographie (partie théorique et traduction)	128
Annexe 1 Traduction « pastichée »	131
Annexe 2 Permission de l’autrice	133

Introduction

Le point de départ du présent mémoire est la traduction de *A Pillow Book*, un livre écrit par Suzanne Buffam. En fait, c'est le défi même que cette entreprise représentait qui s'est transformé en mémoire. D'une part, les défis pratiques liés à cette traduction, et d'autre part, les questionnements qui en découlaient. Est-ce que des années de traduction pragmatique nous fournissent les outils nécessaires en traduction littéraire? Une grande expérience en traduction pragmatique est-elle une entrave ou un atout? Peut-on transférer des compétences en traduction pragmatique à la traduction littéraire?

Mais avant même de tenter de répondre à ces questions, nous présenterons le livre que nous avons traduit, son autrice, Suzanne Buffam, et les circonstances qui ont amené cette dernière à s'inspirer de *The Pillow Book (TPB)*¹, de Sei Shōnagon pour écrire *A Pillow Book (APB)*.

L'empreinte de *TPB* sur *APB* étant considérable, il nous a semblé aussi incontournable de brosser le portrait de cette œuvre millénaire complexe et de ses nombreuses traductions. Nous ferons ensuite ressortir les similitudes qui existent entre les œuvres. En effet, au-delà du titre et de la structure même (listes entrecoupées de paragraphes), le type de narration, les personnages qu'on y croise et le décor où se déroule l'action affichent bien des points en communs, tout comme les autrices, malgré les siècles qui les séparent. Pour faire contrepoint, nous poursuivrons en établissant en quoi les autrices (et leur œuvre respective) se distinguent l'une de l'autre.

Nous aborderons ensuite les aspects théoriques de la traduction et nous décrirons nos tâtonnements pour trouver une posture traductionnelle. Cette partie commence par quelques

¹ Par souci de clarté et pour éviter la confusion entre les deux œuvres dont le titre ne se distingue que par un article, tout au long du mémoire, nous désignerons *A Pillow Book*, de Suzanne Buffam par le sigle « *APB* » et *The Pillow Book*, de Sei Shōnagon par « *TPB* ».

pistes relevées chez ceux et celles que nous appelons les « prédécesseur·e·s » – traducteurs et traductrices littéraires qui ont publié leurs réflexions sur leur profession. Nous présenterons notre première posture, le pastiche, et les raisons qui nous l’ont fait abandonner, et la brève période de liberté créative qui a suivi. La posture choisie, l’empathie rationnelle, en partie fondée sur la recherche d’indices, nous a convenu, car elle peut être utilisée en traduction pragmatique, mais aussi en traduction littéraire, considérée alors comme un domaine de spécialité. Pour clore la partie sur la recherche d’une posture, nous passerons en revue quelques-unes des mises en garde qu’Antoine Berman fait aux traducteurs littéraires, que nous en ayons tenu compte ou non pour réaliser notre traduction.

La partie suivante du mémoire présente les aspects pratiques de la traduction à proprement parler, c’est-à-dire divers défis qui ont dû être surmontés (listes alphabétiques, références à des réalités américaines, vocabulaire) et les transferts de compétences qui se sont opérés.

Tous ces efforts ayant été déployés dans le but de parvenir à présenter une œuvre en français aussi poétique que l’œuvre originale, à la fois légère et grave, nous concluons notre mémoire par le produit fini : *Les Notes de chevet de Suzanne Buffam : Un livre sur les oreillers*. Les lecteur·trice·s pourront juger du résultat dans son ensemble puisque l’auteurice a généreusement accordé sa permission pour que *A Pillow Book* soit traduit dans sa totalité.

Le livre à traduire – *A Pillow Book*

A Pillow Book est une plaquette de moins de cent pages. Bien que la sagesse populaire anglophone nous mette en garde de juger un livre à sa couverture, il convient de souligner la finesse de la maquette de la page couverture de l'œuvre publiée au Canada, qui présente les phases de la lune. Par son symbolisme, cette illustration évoque, en plus du monde de la nuit et ses mystères, la fécondité, la croissance, le déclin, la mort et la (re)naissance. La poésie agit déjà, et on sent que Suzanne Buffam est une poète de plein droit. *A Pillow Book*, publié en 2016, est son troisième recueil. Buffam est une autrice canadienne qui vit à Chicago depuis une vingtaine d'années et qui détient une maîtrise ès arts en études anglaises de l'Université Concordia. Elle a publié en 2006 son premier livre, un recueil de poésie intitulé *Past Imperfect*, qui a reçu un accueil critique enthousiaste. Zachariah Wells, dans *Canadian Notes & Queries*, affirmait alors qu'à en juger par le matériel déjà publié, Buffam aurait pu faire paraître son premier livre bien avant et que le fait qu'elle n'ait pas précipité la sortie de son œuvre sur le marché public en disait long sur l'importance qu'elle accorde à l'art de la poésie². *The Irrationalist*, son livre suivant, ne paraît que quatre ans plus tard, ce qui confirme que Buffam n'est pas une autrice prolifique, mais davantage une bûcheuse qui peaufine sans relâche. Ce deuxième ouvrage récolte lui aussi d'excellentes critiques vantant notamment l'originalité, l'inventivité et même l'intrépidité³ de la poète, et figure sur la courte liste du prix Griffin, un des prix de poésie les plus prestigieux au Canada selon la CBC. De son côté, *APB* fait partie des dix meilleurs recueils de poésie pour l'année 2016 mentionnés par le *New York Times*. Soulignons qu'il s'éloigne un peu par la forme de ce que la poète avait produit jusqu'à maintenant et ne ressemble pas, à première vue, à un recueil de poésie. Il est composé de listes et de paragraphes de moins d'une page, séparés par de

² <http://mansfieldpress.net/2009/04/nailing-down-the-hard-parts-the-challenge-of-first-books/>

³ <https://coloradoreview.colostate.edu/reviews/the-irrationlist/>

petites images représentant les phases de la lune. Plusieurs types de narration s'y côtoient : listes, récits du quotidien, récits de rêves, publicités et éléments factuels.

Éléments qui composent *A Pillow Book*

Les listes : Ce qui retient immédiatement l'attention des lecteur·trice·s, ce sont les listes aux intitulés éclectiques tout en majuscules – *BEAUTIFUL NAMES FOR HIDEOUS THINGS*, *UNPOPULAR PERFUMES A TO Z*, *SOUNDS I DON'T EXPECT TO HEAR*. Bien qu'elles se déclinent sur un ton plein d'humour, elles sont remplies de sous-entendus et sont, comme le reste du livre, beaucoup plus lourdes de sens qu'on le croirait à la première lecture. Les listes ponctuent la lecture et divertissent dans tous les sens du terme, c'est-à-dire qu'elles attirent notre attention et qu'elles sont distrayantes.

Les récits du quotidien : Ces paragraphes anecdotiques sont ceux qui ressemblent le plus à ceux de Sei Shōnagon. La narratrice raconte à la première personne certains pans de sa vie de même que des anecdotes qui mettent en scène son mari, ses amies, connaissances et collègues ou rivales de l'Université. La narratrice, une *alter ego* de l'autrice, n'échappe pas à l'autodérision de sa créatrice. Comme dans ses lectures publiques et dans ses deux premières œuvres, le sourire en coin de Buffam est perceptible entre les lignes. Un critique écrit que le livre est traversé d'un humour pince-sans-rire et dit de l'autrice : « Her sense of the commonplace is uncommon, fresh, original. She would probably point out things in a museum that you would never notice, and it would not be in the paintings or statues⁴. »

Les récits de rêves : Les paragraphes oniriques, moins nombreux mais plus denses, nous font entrer dans le subconscient de la narratrice. Par ses rêves, elle nous parle de ses angoisses, de sa

⁴ <https://hyperallergic.com/378634/suzanne-buffam-a-pillow-book-canarium-books-2016/>

crainte de ne plus avoir l'énergie de créer, de se dissoudre dans une vie autre, de voir son énergie vitale détournée par la maternité. Ces interludes lui permettent d'exprimer des inquiétudes qui ne sont qu'évoquées dans les récits du quotidien. Même si elle écrit à la page 39 que ses rêves « posent rarement au matin un très grand défi d'interprétation », elle se ravise au trois-quarts du livre : « je soupçonne fortement que ce blabla sur les oreillers porte autant sur les oreillers que mon rêve de la nuit passée, où je m'égarais dans le stationnement souterrain d'un centre commercial, portait sur les stationnements souterrains de centres commerciaux » (Buffam, 2024, 68).

Les publicités : Critiques de la société de consommation, ces pauses publicitaires surgissent ici et là, comme dans notre vie courante. Impossible d'échapper à ces publicités qui nous promettent monts et merveilles, et surtout un meilleur sommeil pour la modique somme de 19,99 \$. Bon nombre de ces infopubs sont diffusées à l'heure où la plus grande partie de l'Amérique dort du sommeil du juste.

Les éléments factuels : Ces paragraphes contiennent de l'information vérifiable sur les oreillers, les rêves, le sommeil, l'insomnie. Ils nous font voyager dans le temps et l'espace – Espagne, Viêt Nam, Japon, France, Égypte – à la découverte des oreillers les plus anciens, des habitudes de sommeil de nos ancêtres, des coutumes étonnantes de peuples méconnus, de personnages célèbres et d'improbables insomniaques.

La composition du livre, raconte l'autrice⁵, a commencé par les listes. Après la naissance de son enfant, pendant cette période marquée par la fatigue, elle avait, de son propre aveu, du mal à formuler une pensée complète et était bien loin des phrases complexes. Elle n'écrivait rien

⁵ <https://www.tupeloquarterly.com/editors-feature/microinterview-with-suzanne-buffam-how-not-to-kill-the-baby-by-lisa-olstein/>

d'autre que des listes – liste des heures des tétées, de courses à faire, des premiers mots du bébé – et à l'aube, dans la lumière faiblissante de sa lampe frontale, avec son oreiller en toile de fond, en plissant un peu les yeux, elle réussissait presque à se convaincre que ses listes ressemblent à des poèmes⁶. Puis, un jour, pendant le difficile démarrage de son processus de création, Buffam a trouvé dans sa propre bibliothèque un livre qu'elle n'avait encore jamais ouvert : *The Pillow Book*⁷. Elle a été fascinée par les listes et paragraphes entremêlés propres à l'œuvre de Sei Shōnagon, Japonaise du X^e siècle, et a par la suite découvert que ce type d'écriture s'inscrivait dans un style utilisé au Japon à l'époque Heian et se classait « parmi les écrits “au fil du pinceau” (*zuihitsu*), lesquels sont décrits comme des écrits sans forme bien définie » (Lesigne-Audoly, 2013, 17). Cette découverte l'a ravie et a alimenté sa création. Buffam a entrepris d'écrire elle aussi son propre « *pillow book* », mais, dans son cas, un livre « sur » les oreillers, non pas « écrit sur », mais « portant sur ». Elle dit que pendant l'écriture de son livre, quand les gens lui demandaient sur quoi elle travaillait, elle répondait : « C'est un livre qui parle d'une personne qui ne réussit pas à dormir et qui écrit un livre sur les oreillers » (Buffam, 2024, 68). Bien entendu, *A Pillow Book* est plus qu'un livre sur les oreillers, lesquels n'ont servi en fait que d'élément déclencheur et de fil conducteur. Entre ses listes, elle s'est mise à intercaler des textes, beaucoup plus courts et plus diversifiés que ceux de Sei Shōnagon.

Par ailleurs, sur le plan stylistique, Buffam explique que, pendant l'élaboration de son livre, les paragraphes en prose, composés de phrases interminables, dont la proposition principale semble ne jamais arriver, et dans lesquelles les adjectifs s'entassaient les uns sur les autres, se sont plus ou moins imposés pour faire contrepoint aux listes, qui ne sont que juxtapositions. Puis pour

⁶ <https://www.tupeloquarterly.com/editors-feature/microinterview-with-suzanne-buffam-how-not-to-kill-the-baby-by-lisa-olstein/>

⁷ *The Pillow Book of Sei Shōnagon*, traduction et préface d'Ivan Morris, publié en 1971 par Penguin Classics.

s’amuser un peu, elle a décidé que les paragraphes en prose, rectangulaires comme des oreillers, devaient obligatoirement contenir le mot *pillow* au moins une fois. Cette contrainte auto-infligée, tout en la forçant à d’étonnantes acrobaties, lui a ouvert plusieurs portes.

Le livre qui a servi d’inspiration – *The Pillow Book*

The Pillow Book (TPB), élément déclencheur de *A Pillow Book (APB)*, en a inspiré la forme et même le titre. Tout d’abord, une de ses caractéristiques importantes (pour nous) est le fait que *TPB* soit une traduction, celle d’une œuvre du X^e siècle intitulée *Makura no Sôchi* (littéralement « le livre-oreiller »), écrite en japonais ancien. On ignore jusqu’au vrai nom de son autrice, mais celle-ci est identifiée, « depuis le Moyen Âge du moins, comme étant une dame de la cour de l’impératrice appelée Sei Shônagon » (Lesigne-Audoly, 2013, 21). Ce livre est un recueil de textes écrits entre l’an 994 et l’an 1000 environ, qui contient plus de 160 listes, 90 entrées de type journal et 80-90 descriptions de « scènes saisissantes » (Henitiuk, 2012, 10). Il est classé parmi les écrits au fil du pinceau » (*zuihitsu*), « des écrits sans forme bien définie, où sont consignés des choses vues et entendues, des anecdotes vécues » (Lesigne-Audoly, 2013, 17), un style qui était déjà utilisé en Chine. Cette classification n’arrivera cependant que plus tard, car la notion de *zuihitsu* n’existait pas à l’époque au Japon : « It was not until centuries later that this generic label became central to the way the work was perceived. Moreover, what scholars categorized as *zuihitsu* in the eighteenth century differed from *The Pillow Book* that Sei had created. » (Ivanova, 2018, 18)

Dans l’introduction de l’édition de 1966 des *Notes de chevet*, André Beaujard explique que l’on trouve aussi dans l’ouvrage « des historiettes et des récits consacrés à des choses dont [Sei] a entendu parler ou à des événements qu’elle-même a vus » (Beaujard, 1966, 22). L’autrice décrit, à la première personne, la vie de la cour de l’impératrice; elle est partie prenante « de tous les

récits, [sa] voix narrative s'exprimant partout dans le texte » (Lesigne-Audoly, 2013, 344), en lançant des pointes à gauche et à droite. Et tout au long du livre, dans ses fameuses listes, le plus souvent intitulées « Choses qui... », Sei Shōnagon, parfois avec humour, parfois avec sérieux, nous livre ses réflexions sur son monde. Il semblerait toutefois que certaines de ces listes aient eu une autre fonction, plus hermétique pour le lectorat moderne, soit de fournir une réserve de « vocabulaire poétique » (Lesigne-Audoly, 2013, 111). Gergana Ivanova, pour sa part, souligne que ces listes sont la caractéristique fondamentale de l'œuvre :

[...] among the many literary styles *The Pillow Book* combines, lists became representative of the manner in which the work was written [...]. Playful writings that imitated the cataloguing of knowledge in *The Pillow Book* preceded the publication of annotated editions of the work in the latter half of the seventeenth century and were the pioneers that offered a preview of Sei's text to a wide readership. Thus, *The Pillow Book* became known to early modern readers first for its style and later for its content. (Ivanova, 2018, 51)

La version de *TPB* qui nous concerne, soit la traduction de Morris (puisque c'est celle que Buffam a lue), n'est qu'une des nombreuses versions de *Makura no Sōchi*. En effet, l'œuvre circule depuis un millénaire, et selon Ivanova, le ou les manuscrits de la main même de Sei Shōnagon avaient déjà été perdus à la fin de la période Heian (Ivanova, 2018, 18), soit dès le XII^e siècle. Dans les siècles qui ont suivi la mort de Sei Shōnagon, avant les premières versions imprimées (au XVII^e siècle), l'ouvrage a été retranscrit à la main des dizaines de fois.

Meredith McKinney, qui a traduit *Makura no Sōchi* en 2006, nous apprend dans l'introduction de sa traduction, que le plus ancien manuscrit connu date du XIII^e siècle. Ces innombrables versions apparues au fil des siècles ont été regroupées par les érudits japonais en quatre « branches » :

d'une part Sakai et Maeda, versions dans lesquelles le texte avait été « classifié » (Ivanova, 218, 22), et d'autre part Sankan et Nôin, les plus utilisées pour les traductions, qui sont des versions à texte mélangé, c'est-à-dire dans lesquelles les « listes, récits et pensées [se] succèdent de façon aléatoire, et sans ordre chronologique » (Lesigne-Audoly, 2013, 77). *Makura no Sôchi* a connu un grand moment de son histoire lorsqu'il a commencé à être imprimé et, surtout, à circuler sous forme de texte commenté permettant de mieux le comprendre. Même si la « branche Nôin comprenait nettement moins de manuscrits anciens que la branche Sankan, [...] c'est à elle que se rattachent toutes les versions imprimées du XVII^e siècle » (Lesigne-Audoly, 2013, 84). La branche Nôin circulera donc beaucoup plus et constituera le texte habituel du livre de Sei Shônagon jusqu'au début du XX^e siècle, avant que des chercheurs établissent « que la branche Sankan était probablement plus ancienne et plus authentique. Depuis, les éditions japonaises favorisent de plus en plus cette version pour les traductions en japonais moderne (Lesigne-Audoly, 2013, 406). Les deux traductions qui existent en français, *Les notes de l'oreiller* (1928) et *Notes de chevet* (1934), s'appuient sur des versions de la branche Nôin. Dans le cas des traductions anglaises, Morris a fait appel à la branche Nôin, mais a aussi utilisé en complément une version Sankan, tandis que McKinney a travaillé uniquement à partir de la branche Sankan. D'ailleurs, Buffam est bien consciente de cette pluralité de l'œuvre puisqu'elle dit à la page 73 de *APB* : « [...] ces quelque mille pages ont traversé le temps, traduites et retraduites, publiées et republiées dans des versions évoluant sans cesse, si bien que je me demande parfois : quelles sont les chances que deux personnes aient lu exactement les mêmes Notes de chevet? »

Similitudes (réelles ou trompeuses) entre *APB* et *TPB*

Le titre : Déjà cette première similitude est trompeuse, car le simple fait de passer de l'article défini à un article indéfini change infiniment le sens. Par ailleurs, l'intention derrière le titre est bien différente. En effet, Sei Shōnagon n'a jamais donné de titre à son œuvre, puisque ce « titre n'apparaît qu'au bout de plusieurs siècles : jusqu'au milieu du Moyen Âge, l'usage est fluctuant et laisse en concurrence plusieurs titres possibles » (Lesigne-Audoly, 2013, 48), alors que Buffam a choisi son titre en toute connaissance de cause. De plus, si « nul ne sait plus ce que désigne précisément l'“oreiller” » (Lesigne-Audoly, 2013, 48) du titre de l'œuvre originale (*makura* représentait aussi une « “rubrique” ou un “en-tête”, et on appelait *uta-makura* les lexiques de vocabulaire poétique » [Pigeot et Tschudin, 1983, 22]), les oreillers, en tant qu'objets, sont présents à chaque page, et même dans chaque paragraphe de *APB*.

La structure de l'œuvre : *TPB* et *APB* sont composés de fragments, c'est-à-dire qu'ils ne présentent pas une histoire qui irait du point A au point B; ils laissent les lecteur·trice·s construire la leur à leur gré. D'ailleurs, les versions de *TPB* qui ont circulé au fil des siècles se sont présentées en configurations diverses.

Dans un livre comme dans l'autre, les listes sont l'élément le plus frappant : on en dénombre plus de 160 dans *TPB*, tandis *APB* en compte 54 et, à ce nombre, s'ajoutent une dizaine d'énumérations sans titre, présentées en format horizontal ou en guise d'introduction à un paragraphe. Ces listes sont de deux natures, soit factuelles et objectives (telle la liste de montagnes ou de temples bouddhiques dans *TPB*, ou la liste d'opérations militaires ou de langues mortes dans *APB*), soit subjectives et révélatrices de la vision du monde de l'autrice (par exemple la liste de choses qui paraissent pitoyables ou de choses impatientantes dans *TPB* ou les listes de choses que l'on peut regretter de n'avoir pas prises au sérieux ou de choses qui ont perdu de leur

pouvoir dans *APB*). Dans les deux livres, elles sont entrecoupées de paragraphes de texte suivi dans lesquels la narratrice se met en scène et raconte son quotidien.

La narration : Les deux livres sont écrits en grande partie à la première personne. Dans quelle mesure cette narratrice correspond-elle à l'autrice? D'une part, la narratrice de *APB* partage de nombreuses caractéristiques avec la vraie Suzanne Buffam (ville de résidence, conjoint, enfant, travail) et si, comme l'explique Delphine de Vigan dans un de ses romans, les lecteur·trice·s savent que rien de ce qu'une autrice raconte ne lui est tout à fait étranger, ils et elles « savent qu'il y a toujours un fil, un motif, une faille, qui [la] relie au texte. Mais ils acceptent que l'on transpose, que l'on condense, que l'on déplace, que l'on travestisse » (de Vigan, 2015, 103), tout en sachant très bien qu'il y a mise en scène, auto-fiction, travestissement de la réalité, déplacement des émotions.

Dans le cas de la narration de *TPB*, Corinne Atlan mentionne, dans sa préface à une réédition publiée par Gallimard en 2021 et intitulée *Choses qui rendent heureux et autres notes de chevet* que « le texte ne serait pas l'œuvre d'une seule personne mais une sorte d'ouvrage de groupe » et que Sei Shōnagon aurait alors joué le rôle de « scribe d'un cénacle féminin réuni autour de l'impératrice Teishi » (Atlan, 2021, 17), ce que ses paroles mêmes semblent appuyer quand elle mentionne une chose gênante et se demande si elle ferait mieux de taire une telle histoire : « Mais tout le monde m'a recommandé de ne rien omettre : comment donc ne la noterais-je point? » (Shōnagon, 1966, 129). Le doute persiste donc quant à l'identité réelle de la narratrice japonaise. Cela dit, le style de narration, au je, est le même dans les deux livres.

Les éléments « information-humour-émotion » : Les deux œuvres se positionnent sur ces trois axes; tour à tour, elles informent, font sourire ou émeuvent. *TPB* instruit par ses énumérations – temples, arbres, plantes, insectes ou îles –, ses descriptions de vêtements

d'apparat portés par les courtisans et les courtisanes et ses récits de coutumes aujourd'hui disparues qui formaient son quotidien (lesquelles doivent d'ailleurs souvent être expliquées en notes par le traducteur). De son côté, *APB* parle des oreillers à travers les âges en y joignant des faits historiques, dresse le portrait d'insomniaques célèbres et sort quelques personnages pittoresques de l'anonymat. L'émotion dans les deux livres est présente dans les récits intimes et les anecdotes, par exemple quand Sei nous confie « le monde m'irrite et m'ennuie, il me semble impossible de vivre un instant de plus. Je voudrais m'en aller et me perdre je ne sais où » (Shōnagon, 1934, 255) ou que Suzanne raconte : « Je déchire une à une les pages de mon cahier et je les donne en pâture à mon oreiller qui les dévore, comme une bête inassouvie, dit ma propre voix qui résonne dans mon rêve. » (Buffam, 2024, 48). Certaines listes aussi transmettent des émotions comme « Choses qui semblent éveiller la mélancolie » dans *TPB* ou « Impression douce-amère » de *APB* (Buffam, 2024, 69), tandis que d'autres se prêtent très bien à l'humour. En effet, d'une part les éléments de ces listes, une fois superposés, peuvent surprendre et, d'autre part, les ellipses créées par ce format et dès leurs titres – pour certains repris tels quels, comme « Choses qui donnent une impression de saleté », « Choses qui sont éloignées, bien que proches », mais aussi d'autres, plus éclectiques, dans *APB*, comme « Moustachus, de A à Z », « Pas si pire, après tout », « Plaisirs coupables » – amènent chaque personne à établir des liens avec sa propre expérience et à trouver le caractère humoristique de l'élément, le cas échéant.

Les analogies entre les autrices : Malgré le millénaire qui les sépare, Sei Shōnagon et Suzanne Buffam, outre le fait d'être toutes deux des femmes, ont plusieurs points en commun. En effet, elles vivent toutes les deux dans un périmètre restreint – Buffam souligne dans *APB* que le « contour de [son] monde [...] tiendrait très facilement dans l'enceinte de Heian-kyō » (Buffam, 2024, 38). Aussi, le milieu universitaire, avec sa hiérarchie et ses convenances, usages et

coutumes, ressemble à bien des égards à la cour de l'empereur, et chacune des autrices, dans sa microsociété, tente de tirer son épingle du jeu et de faire valoir ses talents de poète. Toutes deux ont la lourde tâche de se démarquer et de prouver leur valeur dans un monde d'hommes, et elles le font avec une bonne dose d'autodérision tout en critiquant, plus ou moins subtilement, les personnes qui peuplent leur entourage.

Les personnages et le décor : Dans *TPB*, Shōnagon décrit avec force détails les cérémonies, les vêtements, les carrosses, les temples et le milieu social dans lequel elle évolue. Bref, son décor. Buffam le fait de façon plus impressionniste. Mais, dans les deux œuvres, les couleurs sont omniprésentes. Par ailleurs, les liens hiérarchiques à la cour sont très importants et, autour de l'Empereur et de l'Impératrice, gravitent les Chambellans, le Capitaine sous-chef des chambellans, le Troisième fonctionnaire du Protocole, le Lieutenant de la division de gauche de la garde du Palais et autres pages et courtisans qui hantent le Palais. Buffam plante elle aussi son décor, et décrit sa maison de ville confortable (avec femme de ménage) dans un quartier embourgeoisé, les commerces qui ont pignon sur rue et les produits de (sur)consommation qui l'entourent. Elle parle de son milieu social, où on croise l'Administrateur de rang intermédiaire, l'Artiste en résidence, la Professeure permanente, laquelle vient même la narguer dans un rêve, et elle mentionne au passage qu'elle occupe à l'université un poste « de moindre prestige ne permettant pas de monter dans la hiérarchie » (Buffam, 2024, 18). Un point en commun des deux livres est la présence de Sa Majesté, incarnée par l'impératrice même dans *TPB*, et la fille de la narratrice dans *APB*, mais dans les deux cas, c'est un personnage auquel la narratrice est dévouée et qui occupe une place importante dans les récits et anecdotes.

Différences entre *APB* et *TPB*

Si *APB* n'était qu'une reprise ou un pastiche de *TPB*, il présenterait moins d'intérêt que dans sa forme actuelle. Au fil de la lecture, il devient évident que *APB* se distingue de *TPB* par son sujet global et ses thèmes sous-jacents qui servent de fil conducteur, malgré l'impression d'« éparpillement » qui s'en dégage. Tandis que *TPB* se veut avant tout une chronique de la cour du Japon à l'époque Heian, *APB*, tout en étant représentatif de la société américaine du XXI^e siècle, a un autre propos. Même si, superficiellement, il se présente comme un livre sur les oreillers et que, par la bande, le sommeil/l'insomnie/les rêves y occupent une grande place, il s'agit en fait d'une réflexion sur la condition des femmes qui aspirent à la maternité sans pour autant renoncer à la création artistique. Donc, si pour Sei Shōnagon, qui selon les diverses versions de sa nébuleuse biographie aurait eu, ou non, un enfant, la maternité ne semble pas peser dans la balance, ou du moins, pas suffisamment pour qu'elle en parle, pour Suzanne Buffam, c'est un enjeu abordé à plusieurs reprises de front (« Bien, a-t-il tranché. Votre carrière d'écrivaine sera finie si vous avez [des enfants] [...]. » [Buffam, 2024, 39]) ou subtilement (« Sa Majesté entre sans frapper. Elle s'assoit sur le matelas à mes côtés et soupire. Je suis au milieu d'une phrase difficile [...] Je lève les yeux de mon portable et je force les coins de ma bouche à se relever en un sourire. » [Buffam, 2024, 17]).

Autre différence, bien que le personnage de Sa Majesté soit présent dans les deux œuvres, dans *APB*, c'est à la fillette de la narratrice que ce titre échoit et non à l'impératrice du Japon, et le rôle que joue Sa Majesté dans *APB* est en quelque sorte à l'opposé de celui qu'elle joue dans *TPB*. En effet, dans le second cas, elle est l'élément déclencheur du processus de création, puisque c'est elle qui procure du papier, denrée rare à l'époque, à Sei Shōnagon. Dans *APB*, Sa Majesté est d'une certaine façon présentée comme un frein à la création.

Enfin, soulignons que *TPB* n'est pas, à proprement parler, une œuvre de fiction, alors que *APB* l'est. Sei Shōnagon ne se considérait pas comme une écrivaine. Si elle s'est mise à écrire ses « notes de chevet », c'est de façon fortuite, comme elle l'explique elle-même :

[...] le Ministre du centre ayant apporté à l'Impératrice toute une liasse de papier, Sa Majesté demanda : « Que faudrait-il écrire là-dessus? [...] » – Moi, dis-je alors, je ferais de ces feuilles un carnet de chevet. – Eh bien, prenez-les! Répondit ma maîtresse. Elle me donna [tout ce qu'elle avait reçu], et je me mis en devoir d'employer complètement cette inépuisable quantité de papier en y notant les faits étranges, les choses du passé et les autres, quelles qu'elles fussent. (Sei Shōnagon, 1934, 313)

L'écriture s'est donc imposée à elle, puisqu'elle disposait des ressources en papier et en temps libre : les « moyens sont premiers, le but d'écrire un livre est second. » (Lesigne-Audoly, 2013, 44) De son côté, Suzanne Buffam se définit et se perçoit comme une poète, une écrivaine. Dans *APB*, son *alter ego* veut écrire un livre, et c'est le difficile parcours de création de la narratrice que le livre décrit. On la suit, qui erre dans sa maison étincelante, prend sa pause cupcake, fait sa sieste avant d'aller s'entraîner, passe de précieuses heures dans son bureau au sous-sol et se fait déranger trois jours d'affilée par la sonnette « comme [elle allait] enfin [s]'asseoir pour travailler un peu » (Buffam, 2024, 50).

Traduire A Pillow Book : aspects théoriques et recherche de la posture

À l'écoute des prédécesseur·e·s

Comment aborder ce projet de traduction littéraire lorsqu'on est rompue depuis si longtemps aux traductions pragmatiques? S'il faut en croire Berman, « ces dernières n'opèrent que des transferts de sens et [...] les textes auxquels elles ont affaire entretiennent un rapport d'extériorité ou d'instrumentalité avec leur langue » tandis que les traductions littéraires s'occupent « d'œuvres » (Berman, 1986, 2). Collombat de son côté ne croit pas que ces deux types de traductions soient incompatibles, et affirme au contraire que la littérature sert à élargir les connaissances des lecteur·trice·s et y voit « une forme de finalité informative du texte littéraire, qui viendrait battre en brèche la différenciation habituellement pratiquée entre le pragmatique et le littéraire » (Collombat, 2021b, 159).

Des praticien·ne·s de la traduction littéraire ont eu la générosité de publier leurs réflexions à ce sujet. Par exemple, dans *Experiences in Translation*, Umberto Eco souligne que la traduction n'est pas seulement « connected with linguistic competence, but intertextual, psychological, and narrative competence » (Eco, 2001, 13), observation dont nous avons saisi la justesse et la profondeur tout au long du processus. La traductrice se doit d'être aussi l'artiste au service de l'artiste, car l'empathie se veut « une sorte de "dissolution de soi" », mais sans « "oubli de soi" » (Collombat, 2010, 57). Il s'agit de se mettre « à l'école d'un autre esprit » (Larbaud, 1946, 24) pour voir le monde à travers les yeux de l'autrice et transmettre son message aux lecteur·trice·s. La traductrice doit se mettre en frais de faire visiter à un ami le palais qu'est l'œuvre, et accompagner « dans tous les détours et les coins les plus charmants » (Larbaud, 1946, 22); elle doit trouver un équilibre entre l'humilité que commande le texte, et une certaine liberté créative qu'elle doit pouvoir s'accorder si elle a la conviction de rester fidèle à l'esprit de l'œuvre. Pour

Lori Saint-Martin, la traductrice est effectivement « l'autrice de sa traduction, dont elle a choisi chaque mot et dans laquelle s'expriment un peu partout sa voix et sa sensibilité » (Saint-Martin, 2022, 231) même si l'œuvre recréée continue d'appartenir à l'autrice.

Nous avons voulu éviter d'agir comme Arthur Waley qui, dans ses notes précédant sa traduction de 1928 de *Makura no Sôchi*, déclare n'avoir traduit que le quart du livre, ajoutant n'avoir fait des omissions « only where the original was dull, unintelligible, repetitive, or so packed with allusion that it required an impracticable amount of commentary » (Waley, 2018, 23). C'était une autre époque... D'ailleurs, cette façon de faire lui est reprochée dans l'avant-propos d'une réédition parue en 2018. Dennis Washburn y souligne que « by not engaging Sei Shônagon on her terms, by selecting what he likes, or what he thinks his readers will like, his translation is self-reflective, telling us as much about his aesthetics as it does about Shônagon's » (Washburn, 2018, 20). Ce commentaire, nous l'avons vu comme une mise en garde, soit faire attention de ne pas nous substituer à Suzanne Buffam, mais plutôt tenter d'interpréter de notre mieux ce que l'autrice voulait communiquer par son texte, tout en nous inspirant des paroles de sagesse de Lori Saint-Martin :

Oui, il y a perte, la différence des langues et des cultures fait qu'il ne peut en être autrement. Mais peu, vraiment très peu. Le verre n'est pas à moitié vide, il lui manque quelques gouttes tout au plus. La traductrice mobilise toutes ses connaissances, déploie toute sa sensibilité, met son corps et sa voix en jeu pour que quelque chose passe, pour que beaucoup, presque tout passe. Le passage qu'implique la traduction, loin de tuer, vivifie. (Saint-Martin, 2022, 51)

Recherche de la posture - L'impasse du pastiche

On nous avait mise en garde contre la tentation d'inférer une « réflexion » à partir de la traduction déjà faite, et qu'il fallait au contraire expliquer en amont comment on comptait traduire le texte. La réalité n'est pas si simple. En effet, la traduction pragmatique, notre expertise de base, se vit au quotidien dans l'action, voire dans l'urgence. Le public cible et l'intention du texte sont déjà connus, et les particularités et préférences du client, bien intégrées. C'est ainsi qu'au fil des années et des milliers de mots traduits, la « collecte d'indices » (Collombat, 2010, 58) et la mise en contexte nécessaire à l'analyse de ces indices, préalables à la traduction, se font plus ou moins automatiquement puisque ce travail sous-jacent est le plus souvent implicite. Face à *APB*, nous avons fait comme dans notre travail, il nous fallait être dans l'action, affronter immédiatement le texte et ses difficultés réelles. La réflexion a pris forme au fil de l'acte même de traduction, et la posture à adopter s'est imposée lorsque nous avons commencé à retravailler le premier jet.

Pendant la production du premier jet de la traduction, nous croyions que *TPB* pourrait nous servir de « référence », que c'était une voie intéressante pour aborder *APB*. En effet, il est impossible pour quiconque connaît l'existence de *The Pillow Book* de croire que le titre même de *A Pillow Book* est un choix fortuit. Pour déterminer la nature du lien entre les deux œuvres, nous avons procédé comme en traduction pragmatique : nous avons glané de l'information sur le texte à traduire. Pourquoi Buffam faisait-elle allusion à *TPB* et dans quelle mesure *TPB* était-il mentionné/cité dans *APB*? Nous avons ensuite cherché des versions françaises de *Makura no Sôchi*, avec l'intention de nous en inspirer.

Comme il a été mentionné plus haut, il existe de nombreuses similitudes entre les deux œuvres. Pouvions-nous dès lors établir que nous étions en présence d'un pastiche? Dans la langue

courante, un pastiche est une « œuvre artistique ou littéraire dans laquelle l’auteur imite en partie ou totalement l’œuvre d’un maître ou d’un artiste en renom par exercice, par jeu ou dans une intention parodique⁸ », une « imitation ou évocation du style, de la manière (d’un écrivain, d’un artiste, d’une école)⁹ ». Ces définitions générales nous portent à conclure que Buffam, une créatrice, ne s’intéresse pas à pasticher l’écriture de l’œuvre à proprement parler. La traduction de Morris lui sert simplement de passerelle vers l’œuvre de Sei Shōnagon et son monde. Mais peut-il s’agir d’un pastiche si l’imitation ne porte pas sur le style, mais sur l’esprit de l’œuvre et sa forme? La question valait la peine d’être posée. Ainsi, selon Gérard Genette, le véritable pasticheur s’intéresse avant tout à « un style, et accessoirement à un texte : sa cible est un style, et les motifs thématiques qu’il comporte (le concept de style doit être pris ici dans son sens le plus large : c’est une manière, sur le plan thématique comme sur le plan formel) » (Genette, 1982, 89). Le pastiche est une imitation « dont la fonction dominante est le pur divertissement » (Genette, 1982, 92), un hommage ou un clin d’œil à un artiste dont on admire l’œuvre et à ce titre *APB* répondrait en partie à la définition du pastiche selon Genette. Il ne faut pas perdre de vue que si l’artiste à qui Buffam « rend hommage » est Sei Shōnagon; l’œuvre qui a servi de détonateur n’est pas *Makura no Sōchi*, mais bien *The Pillow Book*, la traduction anglaise.

La documentation sur le pastiche en traduction est mince. Dans un article intitulé « Translating Pastiche: The Example of Proust », James Grieve pose les questions suivantes : « Can pastiche be translated? Does it pose insoluble problems to the translator? Why would one translate a pastiche? What qualities should a translated pastiche have? » (Grieve, 2018, 35) En adoptant initialement le pastiche comme posture traductionnelle, nous croyions pouvoir trouver réponse à

⁸ Dictionnaire Usito, <https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/pastiche>

⁹ Le Robert, Dico, en ligne <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/pastiche>

ces questions, mais l'exercice a plutôt mené à l'abandon de cette posture. *APB* est effectivement, par certains aspects, un pastiche, mais c'est avant tout une œuvre en soi. Grieve dit que le lecteur (de la traduction) doit savoir qu'il est en présence d'un pastiche et reconnaître, d'une certaine manière, l'œuvre originale, sinon « one of the most important aims of pastiche is misserved » (Grieve, 2018, 36). Selon nous, il est impossible de qualifier *APB* de « pur » pastiche puisque la majorité de son lectorat ne connaît pas Sei Shōnagon. En fait, cette grande œuvre de la littérature japonaise reste très peu connue du grand public occidental. *Notes de chevet* est peu lu, et a rarement été publié dans son entièreté¹⁰.

Il était impossible de faire abstraction des éléments « pastichés », mais comme l'œuvre ayant servi d'inspiration était la traduction anglaise, il aurait logiquement fallu que nous partions de la traduction française. Après réflexion, nous n'avons pas cru bon de nous laisser enfermer par le texte produit par Beaujard, la seule traduction complète connue en français. D'une part, elle date de 1934, et d'autre part, même si elle a été qualifiée de « belle » et d'« élégante », elle reste une traduction érudite dans laquelle Beaujard a voulu conserver au maximum ce qui se trouve dans l'original. En poussant jusqu'au bout cette idée de pastiche de la traduction, nous aurions pu prétendre nous adresser à un public totalement ignorant de la société américaine, monde décrit par Suzanne Buffam, et faire comme Beaujard lorsqu'il tente d'expliquer au fil de sa traduction le Japon médiéval de Sei Shōnagon à un lectorat moderne. La traduction obtenue aurait été un « pastiche » de celle de Beaujard, renvoyant constamment les lecteur·trice·s à des notes explicatives. Toutefois, même si *APB*, peut évoquer le pastiche, il répond si imparfaitement à sa définition que nous avons abandonné cette voie qui ne tenait pas la route. Le fait de pasticher la

¹⁰ Bien que Gallimard ait republié l'œuvre en 2021, cette édition n'a retenu pratiquement que les listes. Elle compte à peine plus de 100 pages, alors que la traduction de l'œuvre complète faite par André Beaujard approche les 300 pages.

traduction de Beaujard, même par jeu, n'aurait pas eu pour effet de faire ressortir les liens entre *APB* et *TPB*, et il n'est d'ailleurs absolument pas nécessaire de connaître ou de reconnaître les liens entre les deux livres pour aimer le livre de Buffam. D'autre part, l'ajout d'une pléthore d'annotations et d'explications portait atteinte à l'aspect poétique du livre et rendait la lecture fastidieuse. En faisant un pastiche de la version de Beaujard¹¹ de 1934, nous avons le sentiment de nous rendre coupables d'une trahison multiple – envers le lectorat potentiel, l'œuvre, l'autrice et la traduction même.

Recherche de la posture – Intermède d'égarement et de création

La traduction est alors abordée autrement, avec une grande liberté créative. Pourquoi ne pas adapter tous azimuts, faire de *APB* un terrain de jeux de la création? Remplacer un clin d'œil de Suzanne Buffam par une allusion d'Isabelle Veilleux? Cette posture a mené à une version qui s'annonçait très ludique. Un petit échange de courriels, somme toute anodin, avec Suzanne Buffam a remis les pendules à l'heure. Dans ses commentaires sur cette ébauche, elle demande notamment pourquoi la traduction avait fait disparaître le Beckett de la liste de « Livres que j'aimerais lire un jour » en ajoutant : « je trouve ta version très amusante, mais je préférerais garder l'original – Beckett est un de mes écrivains favoris¹² ». En fait, nous n'avions objectivement aucune bonne raison d'avoir adapté à cet endroit et constatons avec horreur que notre attitude n'avait pas été bien différente de celle d'Arthur Waley, un autre traducteur de *Makura no Sôchi*, qui a enlevé les parties qui ne lui plaisaient pas. Au-delà de la fidélité au texte, nous réalisons notre responsabilité face à l'autrice. Adapter, oui, mais sans « refaire » l'œuvre; il ne faut pas que l'œuvre devienne méconnaissable par passage dans une autre langue. La

¹¹ Nous avons tout de même tenté l'exercice et nous en présentons le résultat à l'annexe 1, soit un extrait de *APB* traduit en imitant la traduction très érudite et saturée d'explications contextuelles réalisée par Beaujard.

¹² Courriel de Suzanne Buffam, daté du 16 janvier 2024.

traductrice doit plutôt se poser comme interprète de l'autrice. Elle doit mettre son expérience et son bagage culturel au service de l'œuvre, mais doser, respecter un fragile équilibre entre ce que l'autrice exprime en anglais et les mots choisis en français pour captiver les lecteur·trice·s. Nous devions tenir compte de la lisibilité et de ce qu'il était important de communiquer, car « il faut toujours essayer d'écrire de façon à éveiller chez le lecteur le désir de vous relire » (Berman, 1995, 89) – répondre aux attentes des lecteur·trice·s, tout en respectant les différences culturelles, linguistiques et stylistiques du texte d'origine.

Recherche de la posture – L'empathie rationnelle

Il nous fallait trouver une autre posture de traduction, et la notion d'« empathie rationnelle » nous est apparue comme une voie intéressante, et même séduisante. D'autant plus qu'il semblait aisé pour la traductrice d'éprouver *a priori* une certaine empathie pour l'autrice. Elles ont en effet beaucoup en commun : si on dessinait un diagramme de Venn de leurs caractéristiques, l'intersection déborderait de similarités – femmes blanches de la classe moyenne ayant vécu leur adolescence dans les années 80, toutes deux mères et travaillant avec les mots. Beaucoup de ressemblances, bien assez pour partager moult références, culturelles et autres, mais était-ce suffisant?

Dans « Se ressembler pour traduire ou traduire pour rassembler », chapitre d'un ouvrage collectif intitulé *Faut-il se ressembler pour traduire*, Isabelle Collombat s'interroge sur ce qui définit une ressemblance, au-delà des « quelques traits saillants définissant de manière visible l'identité d'une personne » (Collombat, 2021a, 59). Elle souligne ensuite que les « fondements de l'identité psychosociologique d'une personne [...] reposent sur des référents matériels et physiques (possessions, apparence, etc.), historiques (origines, événements marquants, etc.), psychoculturels (valeurs, idéologies, vision du monde, etc.), psychosociaux (nom, âge, genre, profession,

etc.) » (Collombat, 2021a, 59) et met en garde les traducteurs qui entretiennent « une trop grande proximité avec l'auteur·rice [et] qui pourrait être tenté·e de superposer sa voix à celle de l'auteur·rice », car « rien ne garantit donc que cette personne saura rendre justice au texte et s'effacer derrière l'écrivain·e » (Collombat, 2021a, 62). Toutes ces ressemblances entre autrice et traductrice ne sont donc pas gages de fidélité de la traduction, et pourraient même se révéler être une entrave.

Dans ce chapitre, Collombat parle au passage de l'empathie rationnelle, qu'elle a décrite en 2010 dans un article intitulé « L'empathie rationnelle comme posture de traduction ». Plutôt que de tenter d'incarner l'auteur, de l'imiter ou de s'y substituer, le traducteur se doit selon Collombat « d'analyser les indices dont il dispose sur le texte et la situation de communication dans laquelle celui-ci s'incorpore, et ce, de manière à restituer dans la langue d'arrivée un texte présentant une équivalence fonctionnelle avec le texte d'origine. On comprend ainsi que l'[...]auteur, les [...] lecteurs et le texte lui-même représentent autant de sphères dans lesquelles devra s'effectuer la collecte d'indices » (Collombat, 2010, 58).

L'empathie rationnelle ne repose donc pas sur un principe comme « j'ai de l'empathie donc je traduis », mais plutôt sur la définition du mandat, la recherche d'indices et la mise en contexte. Nous avons dès lors entrepris de définir et d'exprimer un processus cognitif depuis longtemps intégré et implicite au quotidien, soit la recherche d'indices, « une partie importante du postulat traductif [étant]fondée sur l'auteur, et si celui-ci n'a pas clairement stipulé ses intentions, il est alors loisible au traducteur de les inférer en fonction d'autres indices paratextuels » (Collombat, 2010, 63).

Nous avons formulé l'objectif de notre traduction et déterminé que sa fonction, son *skopos*, était de plaire aux lecteurs puisqu'il faut, ce qui est, d'une certaine manière, l'objectif d'une œuvre

littéraire. Selon Vermeer, un « *translatum* may also have the same function (*skopos*) as its source text »; il ajoute que « a *translatum* of this kind is also primarily oriented, methodologically, towards a target culture situation » (Vermeer 2004, 193). Cette traduction peut également avoir pour *skopos* de faire connaître l'œuvre de Buffam à un public francophone, si nous trouvons à la faire publier. Mais pour que la traduction soit considérée comme réussie, il faut que le texte traduit conserve un caractère ludique, fasse ressortir l'américanité, mais aussi évoque Sei Shōnagon, son œuvre et son époque, sans perdre le fil conducteur de *APB* qui, tout en se présentant comme un « livre sur les oreillers », sujet terre-à-terre s'il en est un, traite de création artistique.

Si, dans son article « L'empathie rationnelle comme posture de traduction », Isabelle Collombat veut démontrer que cette posture peut être appliquée à la traduction pragmatique, on constate qu'elle convient à *APB*, une œuvre à la fois factuelle et poétique. La frontière entre traduction utilitaire et littéraire n'est pas si étanche, et les compétences peuvent être transférées de la première à la deuxième. Dans les deux cas, il faut procéder à la collecte d'indices, soit « analyser des paramètres linguistiques ou textuels (niveau de langue, connotations éventuelles, structure des phrases, place des compléments, tropes, etc.) » (Collombat, 2010, 61).

Dans le cas de *APB*, ces indices sont de diverses natures. Sur le plan du style, on note deux types de rédactions qui sont à l'opposé l'un de l'autre, soit des listes dont chaque élément ne dépasse pas une ligne et des paragraphes composés de phrases interminables dont la proposition principale se trouve le plus souvent à la toute fin. Culturellement, les indices sont aussi nombreux, Buffam faisant souvent référence ou allusion à la littérature anglo-saxonne (Melville, Gertrude Stein, Shakespeare). On observe aussi au fil du texte l'utilisation de titres pour désigner les gens (de toute évidence en écho à Shōnagon qui fait de même). Quant à l'aspect spatial,

l'Amérique est bien présente dans tous les noms de chaînes américaines de magasins et de restaurants, et les titres d'émission de télé, de séries ou de films que l'on retrouve au fil des pages. Ces indices permettent alors de « restituer dans la langue d'arrivée un texte présentant une équivalence fonctionnelle avec le texte d'origine, [l'auteur, les lecteurs et le texte lui-même représentant] autant de sphères dans lesquelles devra s'effectuer la collecte d'indices » (Collombat, 2010, 58). Cette démarche s'appuie sur deux paramètres importants « soit le rôle de la culture générale du traducteur et, en filigrane, sa relation à son propre bagage culturel » (Collombat, 2010, 64).

Par ailleurs, « l'empathie n'implique pas une identification à l'autre : pour qu'elle puisse jouer pleinement son rôle différentiel, il est essentiel que le traducteur ait conscience de son identité » (Collombat, 2010, 65) plutôt que de tenter d'incarner l'auteur, de l'imiter ou de s'y substituer. Le traducteur (la traductrice, en l'occurrence) doit appliquer ses propres connaissances à la production d'une traduction fidèle à la voix de l'autrice et pour que les lecteur·trice·s puissent aussi appréhender le texte en transposant leur propre expérience à celle qui y est décrite.

Si Collombat montre que l'empathie rationnelle peut être appliquée à la traduction pragmatique, la posture qu'elle y décrit convient d'autant à l'œuvre qui nous intéresse, qui se situe souvent à la limite du factuel. Toujours selon Collombat, le fossé qui sépare traduction littéraire et traduction pragmatique n'est pas aussi profond qu'il n'y paraît. Elle conclut en effet son chapitre intitulé *La traduction littéraire est-elle une traduction spécialisée comme les autres?* en affirmant que « la traduction littéraire est un type de traduction spécialisée au même titre que les autres même si [...] ce n'est pas un type de traduction spécialisée *comme* les autres » (Collombat, 2021b, 163).

Les mises en garde d'Antoine Berman

Nous devons nous garder de couper *APB* de son américanité et d’aplanir inutilement les références à la culture américaine qu’il renferme. La traduction doit permettre de faire passer le texte « d’un système culturel à un autre, et la posture empathique [adoptée] présuppose une connaissance approfondie des deux systèmes langue-culture en présence » (Collombat, 2010, 64). Les tendances déformantes décrites par Antoine Berman, bien qu’elles ne s’appliquent pas toutes à la traduction de *APB*, ont alimenté notre réflexion. Nous avons fait certes des choix traductionnels pour en éviter quelques-unes, mais parallèlement, certaines adaptations pouvant être qualifiées de « déformantes » ont été faites, en toute connaissance de cause, car nous avons la conviction qu’elle servait l’œuvre.

En relisant notre premier jet, nous avons éliminé des tendances déformantes que nous avons introduites. Par exemple, la *clarification*, qui consiste à expliciter là où le texte original est volontairement ambigu, en complétant ce qui n’est parfois que suggestion.

Original	1 ^{re} traduction	Traduction retenue
You might kick it, or pick it up and toss it like a bottle off the dock. Buffam, 2016, 1)	On le frapperait du pied ou on le lancerait depuis le quai, comme une bouteille à la mer.	On le pousserait du pied ou on le ramasserait pour le lancer à la mer, comme une bouteille.

Dans la première version, les mots « bouteille à la mer » sont utilisés, car on y perçoit cette idée, même si la source ne l’exprime pas. Après relecture, la traductrice opte pour plus de retenue et pour une traduction qui ne fait que le suggérer.

Des cas d'*allongement*, soit le « dépliement de ce qui, dans l'original, est "plié" » ont aussi été corrigés. On voit que la traduction retenue est plus ramassée, même elle contient tous les éléments; elle est aussi par ailleurs plus visuelle, et convient mieux à ce récit d'un rêve.

Original	1 ^{re} traduction	Traduction retenue
From the hovering basket of a hot-air balloon in our front yard, my husband invites a student aboard to discuss her paper on Spinoza. (Buffam, 2016, 50)	Installé dans la nacelle instable d'une montgolfière, sur le terrain devant la maison, mon mari invite une étudiante à monter à bord pour discuter de son travail sur Spinoza	Depuis la nacelle d'une montgolfière flottant devant la maison, mon mari invite une étudiante à le rejoindre pour discuter de son travail sur Spinoza.

D'autres tendances déformantes, comme l'*homogénéisation*, c'est-à-dire la tendance à « corriger » le texte, la *destruction des systématismes* (l'élimination de constructions comme les phrases et l'emploi du temps) et la *destruction des rythmes* (changement de la ponctuation, du rythme désiré dans le texte original) ont été plus aisées à éviter puisqu'il faut dans ces cas s'éloigner consciemment du texte de départ. C'est là où la traductrice littéraire a dû faire taire la traductrice pragmatique et l'empêcher de corriger la ponctuation pour respecter les règles typographiques ou la logique, puisque dans le cas d'un texte littéraire, le style de l'auteur doit s'épanouir et transparaître, malgré quelques entorses aux règles ou même à la faveur de telles

entorses. La conservation des structures établies par l’auteur peut en fait être considérée comme une exigence « du client » si on considère que la traduction littéraire est un domaine de spécialité.

Traduire A Pillow Book – aspects pratiques

Défis et transferts de compétences : Malgré son petit format, *APB* recèle de nombreuses difficultés sur le plan de la traduction, certaines bien évidentes d’entrée de jeu et d’autres qui se sont révélées au fil de la traduction et ont permis de recueillir des indices de nature socioculturels et géographiques. Nous présenterons ci-dessous quelques-uns de ces défis et la façon dont ils ont été surmontés.

Le titre : La toute première difficulté anticipée, dès la lecture préliminaire de l’œuvre, a été son titre. Une réflexion s’est enclenchée dès ce moment. En effet, *APB* est effectivement un livre « sur » les oreillers, mais il s’inspire de l’œuvre de Shōnagon, et le mot oreiller ne figure malheureusement pas dans le titre de sa traduction. En fait, il existe une traduction (partielle) de l’œuvre datant de 1927 intitulée *Les notes de l’oreiller*, mais malgré une réédition en 1990, cette version reste peu connue. Evelyne Lesigne-Audoly, quant à elle, dans sa thèse, traduit *Makura no Sōchi* de façon littérale par *Le livre-oreiller*. Dilemme. Fallait-il insister sur les oreillers, ce qui aurait pu donner par exemple *Notes de l’oreiller*, *Le livre des oreillers* ou même, si nous avions voulu pousser un peu l’adaptation, *L’oreiller apprivoisé* ou *Tout sur l’oreiller*? Ou fallait-il plutôt miser sur l’œuvre originale et l’évoquer dans le titre pour bien marquer les liens entre les deux livres? C’est le parti que nous avons pris. Comme les solutions les plus simples sont souvent les meilleures, la traduction du titre *Les Notes de chevet de Suzanne Buffam* : *Un livre sur les oreillers* s’inspire directement de celui qu’André Beaujard avait donné à sa traduction de 1934, qui était, au long *Les Notes de chevet de Sei Shōnagon* : *Dame d’Honneur au Palais de Kyōto*.

Les listes : Tout comme dans *TPB*, les listes sont omniprésentes. Qu'elles soient horizontales ou verticales, en ordre alphabétique ou non. La difficulté qu'elles allaient représenter (surtout celles « de A à Z ») sautait aux yeux. Tellement qu'il a été question à un certain moment, de les omettre du mémoire, mais le défi était trop tentant, et nous voulions aller jusqu'au bout de ce projet. Les listes sont des condensés expressifs, c'est-à-dire que, bien souvent, chaque point est une histoire en elle-même, et le choix des mots n'en est que plus délicat. Buffam n'a pas besoin d'une phrase complète pour réussir à évoquer des images, raconter une histoire ou donner son opinion. La liste de choses inutiles intitulée « NO USE » (Buffam, 2016, 23), par exemple, commence par des éléments qui font sourire comme des cigarettes humides ou des talons aiguilles à la plage, pour se terminer par un serrement de cœur avec les pourparlers de paix de l'année prochaine.

NO USE	ABSOLUMENT INUTILES
Wet cigarettes. E-cigarettes. A babysitter whose babysitter is sick. Nunchucks at a gunfight. Stiletto heels at the beach. Last year's flu shot. Next year's peace talks.	Des cigarettes humides. Des cigarettes virtuelles. Une gardienne dont la gardienne est malade. Des nunchakus dans une fusillade. Des talons aiguilles à la plage. Le vaccin contre la grippe de l'année passée. Les pourparlers de paix de l'année prochaine.

Pour les listes non alphabétiques, la traduction allait souvent de soi, mais il ne fallait jamais baisser la garde, parce que tout y est prétexte à clin d'œil et allusions, notamment UNBEARABLE (Buffam, 2016, 35) :

UNBEARABLE	INSOUTENABLE
The history of Moldova. The smell of burn plastic. [...] Age thirteen. The weight of the world. The lightness of Being. A tray of "personal effects".	L'histoire de la Moldavie. L'odeur du plastique fondu. [...] Avoir treize ans. Le poids du monde. La légèreté de l'Être. Un plateau d'« effets personnels ».

Il ne fallait pas ici passer à côté de l'allusion au roman de Milan Kundera (en anglais *The Unbearable Lightness of Being* et en français *L'insoutenable légèreté de l'être*), un clin d'œil culturel à un auteur connu mondialement dont l'œuvre est traduite dans de nombreuses langues. C'est là, comme le dit Isabelle Collombat, que le bagage cognitif de la traductrice « que l'on peut simplement désigner sous le terme de "culture générale" – [s'est révélé] essentiel à l'actualisation des instances discursives » (Collombat, 2010, 61), puisque si le titre de la liste avait été traduit par « insupportable », la légèreté de l'être n'aurait eu aucun sens. Pour d'autres listes, le défi était de « ramasser » l'idée en français alors que le mot utilisé en anglais ne se traduit pas par un seul mot ni même par une seule idée. Par exemple, dans la liste « THINGS THAT ARE DISTANT THOUGH NEAR », « Fellow commuters » (Buffam, 2016, 43), malgré sa concision, recouvre un large champ sémantique. Il y a toutes sortes de « commuters », et chacun peut imaginer le sien, soit dans sa voiture ou dans les transports en commun, selon son expérience personnelle. La première traduction, selon la première image apparue dans la tête de la traductrice, était celle de compagnons de co-voiturage, ensemble dans une même auto, et chacun pensant à sa propre journée de travail. Il pouvait aussi s'agir de banlieusards, un par voiture, pris dans un embouteillage. La traductrice pragmatique a fait une recherche d'images de « fellow commuters » sur Google, et les photos obtenues étaient celles de gens dans le métro. La traduction a donc évolué, passant successivement de « Des compagnons de co-voiturage » à « Des automobilistes dans un même embouteillage » à « Deux usagers du métro ».

Dans le cas des listes en ordre alphabétique, l'adaptation s'est souvent imposée. Pour UNPOPULAR PERFUMES A TO Z (Buffam, 2016, 52), nous avons commencé par traduire les noms tels quels, puis nous avons mis en ordre alphabétique la liste obtenue. Lorsqu'il y avait deux choix pour la même lettre, il fallait choisir l'élément le plus intéressant et/ou trouver une

autre traduction pour un des deux éléments, commençant de préférence par une lettre qui n'était pas encore prise. Puis, nous avons tenté de nous éloigner de la traduction directe, tout en évoquant quelque chose de semblable, par exemple « Alimony », est devenu dans la liste finale « Retraite anticipée », on pense à une rente, à un aspect de la vie qui n'a rien de glamour, bref, pas de nature à faire vendre un parfum. Puis, comme Suzanne Buffam avait elle-même fait allusion à des noms de parfum, nous avons fait la même chose, ce qui a fonctionné pour six lettres, et au bout du compte, il ne restait que Buffalo Soldier et Vulva-Voom qui avaient dû être abandonnés.

Liste en anglais	Premier jet	Premier jet ordre alpha	Traduction finale (avec le nom anglais correspondant)
Alimony Buffalo Soldier Cold feet Dada Dior Eau de Angina Fat Chance Grey Matter Happily Married Indecision Judgement day King's Ransom Long shot Money Shot (référence à une scène d'un film porno) Never Mind Orientalism 101 Pay Up Front Quandariness Rape Me SNAFU Tryptophantasy Uncle Vulva-Voom! – jeu de mot avec va-va-voom Wollstonecraft No.5 Xtra pickles Yesterdays News	Pension alimentaire Buffalo soldier Pieds froids Dada Dior Eau d'angine Peu de chance Matière grise Bonheur conjugal Indécision Jugement dernier Tribut du roi Entreprises hasardeuses Scène d'éjaculation Peu importe Orientalisme 101 Payez d'avance Viol garanti Indécision Bordel/pagaille, etc. Tryptophantasme Mon oncle Vulve-à-gogo Wollstonecraft No.5 Xtra cornichons Réchauffé Zombie Équarisseur	Bonheur conjugal Buffalo soldier Dada Dior Eau d'angine Entreprises hasardeuses Gros bordel Indécision Jugement dernier Matière grise Mon oncle Orientalisme 101 Payez d'avance Pension alimentaire Peu de chance Peu importe Pieds froids Réchauffé Scène d'éjaculation Tribut du roi Tryptophantasme Viol garanti Vulve-à-gogo Wollstonecraft No.5 Xtra cornichons	Arrêt de mort (Judgement day) Bonheur conjugal (Happily Married) Charnier n° 5 (Wollstonecraft No.5, parodie de nom de parfum) Décharge sauvage (Money shot - parodie de nom de parfum) Effluve d'hier (Yesterday's news) Faculté supérieure (Grey Matter) Gontran Dior (Dada Dior - parodie de nom de parfum) Hors de prix (King's Ransom) Indécision J'abhorre (Eau de Angina -- parodie de nom de parfum) Kleptomane (Pay Up Front) L'Heure beige (Cold Feet - parodie de nom de parfum) Mon oncle Non Mi Va (Long Shot) Orientalisme 101 Peu importe (Never Mind) Quel bordel! (SNAFU) Retraite anticipée (Alimony) Swing (parodie de nom de parfum) Tryptophantasme Un cornichon (Xtra pickles) Viol garanti (Rape Me) Waterproof (ne correspond à rien)

Zombietown Abattoir Sleepytime Peach Tea	Tranquillithé à la pêche	Zombie Équarisseur Tranquillithé à la pêche	X-large (Fat Chance) Y aller ou pas (Indecision) Zombie Équarisseur Tranquillithé à la pêche (auto-référence)
---	-----------------------------	--	--

La liste « HOME APPLIANCES A TO Z » (Buffam, 2016, 18) présente toutes sortes d'articles, dont certains ne seraient pas classés spontanément dans la catégorie « équipement ménager » (le Nordik Track Incline Trainer ou la Zero Gravity Chaise, par exemple). Après avoir tenté de trouver des traductions pour chacun de ces articles et de les faire correspondre à une liste alphabétique, nous avons baissé les bras. Par ailleurs, pour coller au style des publicités américaines, il lui aurait fallu conserver beaucoup de marques de commerce et laisser de grands pans de la liste en anglais, elle s'est plutôt tournée vers la création. Comme, déjà à la première lecture de la liste, la *Complainte du progrès* de Boris Vian s'était imposée à son esprit, elle s'en est inspiré pour certains éléments. La liste en français est donc un drôle d'amalgame, car à la traduction (certains éléments ont pu être traduits directement) s'ajoutent des clins d'œil à Vian et de la création fantaisiste. En fait, comme le formule Pauline Jaccon, « le texte-source est enrichi d'avoir été traduit. Même "la perte" – surtout la perte – que l'on déplore en traduction est catalyseuse d'un gain créatif » (Jaccon, 2022, 13). Il ne fait aucun doute que la source a été déformée, probablement par l'*ennoblissement* dont parle Berman, mais nous avons la conviction que l'irruption, entre des objets réels, d'inventions plus ou moins farfelues, serait plus susceptible de faire sourire les lecteur·trice·s qu'une traduction directe de « Yard Sentinel Ultrasonic Animal Pest Bird Control Repeller with Motion Detector Strobe & Intruder Alarm » (Buffam, 2016, 18).

HOME APPLIANCES A TO Z	ÉQUIPEMENT MÉNAGER, DE A À Z
<p>Aeroccino machine. Baby bullet.</p> <p>Chapati maker. Dehydrator jerky gun. Eggstractor. Fusion juicer. George Foreman Grill. High-velocity wall-mounted wind machine. Insinkerator. Japanese fish-shaped hot cake maker. Kitchen anti-fatigue mat. Laundry pod. Magic Bullet Express Deluxe 25-piece Mixer & Blender with Bonus Ice Shaver Blade NordicTrack Incline Trainer. One-touch automatic electric tin can opener and jar grip tool.</p> <p>Personal hand-held portable battery-operated mini air fan for home or travel. Quesadilla press. Robotic vacuum cleaner. Safe.</p> <p>Triple tap commercial-grade built-in stainless steel outdoor kegerator deluxe. Ultrasonic cool mist humidifier with 2.3-gallon output per day. Vitamix.</p> <p>Water pick. Xbox. Yard Sentinel Ultrasonic Animal Pest Bird Control Repeller with Motion Detector, Strobe Zero Gravity Chaise.</p>	<p>Appareil d'entraînement NordicTrack. Baril réfrigéré qualité commerciale à triples robinets intégrés pour l'extérieur. Coffre-fort Déshydrateur à quatre temps Éplucheur d'œuf instantané Eggstractor. Fauteuil zéro gravité. Gril George Foreman. Humidificateur-atomisateur de luxe. Incinérateur-broyeur. Jeu d'emporte-pièces en forme de carpes japonaises. Kit de fabrication de chapatis. Lave-légumes bio locaux. Mini-marteau-piqueur.</p> <p>Néo-percolateur italien tout-en-un en acier inoxydable. Ouvre-boîte électrique automatique monotouche avec décoinco-couvercle à prise latérale. Pistolet à gaufres multifonctions à commandes numériques.</p> <p>Quadritrancheuse capillaire longitudinale. Robot Vitamix spécial purée pour bébé. Sorbetière-mélangeur-malaxeur express magique 25 morceaux avec râpe à copeaux en prime. Tourniquette à vinaigrette ultrasonique avec support mural.</p> <p>Ustensile multifonctionnel. Ventilateur miniature personnel portable à piles pour la maison ou les voyages. Wagonnet de transport des restes oubliés vers la poubelle. Xbox. Yaourtière automatique avec écran LCD numérique avec contrôle de température constante. Zippo</p>

Plus loin, à la page 74, on trouve une liste (horizontale) d'oreillers plus douillet les uns que les autres. Cette liste a été abordée différemment. Ici, nous ne voulions pas faire sourire, mais « abrutir » les lecteur·trice·s par une avalanche de termes plus ou moins techniques. Et puisqu'il s'agissait en grande partie de noms de produits, nous avons utilisé la même stratégie qu'en traduction publicitaire : lorsque la marque du produit n'est pas traduite, il convient d'utiliser un générique que l'on fait suivre du nom de la marque. Par exemple : « L'oreiller ViscoFresh contour en mousse mémoire visco-élastique. L'oreiller traditionnel réversible Serta Perfect

Sleeper en mousse à mémoire de forme. L'oreiller cervical ventilé Dream Form surdimensionné en mousse-mémoire. » Il semblait naturel, dans ces cas, de laisser des mots en anglais, puisque le sens de chaque élément de la liste pris individuellement importe moins que l'accumulation de marques de commerce et de caractéristiques accolées aux oreillers. De plus, on peut facilement visualiser la narratrice, en pleine nuit, devant son écran, qui se magasine un énième oreiller sur un site de vente en ligne.

La dernière liste dont il sera question est celle des ALTERED PROVERBS (Buffam, 2016, 73) qui illustre que, même si une éventuelle tendance déformante est repérée, il n'est pas toujours possible ni même souhaitable de l'éviter dans la traduction si l'on veut garder l'attention des lecteur·trice·s. Il est question ici de la *destruction des locutions*, soit le fait de trouver dans la langue cible des équivalents de proverbes et autres locutions de tournure propre à la langue source, plutôt que de les traduire. Pourtant, même si Berman déclare que de vouloir remplacer un proverbe par un autre est « ignorer qu'il existe en nous une *conscience-de-proverbe* qui verra tout de suite, dans le nouveau proverbe, le frère d'un proverbe du cru » (Berman, 1986, 13), nous croyons qu'avoir choisi de traduire plutôt que de substituer aurait entraîné la perte de tout l'aspect humoristique. Il fallait en fait procéder comme en traduction pragmatique, soit trouver un équivalent que les lecteur·trice·s puissent reconnaître. Pour que le proverbe altéré fasse sourire, il fallait qu'il puisse ressembler à un proverbe connu. Pour cette raison, nous avons choisi des proverbes en français « en suivant sa propre perception, nos compétences, les connaissances que les lecteurs d'arrivée sont censés posséder » (Rollo, 2017, 213) afin de traduire l'aspect humoristique. Devant un proverbe perverti comme « Home is where the Walmart is » (Buffam, 2016, 73), dérivé de « Home is where the heart is », il devient bien évident qu'on ne peut pas partir d'une version traduite du proverbe original « La maison est l'endroit où se trouve le cœur »

comme le propose Google Translate, pour en arriver à « La maison est l'endroit où se trouve le Walmart » puisqu'il n'y a aucune assonance entre cœur et Walmart en français. Par contre, dans son proverbe perversi, Buffam décrit un aspect de la société américaine, Walmart étant une bannière emblématique qui offre des prix imbattables et un grand choix de produits. C'est l'incarnation de l'abondance et en quelque sorte du rêve américain. C'est ce qui nous a donné l'idée d'altérer « L'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt » en « L'avenir appartient à ceux qui gagnent au loto », la loterie représentant le rêve américain réalisé instantanément, puisque les gagnants peuvent littéralement devenir milliardaires, du jour au lendemain. Par contre, dans d'autres cas, si le choix du proverbe en français était plus facile, l'adaptation ne l'était pas nécessairement. Pour « The grass is always greener over graves » dérivé de « The grass is always greener on the other side of the fence » (Buffam, 2016, 74), il était tout simple de choisir « L'herbe est toujours plus verte chez le voisin ». Mais par quel mot remplacer « graves »? Comme la formulation « L'herbe est toujours plus verte *sur les tombes* », tombait (sans jeu de mots) un peu à plat, nous avons cherché un mot qui rimerait avec « verte » et appartiendrait au champ lexical de « tombe ». Cette recherche s'est révélée infructueuse, mais a mené à « cimetière » qui, lui, rime avec « vert », il ne restait qu'à trouver un mot masculin synonyme d'herbe, le résultat final étant : « Le foin est toujours plus vert dans le cimetière ». Un dernier exemple : « The road to hell wasn't build in a day » (Buffam, 2016, 74), qui est un amalgame de « The road to hell is paved with good intentions » et de « Rome wasn't built in a day ». Nous avons pu, en français, amalgamer « L'enfer est pavé de bonnes intentions » et « Rome ne s'est pas bâtie en un jour » pour obtenir le savoureux « L'enfer ne s'est pas pavé en un jour ».

Les titres d'émission, noms de commerces, etc. : Dans ces cas, la partie traduite dans notre « moment d'égarement et de création » péchait par excès d'adaptation et s'éloignait beaucoup

trop de l'original. Mais comment procéder? Comment trancher? Premier exemple, celui de *Trivial Pursuit* (Buffam, 2016, 13 et 93) jeu auquel la narratrice est, selon ses dires, imbattable. Ce jeu a d'abord été connu au Québec sous le nom *Quelques arpents de pièges*, mais quelques recherches nous ont révélé qu'il est dorénavant commercialisé sous le nom de *Trivial Pursuit*. La traduction, à la fois obsolète et régionale, n'a donc pas été retenue. Pour les titres d'émission, il a fallu procéder au cas par cas. Il fallait préserver le caractère américain et éviter de s'enfermer dans des régionalismes. Par exemple, *The Good Wife* (Buffam, 2016, 87) a été traduit pour la télé en *Une femme exemplaire*, mais seulement au Québec; le titre original a donc été conservé. Pour *The Bachelorette* (Buffam, 2016, 31) aussi : comme cette télé-réalité n'a pas été traduite et n'a pas été refaite pour le Québec, nous avons jonglé avec l'idée d'adapter et d'utiliser *Occupation Double*, mais même si cette émission est très populaire, son rayonnement reste restreint géographiquement. Dans le cas de *Dateline* (Buffam, 2016, 57), comme il s'agit d'une émission d'information, un genre qui n'est habituellement pas traduit, et que le titre exact a moins d'importance que le type d'émission, nous avons opté pour un terme générique, une technique souvent utilisée en traduction pragmatique. La traduction descriptive, « documentaire criminel », permet de saisir l'aspect « plaisir coupable » lié à ce type d'émission pour une universitaire. La même astuce a été utilisée pour la traduction de la page 85, où il est question du restaurant Benihana, une chaîne de restaurants japonais peu connue en pays francophones, le vieux moine porte donc une simple toque de chef teppanyaki, que les lecteur·trice·s peuvent aisément visualiser. Dans le cas de *Meatballs* (Buffam, 2016, 75), une comédie canadienne de la fin des années 1970, le titre français, *Arrête de ramer t'es sur le sable* est trop long, semble nous entraîner ailleurs et s'articulait mal dans la liste, c'est pourquoi nous avons choisi de conserver le titre en anglais.

L'utilisation des titres/fonctions : Dans *APB*, à part les gens connus qui sont évoqués ou cités dans les paragraphes informatifs, personne n'a de nom et de prénom, mais tout le monde a un titre ou une fonction. On retrouve notamment au fil des pages, « my husband » et « Her Majesty », respectivement le mari et la fille de la narratrice. Si l'expression Sa Majesté, en écho au personnage de *TPB* s'imposait, pour mari, nous avons un peu hésité. Nous aurions pu utiliser le terme compagnon ou conjoint. Au bout du compte, « mari », terme plus officiel, a semblé nécessaire pour souligner la place importante que la narratrice accorde aux titres des gens et à leur fonction. Elle est, à sa façon, aussi attachée à la hiérarchie que Sei Shōnagon, comme le laisse entendre son commentaire : « [...] l'université où mon mari demandera sa permanence comme professeur l'automne prochain, et où moi-même j'enseigne parfois, mais où j'occupe un poste de moindre prestige ne permettant pas de monter dans la hiérarchie » (Buffam, 2024, 18).

Les très longues phrases : Elles sont intimidantes et parfois essoufflantes. Dans son travail quotidien, la traductrice pragmatique aurait tôt fait de séparer en deux ou en trois, mais elle serait tombée dans le piège de la *destruction des rythmes*. Et elle aurait un peu trahi Buffam. Cependant, passé le premier choc, ces longues phrases se laissent apprivoiser. Comme elles ont été peaufinées dans la langue de départ, elles sont bien construites, chaque élément y trouve sa place, et les traduire vers le français n'a pas causé les difficultés appréhendées. Il fallait suivre leur rythme et s'assurer de ne laisser aucun élément de côté; se garder de lisser le texte, mais au contraire faire ressortir ses aspérités.

Autre particularité du style de Suzanne Buffam, il surprend les lecteur·trice·s, et parfois, parmi des mots de tous les jours, s'épanouit un peu vieillot comme (*vigor*), inattendu (*tantrum*) ou recherché (*cajoled*). Cette particularité a été le plus possible préservée dans la traduction, en voici quelques exemples :

gives the crown of beauty to the woman, mental vigor to the man (Buffam, 2016, 5)	donne la beauté suprême à la femme, un <i>ressort</i> mental à l'homme
the soft sobbing of a siren to the south, joined by the <i>tantrum</i> of a fire engine (Buffam, 2016, 17)	le sanglot étouffé d'une sirène venant du sud, rejoint par le <i>courroux</i> d'un camion de pompier
Though my husband insists it's just the soundtrack to the zombie apocalypse he has <i>cajoled</i> me into watching with him [...] (Buffam, 2016, 48)	Même si mon mari s'obstine à dire que c'est dans la trame sonore de l'apocalypse de zombies que, <i>par enjôlement</i> , il m'a convaincue de regarder avec lui [...]

Nous avons ainsi dans la mesure du possible tenté d'éviter la tendance de l'*appauvrissement qualitatif* qui fait perdre à la langue de sa saveur, « pratique de remplacement, le plus souvent inconscient [qui] s'applique au tout d'une œuvre [et] efface du coup une bonne partie et de sa signifiante et de sa parlance – de ce qui fait qu'une œuvre nous *parle* » (Berman, 1986, 8). Il serait regrettable que les lecteur·trice·s des *Notes de chevet de Suzanne Buffam* ne puissent pas percevoir comme les lecteur·trice·s de *APB*, la saveur de la prose de Suzanne Buffam, de ses phrases ciselées, où chaque mot trouve sa place. Comme plusieurs de ces mots inattendus étaient des emprunts au français (*aperçu, impromptu, silhouette*), il y a eu une perte de ce côté, mais nous avons alors choisi des termes recherchés ou laissé le mot français tel quel s'il était déjà d'un registre relevé.

La diversité des types de textes qui composent APB : Un aspect frappant de *APB*, c'est qu'il s'agit d'une réelle mosaïque. Des textes très poétiques côtoient des publicités d'oreiller, des comptes rendus de faits historiques ou des portraits de drôles de personnages. Nous avons appliqué nos compétences en recherche factuelles issues de la traduction pragmatique. Certaines parties ont littéralement demandé des heures de recherche – notamment dans la Bible, dans le Livre des morts des anciens Égyptiens, sur YouTube et dans divers sites Internet plus ou moins fréquentables. Cette traduction s'est parfois transformée en véritable chasse au trésor. Il a donc fallu adapter le style de la traduction au style d'écriture. L'ancrage du livre dans le « monde réel », la multitude d'allusions à des réalités américaines et son volet informatif sont des aspects étonnants dans une œuvre poétique. Nous ne nous attendions pas à devoir faire autant de recherches factuelles en traduction littéraire.

Enfin, un important défi à relever dans l'ensemble de la traduction est l'hétérogénéité du texte. Chaque paragraphe recèle son effet de surprise et est différent du précédent. Si certains paragraphes sont très poétiques, d'autres sont factuels et supposent de nombreuses recherches. La fiction et la poésie côtoient des textes documentaires ou publicitaires. Les techniques à utiliser sont donc aussi nombreuses que les difficultés rencontrées.

Conclusion

Tous ces « défis » que nous venons d'évoquer, avons-nous réussi à les surmonter par des transferts de compétences acquises en traduction pragmatique? Oui, sans doute, puisqu'en traduction littéraire, les difficultés de nature linguistique sont semblables à celle des textes plus utilitaires et, tout comme en traduction pragmatique, il s'agit de « savoir quand adopter tel code linguistique et pourquoi, sans préjugé et sans se laisser guider par d'autres principes que par le souci de s'acquitter [du] mandat en toute objectivité » (Collombat, 2010, 67). Partant, nous

croyons que notre expérience en traduction pragmatique n'a pas représenté un obstacle à la traduction littéraire, mais a plutôt facilité le transfert de connaissances. Nous avons rassemblé les outils que nos années de pratique avaient mis à notre disposition : nos compétences en recherche, notre connaissance fine de la langue de départ, mais aussi, malgré que cet aspect soit difficilement quantifiable, notre culture générale, ces connaissances extérieures au texte lui-même, qui correspondent en quelque sorte aux documents de référence que les clients joignent parfois à leurs demandes de traduction. Par ailleurs, notre compréhension du point de vue de l'autrice et du contexte de création a guidé notre interprétation du texte. Bref, nous avons mobilisé nos « connaissances extralinguistiques pour donner du sens » (Collombat 2010, 65) à notre traduction.

Un aspect déstabilisant du fait de passer de la traduction pragmatique à la traduction littéraire est la nécessité de définir soi-même le mandat. Alors que les projets qui atterrissent sur notre bureau virtuel sont accompagnés d'un mandat habituellement clair, de consignes précises et des particularités du client, en entamant la traduction de *APB*, nous avons dû établir nos propres consignes. Il a aussi fallu formuler une posture, laquelle est, en traduction pragmatique, le plus souvent implicite. La posture adoptée, l'empathie rationnelle, nous a amenées à définir la fonction que devait remplir le produit final, à quoi devait servir ce texte. Nous avons établi que nous voulions faire connaître l'œuvre de Buffam à un public francophone; c'est un objectif honorable, mais pour y arriver, il faudra faire publier la traduction et, pour ce faire, la traduction doit être, en elle-même, une œuvre publiable. Il faut plaire aux lecteur·trice·s (que ce soit le « lecteur modèle » ou une maison d'édition), faire en sorte que *Les Notes de chevet de Suzanne Buffam* : *Un livre sur les oreillers* ravisse autant que nous a ravie *A Pillow Book*.

La traduction de *A Pillow Book* aura été pour nous l'occasion de déployer de nombreuses compétences acquises au fil des ans. La traduction pragmatique ne détruit pas la créativité nécessaire à la traduction littéraire, au contraire, elle donne une assise et de l'assurance permettant d'éviter bien des écueils et de mener la tâche à bien. Les traducteur·trice·s pragmatiques disposent des outils nécessaires à la traduction littéraire et sont peut-être plus compétent·e·s pour accomplir cette tâche que les poètes ou les écrivain·e·s qui sont souvent choisi·e·s pour accomplir ce travail. Pour paraphraser Gertrude Stein, autrice qu'affectionne particulièrement Suzanne Buffam : une traductrice est une traductrice est une traductrice.

Et maintenant, à vous, lecteur·trice·s, de juger du produit final. Place à la prose de Suzanne Buffam (avec une touche de celle d'Isabelle Veilleux).

Traduction française de A Pillow Book

Voici, dans son intégralité, l'œuvre de Suzanne Buffam, traduite par Isabelle Veilleux.

LES NOTES DE CHEVET

DE SUZANNE BUFFAM

Un livre sur les oreillers

Traduit par I. Veilleux

Un des plus vieux oreillers encore de ce monde aujourd'hui est en fait un bloc de bois brut, lisse et légèrement concave, traversé en son centre d'une large fissure. Il se trouvait dans la tombe d'une momie égyptienne, à Gebelein, ville de la Quatrième Dynastie située au bord du Nil. Si on le voyait dans un champ, on croirait peut-être qu'il est tombé d'une charrette. Sur une plage, on penserait qu'une tempête l'a arraché à un voilier. On le pousserait du pied ou on le ramasserait pour le lancer à la mer, comme une bouteille.

⊖

F. Scott Fitzgerald rédigeait des listes. Abraham Lincoln se promenait en pleine nuit.

Tallulah Bankhead a payé une succession de jeunes hommes pour lui tenir la main dans le noir, et Marcel Proust a fait de même. Thomas Edison a inventé l'ampoule pour pouvoir lire à la nuit tombée. Je glissais une feuille de papier sous mon oreiller et, quand le sommeil me fuyait, j'y couchais des mots, en pleine noirceur, écrit Henry David Thoreau, qui a déjà passé une quinzaine de nuits dans une cabane sans toit, avec des briques en guise d'oreiller.

Θ

Il y a deux types d'insomniaques : ceux qui s'endorment facilement mais se réveillent quelques heures plus tard et s'agitent sur leur oreiller jusqu'à l'aube, et ceux qui s'agitent sur leur oreiller dès le coucher et ne réussissent à s'assoupir qu'à l'aube, juste avant le concert des corneilles. Le petit jeu auquel je m'adonne ces derniers temps, en me glissant sous les couvertures à la fin d'une journée bien remplie de n'importe quoi, c'est de deviner quel type d'insomniaque je serai cette nuit-là.

Θ

LIVRES QUE J'AIMERAIS LIRE UN JOUR

Je et ça, par Martin Buber

La Reine Lear, par William Shakespeare

Moby Dick, par Gertrude Stein

Fin de partie, par D^r Seuss

Poésies complètes, par Sappho

L'interprétation des rêves, par Jorge Luis Borges

Kafka pour les nuls, par Franz Kafka

C'était ma faute, par Laura Bush

Qu'est-ce que Jésus ferait?, par Jésus Christ

Θ

Notes de chevet, de Sei Shônagon, qui a passé quelques-unes des dernières nuits dans la lueur blafarde de ma frontale Petzl Tikinna allumée à basse puissance, contient un répertoire exhaustif de mesquines doléances, aussi cruciales aujourd'hui qu'elles ne l'étaient il y a un millénaire. On a

bien envie de dormir, et l'on se couche, se lamente la dame dans son imposante liste de « Choses détestables », mais un moustique s'en vient voler tout près de votre figure, en se nommant d'une voix grêle. Le vent même qu'il fait avec ses ailes est bien fort pour sa petitesse. C'est extrêmement désagréable! J'ajouterais à cette liste – car j'ai parfois l'impression que c'est pratiquement de mon devoir de le faire – le tintement, intermittent, mais incessant, du carillon d'un voisin manifestement dur d'oreille, qui s'infiltré par la porte-moustiquaire entre-ouverte; le babillage libidineux de jeunes merles à la cime des arbres; le regard noir que lance un mari depuis son oreiller lorsqu'on allume dans la salle de bain pour repêcher dans la cuvette une lampe frontale dégoulinante.

Θ

Rois et roturiers connaissent depuis toujours la valeur d'un bon oreiller. De Quito au Caire, de Chicago à Xiangyang, des musées de partout dans le monde gardent quelques-uns de ces artéfacts. Quand je n'arrive pas à dormir, certaines nuits, je me prends à imaginer la collection au grand complet.

Θ

Mélatonine. Lunesta. Nyquil. Zzzquil. Ativan. Ambien. Lorazépam. Trazodone. Lait chaud. Bains chauds. Compter des moutons. Compter de 1000 à 0 dans une langue étrangère. Rien n'y fait, je me tourne et me retourne toute la nuit, un oreiller sur le visage, un autre entre les genoux comme une mule docile.

Θ

Parfois, la nuit, je cherche des solutions en ligne. Sur Google Shopping, je trouve l'oreiller Sobakawa Cloud, tel que vu à la télévision, muni de plus de trente millions de microbilles d'air

rafraîchissantes qui épouseront la forme de mes épaules et de mon cou, tout en berçant ma tête d'un doux nuage nanotechnologique. Un oreiller dont l'invention remonte à plus de trois cents ans, inspiré de l'oreiller japonais traditionnel rembourré d'écales de sarrasin, à moi pour la modique somme de 19,99 \$. La vidéo promotionnelle et surtout la démonstration de l'haltère et des œufs cassés finissent de me convaincre. Je suis par contre un peu rebutée par les avertissements subtils, mais insistants, du fabricant qui nous enjoint de ne jamais au grand jamais retirer ou même laver l'enveloppe faite sur mesure, qu'il faut commander à part, moyennant un léger supplément.

Θ

Le monde a été un peu « long à la détente » au sujet des oreillers, fait-on remarquer dans un article publié dans le numéro d'octobre 1894 du magazine *The Decorator and Furnisher* qui, délaissant les plumes et les fibres, propose plutôt une rangée de ressorts robustes en acier, recouverts de ouatine et cousus à l'intérieur d'une enveloppe de coton épais. Dans tout cela, le principal élément, c'est l'air, et la publicité jaunie insiste sur ce point. Une abondance d'oxygène pur, si vital, prêt à être inhalé pendant les petites heures de la nuit, qui donne la beauté suprême à la femme, un ressort mental à l'homme et un monde de promesses à l'enfant. Hélas, le volume Un du catalogue des valeurs mobilières et des sociétés américaines devenues obsolètes nous apprend, sans grande surprise, que la Columbus Spring Pillow Company de même que son malheureux « oreiller doté de poumons », a rendu son dernier souffle au New Jersey, une nuit de l'an 1896.

Θ

Plus tard, au cours de l'automne de la même année, à West Orange, toujours au New Jersey, Thomas Edison met en scène la première bataille d'oreillers enregistrée sur pellicule. Entrée du catalogue d'Edison : Quatre jeunes femmes en robe de nuit se bagarrent par jeu. Un des oreillers se déchire, et les plumes volent partout. 45 pieds. 6,75 \$.

Θ

CARRIÈRES DE RÊVE

Globe-trotter aléatoire du cyberspace.

Commissaire aux bains princiers.

Destinataire tous azimuts des massages des pieds et des louanges.

Sous-ministre responsable de la sieste.

Reine incontestée des jeux questionnaires.

Bouffon auprès de Sa Majesté empirique des questions farfelues.

Chef des couvre-chefs superfétatoires.

Impératrice de la crème glacée.

Spécialiste du pelletage de nuages.

Responsable de l'inspection générale des insultes mineures.

Despote éditorial en résidence.

Souffleur de bulles chez les gens riches et célèbres.

Θ

Sei était le nom de son père; Shônagon, le rang de son père. On sait que, pendant une brève période, au tournant du onzième siècle, soit à l'époque Heian, elle passait ses nuits derrière de minces écrans à noter ses impressions fugitives sur du papier de riz à la lumière d'une bougie,

avec un bâton d'encre, protégée par un portail solidement boulonné, encore debout aujourd'hui. On sait qu'elle dormait, quand elle en avait le loisir, en posant la tête sur un petit oreiller creux fait de bambou poli.

Θ

Choses à acheter. Choses à réparer. Choses à plier. Choses à congeler. Choses à repeindre. Choses à déballer. Choses à classer. Choses à remplacer. Choses à réviser. Choses à jeter. Choses à démonter. Choses à détruire. Ces derniers temps, les listes de choses à faire sont ce qui me rapproche le plus de la poésie. Je les griffonne dans le petit carnet bleu que je garde sous mon oreiller pour me rappeler plus tard comment j'aurai passé le mitan de ma vie.

Θ

JOURNÉES SANS CÉLÉBRATION

Fête des mémères.

Fête des pairs.

Journée mondiale contre l'abus de parfum.

Journée internationale de la prévention de l'impertinence.

Journée mondiale pour l'éradication des barbiches.

Journée internationale pour le droit à la Vérité sur les calories cachées dans les jus de fruits.

Journée internationale des Nations Unies en soutien aux victimes de la surexposition à la lumière bleue des écrans.

Journée à la mémoire des journaux personnels retouchés ou brûlés.

Journée des somnambules.

Journée des préambules.

Journée internationale des poires blettes.

Jour des dépenses faites au grand jour.

Fête des personnes divorcées.

Journée mondiale de promulgation et de diffusion du brouillard.

Jour d'interdiction des dilettantes.

Jour de commémoration des petits bras du tyrannosaure.

Journée internationale des journées internationales.

Θ

Je sais nager – c'est ce que déclare Sa Majesté, un beau matin, la tête encore dans le creux de son oreiller. Ce qu'elle veut dire en fait, c'est qu'elle sait s'agripper à mon cou dans la partie peu profonde de la piscine de l'université pendant que je tape des mains en chantant une comptine entraînante sur la pluie, les grenouilles et les tortues, joignant ma voix au chœur fragile des mamans. Dans le vestiaire, nos mini nageurs poussent des cris aigus et se trémoussent à qui mieux mieux malgré leur couche de baignade qui pend entre leurs petites jambes, tandis que nous, représentantes de la gent maternelle, soupirons en nous cachant derrière nos serviettes de bain. Vissée au plafond, dans le coin, au-dessus des lavabos, la télé, toujours à CNN, égraine sans discontinuer le chapelet des plus récentes catastrophes dont on voit les images en arrière-plan. Avec soulagement, je constate que Sa Majesté n'en a pas encore pris conscience.

Θ

Sueurs nocturnes? Bouffées de chaleur? Maux de tête? Fièvre? Migraines? Piqûres d'insectes? Pieds douloureux ou fatigués? Transformez votre oreiller en coussin *Chillow*, pour seulement 12,95 \$. L'enveloppe de mousse brevetée, écologique, hypoallergène, sans latex, sans phtalate,

sans gel, sans piles, disponible exclusivement en ligne, s'active aussitôt remplie de quatre litres d'eau du robinet. L'émission promotionnelle d'une heure sur la chaîne de télé-achat met en vedette un PDG britannique affable qui jongle avec les questions scénarisées d'une animatrice volubile au visage remarquablement bien reposé. Je me dois de souligner que, sur les cinq cent sept évaluations qui s'affichaient alors sur Amazon.com, le produit n'obtenait en moyenne que trois étoiles et demie. Je ne le recommanderais à personne, sauf à mon ex-belle-mère, rage Rouquine3970, tout en majuscules, puisque que l'accessoire breveté tout confort a causé chez elle un dégât d'eau après à peine deux semaines.

Θ

MAUVAISES IDÉES QUI POURRAIENT PROBABLEMENT RAPPORTER

La couche de camouflage.

Du colibri cacciatore.

Un camp de vacances pour hamsters.

Le tricycle stationnaire.

Des glaçons hypocaloriques.

Θ

Mon mari dort n'importe où. Je possède une imposante collection d'images de lui, étendu de tout son long, les mains derrière la tête, un sourire béat sur les lèvres, mon ombre maussade se profilant à ses côtés sur un oreiller qui mérite à peine ce nom, dans une auberge, un chalet rustique, un hôtel trois étoiles ou une chambre d'amis encombrée quelque part en Amérique du Nord, en Europe ou dans une région reculée de l'Asie du Sud-Est. Les contraires s'attirent-ils vraiment? Les comportements problématiques, eux, attirent, affirme Paul Cutright, directeur du

Centre pour des relations éclairées, à Las Vegas, et auteur du livre à succès dont le titre, s'il était traduit, serait *On ne se fâche jamais pour les raisons que l'on croit*, venu exhiber ses prothèses dentaires impeccables sur mon oreiller à quatre heures du matin aujourd'hui, au cours d'une émission « Santé et sexualité » sur laquelle je suis tombée par hasard, dans le noir.

Θ

CODES DE L'ALPHABET RADIO PHONÉTIQUE INTERNATIONAL DE L'OTAN, DE A À
Z

Alpha.

Bravo.

Charlie.

Delta.

Écho.

Foxtrot.

Golf.

Hotel.

India.

Juliette.

Kilo.

Lima.

Mike.

Novembre.

Oscar.

Papa.

Québec.

Roméo.

Sierra.

Tango.

Uniforme.

Victor.

Whiskey.

X-ray.

Yankee.

Zoulou.

Θ

Choses splendides. Choses embarrassantes. Choses qui font battre le cœur. Choses qui paraissent malpropres. Choses sans valeur. Choses qui doivent être courtes. Choses qui donnent une impression de chaleur. Choses que l'on ne peut comparer. Cent soixante-quatre des extraordinaires listes de Sei Shônagon ont survécu au tumulte des siècles. La caractéristique des *Notes de chevet* qui attire le plus l'attention, et de loin, c'est qu'elles n'ont absolument aucun précédent littéraire. Elles ont été imitées et parodiées, tout un chacun les a faites siennes, mais personne ne sait trop qu'en penser. J'ai d'ailleurs appris hier au Quad Club, tout en dégustant des boulettes à la mijoteuse accompagnées d'un verre de vin en TetraPak au repas-partage des jeunes professeurs, que les recherches de certains spécialistes de Sei Shônagon portent exclusivement sur ces listes. Certaines ne sont que de longues énumérations de noms propres – des montagnes, des temples, des îles, des villes – qui, en fait, ne servent qu'à délimiter approximativement le

monde où évoluait une femme de l'époque Heian et, dans les faits, n'intéressent que les spécialistes, reconnaît à contrecœur un de ces spécialistes.

Θ

Enfant, il m'arrivait souvent de rester éveillée, la tête bien calée dans mon oreiller, à éclairer avec une lampe de poche le paquet de cartes de mon jeu de table préféré, *Trivial Pursuit*. À ce jour, rien ne me fait plus plaisir que de donner, si d'aventure on me le demande, le nom du pont sur la Tamise qu'il faut emprunter pour se rendre aux jardins de Kew ou de nommer les quatre pays d'Europe dont le nom commence par un A, le sport dont deux équipes de soldats de l'Armée de l'Union ont fait la démonstration devant 40 000 spectateurs à Hilton Hill, en Caroline du Sud, en 1862 et la grignotine dont un professeur de la faculté de génie de l'Université du sud de la Floride a passé six ans à étudier le « crouche ». Il paraît que jouer contre moi n'est pas une grande source de plaisir, et personne ne s'y est risqué depuis des années.

Θ

Dans le langage savoureux de la chronobiologie – l'étude de l'influence des rythmes circadiens sur le comportement, l'anatomie, la génétique et la biologie moléculaire des organismes vivants – le monde se divise entre les hiboux et les alouettes. On naîtrait avec (ou sans) la capacité de bien dormir. Certains d'entre nous quittent leur oreiller chaque matin pour accueillir le labeur du jour nouveau, un sourire, comme une fraîche rosée, accroché au visage, et certains d'entre nous, non. Qui plus est, ce qui empêche les hiboux de dormir, n'a rien à voir avec le retrait bâclé de troupes de l'Afghanistan, ni avec la soupe nucléaire qui baigne la côte japonaise, ni avec la monitrice de préballet de la petite qui nous harcèle avec ses demandes de bénévoles pour le samedi matin, ni avec la mystérieuse fissure apparue le mois passé dans le garage, pas plus qu'avec la dépression,

l'anxiété, le stress ou une quelconque déchéance, mais tout simplement une disposition innée à errer dans la maison sous les rayons de la lune ou à faire des listes plutôt que de dormir.

Θ

MÉTAPHORES MÉDIOCRES

Écolo comme une croisière.

Prévenant comme un proxénète.

Enfantin comme un flocon de neige.

Sexy comme un crucifix.

Vert comme la Zone verte de Bagdad.

Confo comme un cercueil.

Amical comme un feu ami.

Facile comme bonjour.

Θ

Après avoir dessiné des cœurs *ad nauseam* sur le dos de Sa Majesté dans le noir, perdu patience et pris la fuite pour aller plier des chaussettes, je sors fumer une cigarette sous les étoiles. Je prends mon verre de sancerre tiédi. Je m'effondre sur un des fauteuils de jardin humides, j'expire la fumée et déclenche le projecteur ultra-sensible installé sur le garage qui m'aveugle brièvement avant de s'éteindre. Pour la première fois de la journée, je suis tout à fait éveillée. La neige soufflée par le vent forme des oreillers le long du mur de briques, du côté ouest. Des nuages glissent dans le ciel, ovnis cotonneux hors de portée. Je choisis un point précis dans l'immensité veloutée et je fais un souhait : Que les kammās s'épanouissent et qu'écloso la fleur de la sagesse de mon esprit dans le printemps éternel du Nibbāna. Que je rentre dans mon jean de l'année

passée. Mon étoile me fait un clin d'œil, rougit, puis vire à droite et file vers l'est, à peu près au point de l'aube. Au loin, j'entends quelqu'un rire, puis cracher par terre.

Θ

Mon hygiène de sommeil est celle d'un chauffeur de camion narcoleptique qui carbure aux méthamphétamines; c'est ce que j'apprends, la tête sur l'oreiller, dans la lueur bleue de mon téléphone. Mon échec est moral, autant que physiologique. Par-dessus le marché, je suis agitée et hypersensible, et mes rêves, quand j'en fais, sont le plus souvent hyperactifs et me tirent du sommeil secouée de sanglots douloureux. Je ne suis absolument pas ce qu'on appelle une « matinale », et pourtant, hélas, je vis dans l'entourage d'un matinal. Si je prenais la chose au sérieux, comme l'a aimablement insinué mon mari à maintes reprises depuis notre mariage, je ferais une autocritique de mes habitudes de vie.

Θ

TRÈS PEU ENTHOUSIASTE

Un étudiant, à achever ses études.

Une femme qui allaite, à manger du cochon de lait.

Un médecin, à consulter un médecin.

Un PDG, à payer la taxe de vente.

Un homme, à tenter un stationnement difficile quand son beau-père est dans la voiture.

Un chien, à porter un manteau de fourrure.

Θ

J'ai une amie qui, chaque soir, récite un mantra secret à son oreiller. Elle écoute en boucle les chants en vonlenska de Sigur Rós tout en feuilletant le *Harvard Medical School Guide*. Elle ne

jure que par le yoga. Elle ne jure que par l'élimination de tout écran après 18 h. Acupuncture, natation, probiotiques, huile de foie de morue, extrait de cerise de Montmorency, magnésium, fer, aviron, course à pied, une ou deux croquettes de patates avant d'aller au lit. Elle se masse les tempes, le menton, le plexus solaire et bien d'autres points d'énergie, se répète qu'elle s'aime et s'accepte comme elle est, et que, cette nuit, elle va jouir du bon sommeil qu'elle mérite tant. Sa belle-mère, une femme de soixante-seize ans, trois fois veuve, vit au Vermont et pose chaque soir la tête sur le même oreiller fidèle qui accompagne son sommeil depuis qu'elle a huit ans. Pour Aristote, nous sommes ce que nous faisons de manière répétée, et c'est là que réside la vertu.

Θ

À TOUT PRENDRE

Plutôt étrangler un nouveau-né dans son berceau qu'assister à un autre *shower* de bébé.

Plutôt mourir de faim que de manger des palourdes en boîte.

Plutôt s'inscrire à la Légion étrangère qu'à un club de lecture.

Plutôt dormir avec un sot que de s'éveiller avec un sage.

Θ

Si vous excellez en géométrie, en algèbre, en arithmétique, en trigonométrie, en statistique, en calcul différentiel, en probabilités ou en équations transcendantes, vous aimerez peut-être vous frotter aux épineux problèmes d'*Énigmes mathématiques : 72 problèmes pour vos nuits blanches*, imaginés, clame leur auteur, soulevant le scepticisme de bien des incrédules, sans papier ni crayon, en pleine noirceur. Toutefois, il est plus que probable que vous vous rangiez à l'avis de J. Bogaarts, mathématicien amateur néerlandais, programmeur, expert du sanskrit, bassiste spécialiste de la corde claquée et fervent admirateur de Lewis Carroll qui, tout en accordant cinq

étoiles à ces énigmes sur Amazon.com, se désole : J'essaie de les résoudre, la tête sur l'oreiller, quand je fais de l'insomnie, mais peut-être que mes nuits ne sont pas assez blanches.

Θ

Je refais surface en cherchant mon souffle à trois heures du matin et je vois avec soulagement mon mari, venu se coucher après moi pour finir son film de zombies sur Amazon Prime, et qui maintenant ronfle paisiblement, la tête sur l'oreiller. J'entends le sanglot étouffé d'une sirène venant du sud, rejoint par le courroux d'un camion de pompier. Je résiste à l'envie d'aller sur la page info-crime en direct sur Facebook, mais je succombe aux cent un faux pas les plus catastrophiques de tous les temps sur le tapis rouge et je perds quand même le reste de ma nuit.

Θ

Au septième mois, la chaleur est extrême; on laisse tout ouvert, la nuit comme le jour, et l'on tarde à se coucher; mais c'est ravissant, quand on s'éveille par un beau clair de lune, et qu'on regarde au-dehors. Même la nuit sombre me plaît; il est bien inutile de vanter le charme de la lune pâle, à l'aurore. La lune est si présente dans les *Notes de chevet* de Sei Shônagon, qu'il semble inconvenant de ne pas les lire sous sa lueur bleutée. Si ce n'était des assauts répétés de la lumière orangée du lampadaire que mon oreiller subirait sans eux, je renoncerais volontiers à nos stores opaques sur mesure.

Θ

ÉQUIPEMENT MÉNAGER, DE A À Z

Appareil d'entraînement NordicTrack.

Baril réfrigéré qualité commerciale à triples robinets intégrés pour l'extérieur.

Coffre-fort.

Déshydrateur à quatre temps.

Éplucheur d'œuf instantané Eggstractor.

Fauteuil zéro gravité.

Gril George Foreman.

Humidificateur-atomisateur de luxe.

Incinérateur-broyeur.

Jeu d'emporte-pièces en forme de carpes japonaises.

Kit de fabrication de chapatis.

Lave-légumes bio locaux.

Mini-marteau-piqueur.

Néo-percolateur italien tout-en-un en acier inoxydable.

Ouvre-boîte électrique automatique monotouche avec décroissance-couvercle à prise latérale.

Pistolet à gaufres multifonctions à commandes numériques.

Quadritrancheuse capillaire longitudinale.

Robot Vitamix spécial purée pour bébé.

Sorbetière-mélangeur-malaxeur express magique 25 morceaux avec râpe à copeaux en prime.

Tourniquette à vinaigrette ultrasonique avec support mural.

Ustensile multifonctionnel.

Ventilateur miniature personnel portable à piles pour la maison ou les voyages.

Wagonnet de transport des restes oubliés vers la poubelle.

Xbox.

Yaourtière automatique avec écran LCD numérique avec contrôle de température constante.

Zippo.

Θ

De récentes études associent le sommeil, ou plutôt son absence, à toute une panoplie de décrépitudes psycho-physiologiques, allant de l'hypertension au dysfonctionnement métabolique, en passant par la schizophrénie et la maladie d'Alzheimer, sans oublier l'anxiété, la dépression, l'irritabilité et le sentiment de détresse. La fusion du cœur du réacteur à Tchernobyl, l'accident de Three Miles Island, la marée noire provoquée par l'Exxon Valdez et l'explosion en direct, devant un public d'écoliers de toute l'Amérique du Nord, de la navette Challenger – sans parler des innombrables fins prématurées et accélérées sur nos autoroutes chaque jour; toutes ces tragédies sont attribuables au manque de sommeil. Les personnes qui dorment moins de six heures par nuit vivent en moyenne vingt pour cent moins longtemps. Quand on ne rêve pas, on meurt plus jeune. Pourquoi? Personne ne le sait exactement. La face cachée de la lune a moins de secrets pour l'être humain que ce qui se passe sur la surface de son oreiller.

Θ

Sa Majesté entre sans frapper. Elle s'assoit sur le matelas à mes côtés et soupire. Je suis au milieu d'une phrase difficile sur un oreiller mésopotamien, fait de paille et de poils de chèvre pétrifiés, découverte rare faite dans les ruines d'un village en Irak. Je lève les yeux de mon portable et je force les coins de ma bouche à se relever en un sourire. Elle veut savoir dans combien de temps je vais aller jouer avec elle et si elle est obligée de faire sa sieste aujourd'hui. Je veux dormir quand tu dors, murmure-t-elle, contre mon visage. Je veux me réveiller en même temps que toi.

Θ

SIMILITUDES

Une pieuvre, comme un érudit, disparaît derrière un nuage d'encre.

La vérité, comme la ménagère, est plus présentable une fois fardée.

Les poètes sont, comme les prés, souvent fauchés.

L'avocat spécialisé en divorce, tel un teckel, déterre toutes sortes de choses.

Θ

Un « Grand Livre », on le lit et le relit, sans jamais s'en lasser, et il profite grandement aux grands esprits, écrivait Mortimer Adler, co-fondateur de la Great Books Foundation et du Programme des Grands Livres de l'Occident à l'université où mon mari demandera sa permanence comme professeur, l'automne prochain, et où moi-même j'enseigne parfois, mais où j'occupe un poste de moindre prestige ne permettant pas de monter dans la hiérarchie. Non seulement, insiste M. Adler, un livre pour être un grand livre, doit-il encore être essentiel aujourd'hui, mais il doit aussi aborder au moins vingt-cinq des cent deux grandes idées qui ont occupé les grands esprits au cours des vingt-cinq derniers siècles. On trouve, de *Angel* à *World*, une liste exhaustive de grands concepts dans les deux volumes de son *Syntopicon : an Index to the Great Ideas*, publié en grande pompe, mais sans grand succès financier, par l'encyclopédie *Britannica*, en 1952. Même si l'index rassemble de nombreuses grandes idées comme l'âme, l'art, la beauté, le bonheur, le changement, la confiance, le désir, le destin, la douleur, l'esclavage, l'espace, l'éternité, la famille, l'histoire et le temps, il ne compte à mon grand dam aucune entrée sur les oreillers, ce qui m'apparaît, au moment où ma tête s'enfonce dans le mien à la fin d'une journée bien remplie de n'importe quoi, comme étant, à tout le moins, digne de mention. Par ailleurs, parmi les cinq cent onze grands livres qui figurent sur la liste de M. Adler, qu'il a mise à jour en 1990 pour faire taire de vétilleuses critiques, seulement quatre, je n'ai pas pu m'empêcher

de les compter, ont été écrits par des femmes – Virginia, Willa, Jane et George – et aucune, pour autant que je sache, n’a été la mère de qui que ce soit.

Θ

SCÈNES COUPÉES AU MONTAGE

Où Ève s’épile la moustache à la pince.

Où Achille s’épile le derrière à la cire.

Où le battement d’ailes d’un papillon engendre *La Tempête*.

Où Moby Dick fait ses propres cascades.

Où Basho fume du hachich.

Où Bouddha achète des bons du Trésor

Où le Banquet céleste est servi dans des assiettes jetables.

Où Galaad fait cul sec avec le Saint Graal.

Où le printemps succède à l’été.

Où de la mousse tapisse les météores.

Où Pelé marque pour le camp péloponnésien.

Θ

On ne les a pas en stock, déclare le préposé à la librairie du campus, qui lève les yeux de son moniteur en me souriant lorsque je m’informe, incognito, de mes livres, totalement absents des tablettes. On avait deux exemplaires du premier, m’explique-t-il, mais comme on ne les avait pas vendus, on les a retournés en juin dernier. On n’a jamais tenu le deuxième, ajoute-t-il, mais on peut le commander si vous voulez. Donnez-moi votre nom... Je lève les yeux et vois, au-dessus de sa tête, l’étagère des Coups de cœur des employés. Entre une histoire du dégoût et un guide

pour sauver la planète, j’aperçois le dernier bouquin de mon mari, étincelant dans un ultime rayon de soleil en cette fin d’après-midi. Je mâchonne dans mon écharpe un vague Laissez faire, Amazon va me le livrer avant vendredi. Je rentre à la maison et je commande plutôt une taie d’oreiller en satin ivoire qui ralentit la perte des cheveux et réduit les ridules. Garanti.

Θ

ABSOLUMENT INUTILES

Des cigarettes humides.

Des cigarettes virtuelles.

Une gardienne dont la gardienne est malade.

Des nunchakus dans une fusillade.

Des talons aiguilles à la plage.

Le vaccin contre la grippe de l’année passée.

Les pourparlers de paix de l’année prochaine.

Θ

Quand il leur arrivait de dormir, les courtisanes de l’époque Heian dormaient d’un sommeil léger, sans retirer leur tunique parfumée, sur des nattes de paille, derrière des écrans décorés de peintures élaborées auxquels leurs nobles visiteurs venaient frapper doucement à toute heure.

Dans leur onnade, leur « livre de femme », elles consignaient des notes détaillées sur les fleurs, les festivals et de furtifs rendez-vous sur des pages colorées qu’elles cachaient dans un tiroir étroit, à l’intérieur de leur oreiller. Ces documents, copiés et recopiés au fil des siècles par des courtisans, des moines et des érudits, dans un Japon assoiffé de modernité, offrent au lecteur d’aujourd’hui un portrait de cette culture plus riche que tout autre de la même époque ailleurs

dans le monde. Je me mis en devoir, dit Sei Shonagôn avec nonchalance, d'employer complètement cette inépuisable quantité de papier en y notant les faits étranges, les choses du passé, les autres, quelles qu'elles fussent.

Θ

Toute la journée, je reste étalée en travers de mon oreiller, à regarder une mince croûte de neige fondre en travers du jardin pour se transformer en une étroite bande, à l'ombre, le long de la clôture. Je regarde le soleil qui peine et ne réussit pas à se hisser au-dessus de l'érable du Japon, puis qui glisse derrière le mur comme une pièce dans une machine à sous.

Θ

SOIGNER, DE A À Z

Art thérapie.

Bibliothérapie.

Chimiothérapie.

Domothérapie.

Électrochocs.

Frigothérapie.

Gestalt.

Hormonothérapie.

Insulinothérapie.

Jeu.

Kinésithérapie.

Luminothérapie.

Massothérapie.

Neurolinguistique.

Onirothérapie.

Placebo.

Quantum thérapie.

Radiothérapie.

Sidérothérapie.

Toucher thérapeutique.

Ultrasonothérapie.

Virothérapie.

Wowthérapie.

Xénobiotique.

Yoga.

Zoothérapie.

Θ

Ce soir, mes beaux-parents sont débarqués chez moi avec une valise à roulettes remplie de soie. Ils revenaient de la quarantième réunion d'anciens de leur école de médecine d'Hyderabad, et avaient fait là-bas *quelques* achats pour Sa Majesté. Des lehengas, des powdas, des saris miniatures, des foulards, des cholis, des churidars, des salwar kameez, des écharpes, des châles vaporeux – ce caléidoscope de tissus généreusement ornés de broderies, de miroirs, de perles et de rubans de confection ancestrale est maintenant répandu dans mon salon sous un rayon de lune. Selon ma dernière vérification, Sa Majesté – après un effondrement progressif de quarante minutes, un coup de boule ostensiblement non intentionnel, des excuses miteuses, un bain chaud,

deux histoires et trois versions a capella et discordante de « Libérée, délivrée » livrées sous la contrainte – s’est abandonnée à son oreiller, emballée dans une tunique bleu nuit constellée de paillettes d’or. Je prends une gorgée de mon NeoCitran refroidi et je ferme les yeux. Quand j’émerge des profondeurs douillettes de ma rêverie, je rassemble les parures éparses et je balance le tout le plus délicatement possible dans le grand coffre à déguisements en osier qui est au sous-sol, où ces trésors vont rejoindre le pyjama chinois en satin, le masque de Toutânkhamon en plastique, la veste médiévale de la princesse Disney écossaise en polyester qui gratte un peu, et la collection en constante évolution de bracelets, de boas, de perles de Mardi Gras, d’étoiles de shérif, de nez de clown et de couronnes achetées au magasin à un dollar.

Θ

Sa Majesté m’appelle à son chevet, en pleurs car elle a peur, dit-elle, de faire un cauchemar. Ce mot vient d’apparaître dans son vocabulaire, et malgré mon inquiétude, je me méfie de ses ruses d’enfant. Elle me rappelle le rêve qu’elle a fait l’été dernier dans lequel sa vieille marionnette grise, Rino le Rhinocéros, avait été poussée dans sa chambre au travers du trou de la serrure et était atterri en mille morceaux sur son oreiller, horrible spectacle qui, je dois avouer en toute franchise, l’avait brutalement tirée du sommeil et laissée toute tremblante et couverte de sueur. Je lui fais remarquer que c’était il y a plusieurs mois. Elle n’en démord pas : ça pourrait arriver encore.

Θ

INTOLÉRABLE

Un congrès d’écrivains.

Les vieux messieurs qui jouent de la guitare électrique.

Les soupers avec les donateurs.

Des dreads sur un Blanc.

Les câlins de groupe.

Les mini-shorts.

Les rebelles dogmatiques.

Les connaisseurs en jazz.

Un cours prénatal de pole dancing.

Un étudiant de premier cycle qui vient de découvrir Foucault.

Les publicités de Viagra.

Les repas-partage entre collègues.

La soif.

Θ

Certaines nuits, elle appelle, elle veut boire de l'eau, veut faire pipi. Certaines nuits, c'est une démangeaison, certaines nuits, un mauvais rêve. Certaines nuits, mon esprit survolté me joue des tours, et ses lamentations émergent du bruit blanc de mon oreiller. Tout de même, j'attrape ma robe de chambre, je titube dans l'obscurité, je me détruis le petit orteil au passage sur la valise de mon mari, abandonnée à moitié défaire au pied de l'escalier. Le rêve dont j'ai été extirpée, quel qu'il ait été, meurt sur-le-champ, comme les braises d'un feu de camp sur lesquelles on lance du sable. Elle n'aime pas que je l'appelle Sa Majesté. Tu n'es pas ma servante, insiste-t-elle, avec colère et tendresse, avant de tendre le bras en direction de son oreiller qui gît à l'autre bout de la pièce, puis de laisser échapper un léger soupir empreint de majesté.

Θ

À l'heure de notre mort, la plupart d'entre nous auront passé un quart de siècle à la dérive, sur notre oreiller, dont six années ou même plus à faire des rêves dont nous ne garderons pratiquement aucun souvenir au réveil. Pour mieux nous rappeler nos rêves, recommande John Glanville, ex-mormon régénéré et insomniaque qui a déjà, en songe, regardé Pégase entre quatre yeux et a par la suite décidé de créer une ressource informative en ligne appelée dreaminterpretation-dictionary.com, il faut ajouter des suppléments de vitamine B6 à notre alimentation, boire au coucher un grand verre « d'eau de lune », c'est-à-dire d'eau que l'on aura préalablement laissé reposer au clair de lune pendant une semaine, dormir sur un oreiller bourré d'armoise, de lavande ou d'achillée et garder près de soi un carnet prêt à servir.

Θ

Dame E., attachée au Palais d'automne du district Ouest, me dit que je dois absolument parler de Freud dans mon poème. Vous pourriez le faire en deux parties, me suggère-t-elle, une partie sur les oreillers et l'autre sur vos rêves. Je lui réponds que depuis que j'ai eu un bébé la contemplation tranquille m'élude et que, par conséquent, je souffre d'un cruel déficit de mémoire onirique, mais que j'espère, par l'écriture, faire débloquent les choses dans ma vie nocturne aussi. Nous sommes accroupies dans mon jardin, occupées à planter des bulbes de tulipes. L'un des bulbes se met à produire un bruit de toupie mécanique, puis se désintègre dans mes mains. Mon jardin aussi est infécond, dit-elle. Je sème des choses, mais jamais rien ne sort de terre.

Θ

INÉVITABLES

Les dépotoirs.

Les crises de colère.

Les pêches en boîte au mois de mars.

S'endormir sans se démaquiller pour cause d'ébriété.

Mentir à ses supérieurs.

Mentir à ses subalternes.

Le rock alternatif dans les bars alternatifs.

Θ

Je ne connais pas de nuits plus terribles que lorsque je dois donner un cours le lendemain. Seul mon oreiller fatigué et trempé de sueur me sépare de l'imposteuse inepte qui sera bientôt montrée du doigt publiquement. Je fais à l'occasion des rêves brefs et obscurs dont je m'éveille en gémissant. Mais la plupart du temps, je reste les yeux ouverts, paralysée par un effroi pré-pédagogique. Cela dit, plus je vieillis, mieux j'arrive à dissimuler ma terreur derrière un voile enjoué et un air vaguement perplexe. Il y a quand même assez longtemps que je n'ai pas été reprise devant toute la classe sur la prononciation d'un mot, la plupart du temps par un jeune homme, ni prise à partie sur des bases théoriques pour un des devoirs. Je n'ai plus besoin de planquer une flasque de whiskey dans le coffre à gants pour une gorgée furtive avant chaque cours, je ne repasse plus mentalement, couverte de sueur, entre chez moi et le campus, des phrases d'ouverture toutes plus débiles les unes que les autres. Au moins, maintenant, je suis assez âgée – près de deux fois l'âge de mes étudiants – pour avoir l'impression que, pour une raison ou pour une autre, même si je ne suis pas réellement plus intelligente qu'eux, à lui seul, le nombre d'années accumulées fait en sorte que ma tête contient un volume plus imposant de connaissances que les leurs, ce qui compte certainement pour quelque chose, dois-je me rappeler régulièrement, sous les néons cauchemardesques de la salle de classe. Par contre, je dois aussi

admettre qu'en fait, plus j'avance en âge, plus les connaissances que j'ai accumulées sont annulées par mon ignorance de pans, toujours plus grands, de l'existence.

Θ

DOCTEURS DOUTEUX

Dr Who.

Dr No.

Dr Jivago.

Dr Moreau.

Dr Folamour.

Dr Doolittle.

Dr Spock.

Dr Jekyll.

Dr Faust.

Dr Dre.

Dr Pepper.

Dr Frankenstein.

Les docteurs qui boivent.

Les docteurs qui ne boivent pas.

Tous les docteurs en littérature.

Θ

Pour la première fois depuis six semaines, aucun administrateur de rang intermédiaire, aucun universitaire en visite, aucun artiste en résidence, aucun adjoint en chef, aucun stagiaire, aucun

étudiant actuel ou éventuel, aucun conjoint d'une connaissance de l'université de passage en ville ne nous accompagnait pour notre sortie, hier soir. Quand nous avons refermé derrière nous la porte de notre maison de ville, nous étions seuls tous les deux pour la première fois depuis l'Action de Grâce. La soirée a commencé sur une note suave. Nous avons pris le train jusqu'à une nouvelle *trattoria* branchée dans le South Loop. Nous avons partagé une cigarette sous un lampadaire et sous une neige fine comme du sucre glace. Les mains entrelacées sur la table, nous avons commandé des *whiskey sours* qui ont rapidement injecté une dose d'acidité à cette soirée. Notre serveur – un hipster moustachu inexpressif au cou tatoué de la carte des Enfers – a rempli nos verres et s'est retiré dans l'ombre avec obséquiosité. Mon mari a avalé ses frites au gras de canard nourri au grain en me lançant un regard noir. J'ai attaqué ma caille confite les yeux remplis de larmes amères. Sur une moelleuse banquette de coin, un couple d'amoureux, les jambes entrelacées sous la table, s'est enfilé une demi-carafe de vin maison avant de filer dans la nuit en sautant le dessert. De notre côté, nous avons bu jusqu'à la lie dans un lourd silence, et quand la bougie décorative s'est mise à faiblir, à dix heures moins dix, nous avons allongé un exorbitant pourboire, pris un taxi qui nous a déposés à la promenade Lake Shore à un tarif prohibitif et dilapidé une autre fortune pour payer la gardienne qui, à notre arrivée, bavait sur mon oreiller, endormie devant une reprise de *The Bachelorette*.

Θ

CHOSSES QUI DONNENT UNE IMPRESSION DE MALPROPRETÉ

Les hamsters.

Les topos des quatrièmes de couverture.

Les piscines publiques.

Les écoles privées.

Un poil sur le savon.

Θ

J'appuie ma tasse contre l'irascible distributeur de glaçons de notre frigo et j'entends les cubes tinter en tombant. La cuisine respandit. Les coussins du sofa ont l'air bien moelleux. Grâce à Estela, qui vient une semaine sur deux – quand elle n'oublie pas, bien entendu, et qu'elle réussit à traverser la ville pour se rendre jusqu'ici dans sa Datsun, qui est bien fatiguée, semble-t-il, et a constamment besoin de réparations – je peux me mirer dans la porte immaculée du micro-ondes et étudier mon double menton. Ne vous méprenez surtout pas, j'adore Estela. Et en plus, je lui fais confiance. Les piles de pièces de monnaie bien nettes qu'elle érige à côté du lit et les bouchons d'oreilles poisseux qu'elle retrouve entre les draps me remplissent de reconnaissance. Je m'émerveille de son talent à débarrasser ma brosse de son fouillis de cheveux. Et même avec la meilleure volonté du monde, je ne réussirai jamais à maîtriser la technique de la boule de chaussettes. Mais c'est difficile de travailler, je trouve, quand Estela est dans la maison, elle qui travaille si fort – selon toutes les apparences, tellement plus fort que moi – un sourire satisfait et une paix insaisissable flottant sur son visage.

Θ

DÉMORALISANT

Une mention honorable.

Les varices.

Des chaussettes humides.

Un massage fait sans conviction.

Pas de monnaie à lancer dans la fontaine.

Un resto chic dans un centre commercial.

Une photo de passeport.

Les animaux de la mini-ferme.

Un juke-box qui ne joue que du jazz.

Θ

En expliquant à Sa Majesté qu'elle en a perdu quatre paires depuis le mois d'octobre, je couds sa cinquième paire de mitaines aux manches morveuses de son manteau. J'apprends ensuite, en faisant réchauffer le gruau de la veille dans une casserole, que l'unique ours polaire du zoo Lincoln Park a été déplacé à l'intérieur du bâtiment, dans une salle climatisée. En posant la tête sur mon oreiller pour ma sieste avant l'entraînement, j'apprends qu'à Hell, au Michigan, il fait un froid d'enfer et que certaines régions du Minnesota sont plus froides que la planète Mars.

Θ

Chez les Tu, dans la Chine moderne, lorsque la mort d'une femme est dans l'ordre des choses – c'est-à-dire que la défunte s'est mariée, a eu des enfants en bonne santé et a connu la vieillesse –, on dépose sa dépouille dans un cercueil rouge décoré d'étoiles peintes, la tête sur un oreiller orné d'une broderie représentant un garçon et une fille vierges présentant un plateau de nourriture et un flacon de liqueur en offrande. Par contre, si la morte n'a pas réussi à satisfaire à ces exigences minimales, son corps est jeté dans le fleuve Jaune.

Θ

Chez les Ngoni de l'actuelle Tanzanie, on considère un oreiller de plumes comme une possession tellement intime qu'il est souvent enterré avec son défunt propriétaire. Lorsqu'un chef parmi les

Shonas, un peuple de l'Afrique australe, meurt, son oreiller est légué à son descendant qui, lorsqu'il traverse une crise, le prie avant de dormir, comme s'il s'adressait à l'esprit même de son aïeul. Chez les Lubas de la République démocratique du Congo, lorsqu'il est impossible de récupérer le cadavre d'une personne pour l'enterrer, comme c'est souvent le cas étant donné la situation politique actuelle, on enterre plutôt son oreiller.

Θ

INSOUTENABLE

L'histoire de la Moldavie.

L'odeur du plastique fondu.

Les femmes qui portent des déguisements de bonniche sexy.

Les hommes qui laissent les femmes porter des déguisements de bonniche sexy.

Les décors rococo.

Avoir treize ans.

Le poids du monde.

La légèreté de l'Être.

Un plateau d'« effets personnels ».

Θ

Aujourd'hui, j'ai passé la matinée à la cafétéria de l'hôpital, à lire l'histoire de l'effondrement du mariage d'un couple de célébrités à New York. J'étais venue consulter un oto-rhino-laryngologiste pour mes sinus, que l'imagerie avait révélé sévèrement bouchés, et je me suis arrêtée pour prendre un café et un scone. Je me suis installée à une table pour six près de la fenêtre et j'y ai pris toute la place. Je suis allée trois fois faire « réchauffer » gratuitement mon

café noir et j'ai dîné d'un muffin double chocolat. De temps à autre, je levais les yeux pour jeter un regard distant sur les autres convives. J'ai vu un vieil homme branché à une intraveineuse assis apathiquement devant une salade; à ses côtés, une paire de vingtenaires gardaient les yeux rivés sur leur téléphone. Des médecins pétants de santé sont arrivés, puis sont repartis après avoir ingurgité un wrap végé, cachés derrière un magazine. Une femme corpulente d'un certain âge, vêtue d'un uniforme bleu fatigué, les cheveux dans un filet, a avalé une montagne de pâtes carbonara, son regard vide fixant le siège vide devant elle. Je me sentais calmement, anonymement, chez moi. Assise dans un mince rayon de soleil hivernal, à tourner les pages, je sentais passer toutes ces ombres sur moi. Dans un fauteuil roulant abandonné dans un coin, que j'ai remarqué au moment où je me suis enfin levée pour rapporter mon plateau avant de sortir, j'ai vu que l'oreiller qui servait de coussin gardait l'empreinte d'un postérieur maigre et osseux.

Θ

Dors vite, dit un proverbe yiddish, on a besoin des oreillers.

Θ

JOLI NOM, MAIS EN VRAI, DÉGUEULASSE

Chlamydia.

Barbelés.

Épeire diadème.

Impétigo.

White flight.

Pomme de route.

Crystal meth.

Nuit de Crystal.

Escargot.

Équarisseur.

Apocalypse.

Ambre gris.

Ectoplasme.

Estrapade.

Lhassa Apso.

Infusion Tranquillithé Celestial Seasonings à la pêche.

Θ

Était-elle belle? Elle faisait partie des favorites à la Cour, selon ses propres dires. Et, toujours selon ses dires, elle n'était déjà plus au sommet de sa beauté lorsqu'elle est arrivée au service de la jeune impératrice. Le seul portrait que nous avons d'elle est celui qu'elle donne au fil de ses notes, lorsqu'elle raconte la visite impromptue d'un ancien amant, Tadanobu, Capitaine sous-chef des chambellans. Les fleurs des pruniers qui sont devant le palais, blanches pour celui de l'est et rouges pour celui de l'ouest, commençaient à tomber un peu, se rappelle la fine observatrice de la Cour, mais elles étaient encore belles. Le soleil éclairait tout cela de ses brillants rayons, et j'aurais voulu faire contempler par tout le monde ce calme tableau. Il aurait fallu, à l'intérieur, continue-t-elle au conditionnel passé, derrière le store, une jeune dame avec de superbes cheveux, longs, répandus sur ses épaules. La scène eût alors été encore plus admirable et jolie. Mais c'était moi qui étais là, une femme vieille, ayant de beaucoup dépassé la fleur de l'âge, avec des cheveux que l'on pourrait croire faux. Je gâtais le spectacle. Quel dommage!

Θ

CARRIÈRES DE CAUCHEMAR

Ingénue émérite

Mère inférieure.

Préposé perpétuel à la recherche du bout de la roulette de ruban adhésif.

Croqueuse de diamants.

Gardien de troupeaux de chats.

Palefrenier aux écuries d'Augias.

Déboucheur de toilettes chez les gens riches et célèbres.

Vêtue d'une burka, bottes de cowboy aux pieds, je pousse dans la neige une brouette remplie d'ampoules fluorescentes, et ma meilleure amie de l'université me demande si j'ai des objections à ce qu'elle mentionne Charles Taylor – le criminel de guerre libérien, pas le philosophe analytique – devant Sa Majesté, ou si je préférerais qu'elle dise simplement « un monsieur pas gentil » pour parler de lui. Je m'assois sur un oreiller en Jell-O vert pour réfléchir à la question. Sur une colline, au loin, une grande roue s'échappe de son axe et se met à rouler vers nous sur une autoroute déserte qui serpente, puis jusqu'aux quais délabrés pour finir dans l'océan avec un grand plouf! On entend une sirène au loin, rejointe par une chorale de systèmes d'alarme. Je dis d'accord, tu peux parler de Charles Taylor, j'imagine, mais je t'en prie, vas-y mollo sur les détails.

Θ

Le contenu du rêve nous est donné sous forme de hiéroglyphes dont les signes doivent être successivement traduits dans la langue des pensées du rêve, écrivait Freud. Mes propres symboles, lorsque je réussis à déchiffrer les gribouillis nocturnes qui remplissent mon carnet de

notes, posent rarement au matin un très grand défi d'interprétation. Un oreiller est un oreiller est un oreiller. Une sirène, un cri. Réveille-toi.

Θ

Le sourire tout excité de Sa Majesté me surplombe. J'avais tort, semble-t-il, quand hier, en prenant un verre avec un professeur de la Californie en visite chez nous, je me suis plainte de la rareté du soleil direct dans notre maison. Je dois maintenant décoller ma tête de l'oreiller et suivre Sa Majesté au rez-de-chaussée. Elle me tire jusqu'à la cuisine en silence et s'arrête devant la fenêtre face à l'est. Elle désigne une bande de ciel lumineux, bas sur l'horizon derrière la vitre, puis elle suit du doigt un mince rayon doré jusqu'au sol.

Θ

Avant les lampadaires, les cafés, les bougies de chez Costco et les liseuses Kindle, nos semblables se mettaient au lit dès le coucher du soleil, sachant pertinemment qu'ils se réveilleraient quelques heures plus tard pour leur période d'éveil nocturne. Certains bavardaient sur l'oreiller, d'autres lisaient ou écrivaient des livres. D'autres encore rendaient visite à leurs voisins ou commettaient de petits méfaits. Assurément, de nombreux bébés ont été semés dans ce terreau obscur ponctuant les cycles de sommeil. Certains restaient là, à réfléchir à leurs rêves. Évidemment, nombreux étaient ceux qui priaient. Je veille – ainsi commence une méditation britannique du dix-septième siècle à lire au cœur de la nuit –, mais ce n'est pas encore l'heure du lever et je n'ai pas mon content de sommeil. Je veille sans douleur, sans angoisse, ni peur alors que des milliers connaissent ces tourments.

Θ

Parfois, la nuit, je rends visite à Inés Fernández, une maîtresse d'école du sud-ouest de l'Espagne, qui a eu un jour le malheur de bâiller au soleil devant une procession religieuse, et qui a alors senti une douleur brève mais intense irradier à la base de son crâne et n'a plus jamais dormi, pas même une seconde, de toute sa vie. Pendant les trente années qui ont suivi, toutes ses nuits, elle les a passées assise dans un fauteuil dans un coin de sa chambre à contempler son mari rejoindre le pays des rêves dans le lit conjugal. Pendant ces heures vides et silencieuses, a-t-elle confié à Rose Grady du *Weekly World News*, j'ai l'impression d'être la seule personne vivante dans le monde entier. Une photo à gros grains qui hante encore quelques recoins de l'Internet accompagnait l'article publié le 23 février 1989 dont le titre annonçait « Cette femme n'a pas dormi depuis trente ans! ». Sur la photo, on la voit en peignoir, avachie dans son fauteuil, seule sans son mari disparu depuis longtemps, un maigre chignon de guingois sur la tête; elle s'agrippe aux perles noires et lisses de son rosaire et contemple la vacuité de son avenir, comme une sinistre réplique de l'icône byzantine de Notre-Dame du Perpétuel Secours suspendue au-dessus de son fauteuil dans un cadre de bois foncé. Au premier plan, posé à même un mince oreiller, un bébé de porcelaine essaie d'attirer notre attention en nous tendant ses petits bras potelés.

Θ

PAS SI RELAX

Des féministes sur une liste de diffusion.

Les repas-partage entre collègues.

Les tabous endogamiques en Grèce ancienne.

Les sourcils de Betty Davis.

La loge des artistes dans un festival folklorique.

Le tiret dans la poésie d'Emily Dickinson.

Θ

Un homme me pourchasse dans une maison obscure. Je ne reconnais aucun meuble, mais tandis que je m'élanche sur sa rampe, l'escalier éclairé par la lune a un air familier. Arrivée à la porte, je me rends compte qu'elle est verrouillée de l'extérieur. J'essaie la porte arrière et, devant mes yeux horrifiés, elle s'ouvre sur une série de portes en forme de silhouettes de femme qui vont en rapetissant, la suivante toujours plus petite que la précédente. Quand j'ouvre la dernière, le passage est de la taille d'un petit enfant, et je vais devoir me contorsionner pour y passer, comme dans une chatière. Sur le seuil, j'hésite, craignant de rester coincée. Je suis secourue juste avant l'aurore par Sa Majesté matérialisée à mes côtés dans le lit qui, la tête contre la mienne sur mon oreiller, déclare que mon haleine de narines sent le spaghetti.

Θ

CHOSSES QUI SONT ÉLOIGNÉES, BIEN QUE PROCHES

Des corneilles sur un poteau de clôture.

Des ex sur Facebook.

Une traduction en regard.

Deux usagers du métro.

Un ordinateur de l'année passée.

Hier.

Aujourd'hui.

Θ

CHOSSES QUI SONT PROCHES, BIEN QU'ÉLOIGNÉES

Le paradis.

L'enfer.

La galaxie d'Andromède.

Les correspondants.

Des rires, de l'autre côté de la baie.

Θ

Le contour de mon monde, lorsque je le compare à l'antique carte à l'aquarelle trouvée sur Wikipédia, tiendrait très facilement dans l'enceinte de Heian-kyô. Je vis sur une parcelle de bonne fortune au cœur d'une zone urbaine délabrée du côté sud de Chicago, dans une maison de ville, à quelques pas de l'Université, du supermarché, de la prématernelle, de la banque, de la salle des urgences et de la demeure que le quarante-quatrième président des États-Unis d'Amérique occupait avant son mandat et qu'il occupera après. Au cours des deux derniers siècles, ai-je appris lorsque nous avons quitté le nord de la ville pour emménager ici, le quartier a subi bien des changements. Certains semblent même prometteurs. Le bar laitier va-t-il tenir le coup? Le studio de yoga? Le cinéma? Le fast-food mexicain qui pousse sur le terrain vague derrière le magasin d'alcool est de bon augure. Pourtant, toute la journée depuis mon bureau, et la nuit depuis mon oreiller, j'entends les sirènes qui se rapprochent et délimitent un fragile périmètre. Je n'entends pas le lac, un demi-mile à l'est, mais parfois la nuit, à ma fenêtre, je sens son haleine glaciale au travers des arbres.

Θ

CHOSSES RARES

Un sarouel seyant.

Une punaise de lit solitaire.

Une rime parfaite pour *ersatz*.

Une pêche mûrie à la perfection.

Un imbécile malheureux.

Un couple qui se souvient des mêmes querelles.

Θ

Mon mari rit souvent dans son sommeil. Parfois, il marmonne. À l'occasion, sans même s'éveiller, il bavarde avec moi pendant plusieurs savoureuses minutes. Ces échanges recèlent un certain mystère. Ses paroles semblent provenir des confins de l'univers. Pour ma part, je me réveille souvent en nage, je tourne mon oreiller pour découvrir que l'autre côté est tout aussi chaud. Cette situation, m'a-t-on dit, ne va qu'empirer à mesure que j'approche de la ménopause, un mot que je suis incapable de prononcer sans faire une pause et me questionner sur les hommes qui l'ont inventé.

Θ

Un jour à New York, j'ai partagé un plateau de sushis avec un éditeur d'un certain âge, très connu. Il a commandé pour nous deux un repas qui m'a semblé très raffiné quoiqu'un peu frugal. Six morceaux de saumon, un maki à l'avocat, du gingembre en supplément et une théière de thé

vert. Avais-je ou non des enfants a-t-il voulu savoir. Il était reconnu pour avoir son franc-parler. J'ai répondu que je venais d'avoir trente-cinq ans, et que je n'en avais pas. Bien, a-t-il tranché. Votre carrière d'écrivaine sera finie si vous en avez. Les coussins vert jade en soie crue rugueuse sur lesquels nous étions assis, je me souviens, étaient ornés d'une bande chartreuse sur laquelle se détachait un motif étoilé d'un noir intense.

Θ

MOUSTACHUS, DE A À Z

Anwar Sadat.

Burt Reynolds.

Che Guevara.

Douglas Fairbanks.

Edgar Allan Poe.

Friedrich Nietzsche.

Gepetto.

Hercule Poirot.

Ivan le Terrible.

Joseph Staline.

Kim Jong Il.

Léonard de Vinci.

Mario et Luigi.

Nabuchodonosor.

Omar Sharif.

Prince.

Queen (c'est de la triche, seul Freddie Mercury portait la moustache!).

Ron Jeremy.

Salvador Dali.

Teddy Roosevelt.

Usher.

Victoria (la reine).

Wyatt Earp.

Xerxès 1^{er}.

Yoda.

Zorba le Grec.

Θ

Nymphes endormies. Vierges allaitantes. Demoiselles alanguies. Odalisques tunisiennes.

Désinvoltés jeunes filles toutes en boucles, drapées de voiles. Parmi les innombrables toiles des innombrables musées, partout dans le monde, rares sont celles qui montrent un oreiller sans en profiter pour montrer aussi la poitrine d'une jeune femme.

Θ

Un malheur, un autre malheur, et une pierre pour oreiller, dit un proverbe espagnol. La lassitude — peut ronfler sur la pierre, dit Béliarius, quand la paresse inquiète — trouve dur l'oreiller de duvet. Un paysan reste un paysan, décrète un proverbe danois, même s'il dort sur des oreillers de soie.

Θ

Pousse-toi, dis-je sèchement à mon mari en me calant dans le lit à ses côtés. Sans quitter le monde des rêves, il fronce les sourcils et me tourne le dos. J'arrache alors mon oreiller préféré de sous sa tête alourdie par le sommeil.

Θ

BEAUCOUP TROP ENTHOUSIASTES

Les hommes âgés, à rappeler leur jeunesse.

Les jeunes femmes, à oublier leur jeunesse.

Les médecins, à prescrire des médicaments.

Les entreprises, à faire des lois.

Les écrivains, à s'échanger des hyperliens épatants.

Θ

Même si mon mari s'obstine à dire que c'est dans la trame sonore de l'apocalypse de zombies que, par enjôlement, il m'a convaincue de regarder avec lui, je répète que les cris aigus que l'on entend proviennent, en fait, de l'extérieur. J'entre-ouvre la porte-fenêtre pour vérifier. Tu

comprends rien à rien! beugle une voix d'homme de l'autre côté de la clôture. T'es qu'un crétin, répond une femme en colère, puis son ombre projetée sur le garage du voisin lève les bras. Arrête tes conneries! Tétanisée sur le pas de la porte, je murmure qu'il faut appeler 9-1-1, mais déjà ils sont repartis. Il s'écoule à peine quelques secondes avant qu'une voiture de police banalisée passe sans bruit dans la rue sombre, tourne le coin en direction des cris de plus en plus faibles qui proviennent de la ruelle, et s'évanouisse dans la nuit comme en rêve. Pendant ce temps, la petite troupe de rescapés que je retrouve à l'écran, tandis que je me réinstalle sur mon oreiller avec ma tasse de chocolat chaud tiédi, a réussi tant bien que mal à se mettre en sécurité temporairement dans une grande ferme pénitentiaire abandonnée.

Θ

OPÉRATIONS MILITAIRES, DE A À Z

Alohas.

Babylift.

Cobweb.

Dragon's Breath.

Essai.

Flea Flicker.

Gold Digger.

Hit and Run.

Ithaca.

Just Cause.

King Tut.

Little Man Brief.

Machete Harvest.

Northern Light.

O.K. Corral.

Paperclip.

Quicksweep.

Rat Trap.

Stocking Stuffer.

Tangerine Squeeze.

Unforgiven.

Vacant City.

Wonderland.

Xcellerator.

Yellow Ribbon.

Zipper.

Θ

Pas de chance aujourd'hui avec le petit pot : c'est ce que je note dans le petit calepin bleu que je garde près de mon oreiller. Aucun intérêt non plus de la part de Sa Majesté pour les nouveaux sous-vêtements Hello Kitty que j'ai achetés la semaine dernière chez Target, même si Elle a embrassé les petites culottes une à une à mesure que nous les sortions de leur scintillant emballage plastique.

Θ

Depuis la nacelle d'une montgolfière flottant devant la maison, mon mari invite une étudiante à monter pour discuter de son travail sur Spinoza. Ils s'élèvent dans les airs dans un nuage tourbillonnant de flocons duveteux, et nous laissent, Sa Majesté et moi, dans la cuisine, à tenter de choisir et de commander, par téléphone, une paire de tatouages assortis. Sa Majesté se vautre sur un oreiller posé par terre et fait défiler sur un écran une infinité de possibilités – des kilomètres de dessins de crânes en noir et blanc – des crânes de petits chats, des crânes de petits chiens, des crânes de petits canards, des crânes de petits lapins – à partir du site mamanjeveuxuntatouage.com. La préposée au service à la clientèle s'ennuie ferme et devient de plus en plus incisive tandis que je me perds en tergiversations. Je bredouille que je ne sais pas. Que je cherchais quelque chose de plus... *trendy*? Elle se racle la gorge et me demande d'un accent traînant si je sais ce que signifie la permanence. Dans le silence qui suit, j'entends une bulle éclater à l'autre bout du fil.

Θ

CHOSSES QUE L'ON PEUT REGRETTER DE N'AVOIR PAS PRISES AU SÉRIEUX

L'éducation.

Le sifflet d'un train.

Le clin d'œil entendu d'un ivrogne.

L'avertissement concernant une mise à niveau de sécurité.

Des courants chauds.

Des promesses faites dans le noir.

Θ

Si une femme place un miroir sous son oreiller, elle rêvera de l'homme qu'elle épousera. Si elle cueille des fleurs dans un pré la nuit en restant parfaitement silencieuse et les place sous son oreiller, elle rêvera de l'homme qu'elle épousera. Si elle s'arrache douze cheveux la veille du jour de l'An, les tresse pour fabriquer un anneau qu'elle dépose dans un livre de prières au début d'une cérémonie de mariage, puis qu'en prenant soin de ne pas dire un mot, elle glisse le livre sous son oreiller et l'en retire aussi vite, elle rêvera de l'homme qu'elle épousera. Si vous rêvez que vous prenez un bain, vous trouverez l'amour bientôt. Pour que l'objet de votre amour vienne à vous, il faut mettre une paire de ciseaux sous votre oreiller.

Θ

C'est là maladie de cadavre, déclare l'illustre médecin chinois, Hsu Tsu Po à son antique patiente dans le *Pen ts'ao kang mou*, un compendium général de la matière médicale datant du seizième siècle. Trouvez, lui conseille-t-il, une tombe ancienne contenant un oreiller dont un coin est brisé. Emportez ce morceau chez vous et réduisez-le en poudre. Mélangez la poudre obtenue avec de l'eau et buvez cette mixture. L'infirme a fait comme on lui avait dit et elle a été guérie, nous dit-on. Nous ne saurons jamais, hélas, ce qui, au bout du compte, a expédié la vieille femme dans l'autre monde.

Θ

PARFUMS IMPOPULAIRES, DE A À Z

Arrêt de mort.

Bonheur conjugal.

Charnier n° 5.

Décharge sauvage.

Effluve d'hier.

Faculté supérieure.

Gontran Dior.

Hors de prix.

Indécision.

J'abhorre.

Kleptomane.

L'Heure beige.

Mon oncle.

Non Mi Va.

Orientalisme 101.

Peu importe.

Quel bordel!

Retraite anticipée.

Swing.

Tryptophantisme.

Urticaire.

Violez-moi.

Waterproof.

X-large.

Y aller ou pas.

Zombie Équarisseur Tranquillithé à la pêche.

Θ

Je déchire une à une les pages de mon cahier et je les donne en pâture à mon oreiller qui les dévore, comme une bête inassouvie, dit ma propre voix qui résonne dans mon rêve.

Θ

Rêves de guérison. Rêves de croyance. Rêves de solution. Rêves physiologiques. Rêves de compensation. Rêves récurrents. Rêves lucides. Rêves prophétiques. Rêves de la vie quotidienne. Cauchemars. Derrière une vitrine de l'Institut des arts de Chicago, datant de la fin de la dynastie Jin, un oreiller de grès ivoire orné de lys noirs en relief craquelés porte encore après plus de huit cents ans l'empreinte fantomatique d'une tête remplie des dix rêves primitifs que nous faisons encore aujourd'hui.

Θ

Sei Shonagôn avait bien des soupirants, mais peu lui plaisaient vraiment et son tact l'empêchait d'en dire trop sur les rares élus. Quiconque cherche dans ses *Notes de chevet* des propos sulfureux murmurés dans la semi-pénombre restera sur sa faim. Dans le passage le plus suggestif trouvé dans mon édition format de poche, traduction et commentaires, une femme dit aimer faire la sieste en tirant sur sa tête un léger vêtement qui garde une faible odeur de sueur. Rien d'outrageusement excitant. Les courtisans du sixième rang, les capitaines des divisions de gauche et de droite, les troisièmes sous-secrétaires d'État, les messagers impériaux et autres seigneurs des troisième, cinquième ou sixième rangs sont si nombreux à assister à tant et tant de fêtes du quatrième jour du quatrième mois, du huitième jour du huitième mois, à la fête des chevaux blancs, à la fête de Kamo, à la fête des cerisiers, vêtus de tant et tant de gilets ou d'habits en soie écarlate, violet clair, vert-jaune, jaune d'or, rouge sombre ou couleur de prunier rouge et s'y rendant dans des voitures couvertes de palmes ou des voitures treillissées, et l'avalanche de « boules contre les maladies », de « marteaux porte-chance », de flageolets et de harpes à treize cordes font en sorte qu'il est difficile de lire plus d'une page ou deux à la fois. C'est ce qui me plaît. Ces passages, lus sur l'oreiller, distraient assez pour transporter quiconque vers les séquences oniriques de l'œuvre tardive de Kurosawa, tout en présentant un caractère répétitif et excessivement détaillé pour attirer, lorsque la nuit s'y prête, le dieu du sommeil, un dieu d'une délicatesse infinie.

Θ

PAS SI PIRE, APRÈS TOUT

Une Hyundai quand on fait du stop.

Un paquet d'arachides quand on voyage en classe touriste.

Des bas de soutien après quarante ans.

Un renvoi de l'armée pour cause d'indignité.

De l'eau du robinet dans une station-service.

Θ

Pour le troisième jour d'affilée, la sonnette retentit juste comme j'allais enfin m'asseoir pour travailler un peu. Je décide d'y voir une fois pour toutes. Sur ma véranda, un homme tient une pelle dans une main et sa casquette dans l'autre. Une vieille taie d'oreiller remplie à craquer – de canettes vides? – repose sur le paillason à ses pieds. Pour vingt dollars, il m'offre de déneiger l'allée devant la maison. Derrière lui, les marches enneigées mènent à une piste glacée qui zigzague entre l'hydrangée trépassée et la Subaru garée, comme toujours, un peu trop près de la clôture. Je sais que mon mari va rentrer tard en soirée. Et on annonce encore de la neige avant la fin de la journée. Je montre à l'homme le contenu de mon portefeuille – deux billets de cinq dollars chiffonnés, plus un dollar – qu'il accepte en s'inclinant légèrement. Je hoche la tête et me retire derrière ma porte verrouillée. En retournant à mon clavier et à mon kombucha tiédasse, je me dis que, onze dollars, ce n'est pas trop mal pour une petite demi-heure d'ouvrage. S'il ne traîne pas, il pourrait même terminer en vingt minutes. Quand je retourne à la cuisine, peu après, pour ma pause cupcake, je jette un coup d'œil par la porte-fenêtre, et je le vois qui s'éloigne avec sa pelle en laissant derrière lui mon allée glacée qui, selon toute vraisemblance, n'a même pas été touchée. Je dis tout haut, évidemment! en faisant tinter la petite monnaie dans la poche de mon pyjama.

Θ

Oreiller, c'est un drôle de mot, déclare Sa Majesté, baignée de la lumière rosâtre de sa veilleuse. Le mot *mot* aussi. Elle s'assoit dans son lit, les yeux grand ouverts, tout sourire. Elle répète : le mot *mot*, c'est un drôle de mot. *Drôle* aussi, c'est drôle. *Bonne nuit* aussi, dis-je d'une voix monocorde depuis la porte, avant de me fondre dans l'obscurité.

Θ

PLAISIRS COUPABLES

Battre un enfant au jeu de dames.

Faire pipi dans la piscine.

Regarder un documentaire criminel.

Boire à même le carton de lait.

Entrevoir la voisine, chez elle, en bigoudis.

Entrevoir la voisine, chez elle, en bigoudis, qui regarde un documentaire criminel et boit à même le carton de lait.

Allumer un gros feu en juillet.

Θ

D'UN GOÛT DOUTEUX

Du marchandage avec une prostituée.

Un bien cuit pour la mariée.

Des cadeaux déductibles d'impôt.

Des suppléments de jus pendant une grève de la faim.

Des recherches post-doctorales au centre de traitement de l'obésité de la faculté de médecine de l'Université Yale commanditées par Pizza Hut.

Les parachutes dorés.

La fourrure synthétique.

Du fard à joues sur un cadavre.

Θ

La nuit dernière, j'ai fait un rêve si net que je n'ai même pas pris la peine de le noter dans le carnet que je garde sous mon oreiller. Je buvais une grande chope de sangria à un genre de gala cauchemardesque, pendue au bras d'un homme plus âgé que moi qui avait déjà eu de l'influence, que j'avais connu à l'université et dont je devais, à ce moment, dans mon rêve, critiquer l'œuvre littéraire, ce qui me plaçait dans une situation pour le moins embarrassante. Il portait une chemise cubaine blanche à surpiqûre rose, et ce qui restait de sa chevelure était lissé sur son front maculé de taches de vieillesse. Je me suis réveillée remplie de colère et d'excitation et je n'ai jamais pu me rendormir. Était-ce un rêve prophétique? Un rêve de guérison? Un rêve de croyance? La seule option que je pouvais éliminer d'emblée était celle du rêve de la vie quotidienne.

Θ

INCONGRUITÉS

Un végétarien à Vegas.

Un plasticien dans la déchèterie.

Un ouragan qui s'appelle « Trudy » ou « Ted ».

Un parfum porté à des funérailles.

Des dauphins de combat.

Un bouquet de ballons noirs.

Le rock détente.

Θ

J'ai lu hier soir un message écrit par une femme que je dois absolument rencontrer ailleurs que dans la lumière blafarde d'un serveur de liste de diffusion. Elle vit à Tampa, si ma mémoire est bonne, et l'an dernier elle a reçu un prix pour sa présentation multimédia composée de diagrammes, de chants, de photos, d'histoires orales, de films sociofinancés et de déchets recyclés sur la perte d'habitat en Amérique. Elle fait le suivi des trajets migratoires de l'hirondelle noire au-dessus des stationnements des Wal-Mart et transpose en graphiques les zones de ponte de la grenouille léopard du Nord, qui s'étendent du Gulf Stream jusqu'aux forêts de séquoias. Tous les trimestres, elle affiche des rapports sur son blogue. Mais elle vit actuellement, dit-elle, une expérience inusitée : les mots lui manquent. Après avoir laissé sa fille à la prématernelle hier, explique-t-elle, elle a appris de la bouche d'une travailleuse sociale postée à l'accueil la mort subite, mercredi soir, d'un petit garçon du groupe. Un accident survenu à la maison, c'est tout ce qu'on lui a dit. Aucun détail n'a été divulgué. On a dit aux tout-petits que leur ami vivait maintenant dans leur cœur. Qu'est-ce que ça veut dire, c'est ce que sa fille veut savoir. Comment ça se fait qu'il vit maintenant *dans* notre cœur? Sa petite fille ne veut pas que Sam vive à l'intérieur d'elle, absolument pas. Il se fouille tout le temps dans le nez, elle ne veut pas que les crottes de nez de Sam polluent son cœur. Moi aussi, les mots me manquent, et je

m'abstiens de répondre. Ce soir-là, je m'assois au chevet de Sa Majesté et je regarde les flocons tomber et former des oreillers neigeux sur les chaises de la terrasse dont la peinture s'écaille doucement.

Θ

MIEUX AU CLAIR DE LUNE

Les statues équestres.

Les dépotoirs.

Le Grand Canyon.

Le sexe après quarante ans.

Les meubles de jardin.

Les projets de voyage.

La sonate Au Clair de Lune de Beethoven.

Θ

Le squelette d'un jeune Néandertalien trapu de seize ans, par la suite baptisé Moustier 1, a été découvert, gisant sur le côté en position fœtale, dans la lumière blafarde d'une caverne de Peyzac-le-Moustier, en France, en 1908. Près de ses restes poussiéreux, vieux de plus de quarante-cinq mille ans, se trouvaient un petit biface et quelques os d'animaux sauvages. Miraculeusement intact, son crâne comptant encore une dent, aux arcades sourcilières proéminentes et au front fuyant, reposait sur un petit monticule de pierres préhistoriques. Les ossements ont promptement été vendus pour une somme rondelette par un Suisse, chasseur de

fossiles amateur et espion allemand présumé, au Museum für Völkerkunde de Berlin, où ils ont été entièrement détruits, sauf pour le crâne quand même sérieusement endommagé, dans les bombardements de la Deuxième Guerre mondiale. L'oreiller du Moustier qui aurait été, pour autant que je sache, le plus vieil oreiller connu sur Terre, n'a pas survécu. Les renards ont des terriers, les oiseaux du ciel ont des nids; le Fils de l'homme, lui, n'a pas où poser la tête, dit Jésus dans l'Évangile selon saint Luc.

Θ

L'oreiller a un caractère sacré, nous dit Lafcadio Hearn, mieux connu par certains sous le nom de Koizumi Yakumo, dans sa description de la vie en Extrême-Orient intitulée *Pèlerinages japonais*, datant de 1894. J'ai compris qu'il est, semble-t-il, très mal de le toucher avec le pied et que, si on le déplace du pied, même sans faire exprès, il faut expier cette maladresse en prenant l'oreiller des deux mains et en le levant à la hauteur du front, pour ensuite le replacer respectueusement dans sa position originale en prononçant le mot « gomen », ce qui signifie : je demande pardon.

Θ

Il existe un mot pour désigner l'ère à laquelle nous vivons; je le réapprends à minuit tapant, la tête bien calée dans mon oreiller, en lisant une chronique « Opinion » du *New York Times* à laquelle je suis arrivée par un lien affiché sur le mur Facebook de l'ami du frère du plus récent de mes ex encore célibataire. L'Anthropocène, si je me souviens bien, est un terme qui nous rappelle que nous vivons à une époque – appelée, selon de nombreux experts, à prendre fin sous peu – qui est marquée par l'arrivée de l'espèce humaine comme puissance géohistorique. Notre plus grand défi, déclare l'auteur de la chronique, Roy Scranton, ancien combattant en Irak et actuel doctorant en littérature anglaise à Princeton, n'est pas d'assurer notre survie, mais bien d'appréhender le

fait – comme le disait Yamamoto Tsunetomo, un samouraï japonais du dix-huitième siècle devenu moine – que nous sommes déjà morts.

Θ

CHOSSES QUI ONT PERDU DE LEUR POUVOIR

Les implants mammaires.

Les tableaux de chasse.

Les baleine en captivité.

Les ovations debout.

Les hymnes nationaux.

La Société des Nations.

L'Organisation des Nations Unies.

Les nations.

La polio.

Les curés.

Les sous noirs.

Les théories du pouvoir.

Θ

CHOSSES QUI NE PERDRONT JAMAIS DE LEUR POUVOIR

Les hémorroïdes.

Les ouragans.

Les bébés chiens.

Les drapeaux.

Les potins.

La vodka.

Les moulins à vent.

Les vers.

Θ

J'arrive en retard à une fête dans les jardins d'une grande propriété de style *mid-century modern*.

De petits groupes d'invités sirotent des cocktails au soleil. Derrière une porte-fenêtre, mes parents, silencieux et maussades, ont les yeux rivés sur le plus ancien de mes ex qui siffle un verre de champagne près du portail tandis que mon mari, évitant à grand-peine de regarder dans cette direction, essaie de distraire Sa Majesté avec une grande marionnette en forme de cœur humain. Je file à l'intérieur vers les toilettes, tout au bout d'un long corridor lambrissé et je passe devant une chambre remplie de coussins de satin comme ceux que Rock Hudson et Doris Day se lancent pendant le générique d'ouverture de *Confidences sur l'oreiller*. Devant la console d'un blanc éblouissant, je vois que mon fond de teint a coulé sur la petite robe noire empruntée à une amie plus mince que moi. Je m'assois pour me soulager sans fermer la porte. Une jeune femme que je reconnais comme étant une ancienne étudiante sort d'une pièce de l'autre côté du corridor et me voit. Je lui explique qu'en général, je ne laisse pas la porte grande ouverte, puis j'éclate de rire et je dis qu'hélas oui, pour vrai, je le fais toujours.

Θ

Pour calmer la tempête qui monte chez Sa Majesté, j'accepte de lui acheter une babiole qu'elle pourra choisir. En voiture, nous bravons le blizzard, puis une rafale nous pousse dans les allées d'un temple de l'artisanat débordant de matériel à transformer, avec de beaucoup de colle et un peu de magie, en cartes de Saint-Valentin pour toute la classe. Demain, me suis-je rappelée à trois heures du matin, c'est le quatorze. Sa Majesté dévale l'allée treize. Je la poursuis, insensible aux tablettes où s'amoncellent paniers, masques de chiens en papier mâché, chapeaux en styromousse. Je croise une tour Eiffel en bâtonnets à café, des poches de neige artificielle, puis je tourbillonne dans une vaste forêt glaciale de fleurs de plastique multicolores qui s'épanouissent sous un vol d'oiseaux de papier figés dans leur élan. Quand je la retrouve enfin, enfouie dans un présentoir de déguisements, Sa Majesté refuse de se séparer d'une couronne à paillettes à laquelle est fixé un tissu mousseux et vaporeux blanc cassé. J'essaie de l'intéresser à une portée de chatons-pompons roses en kit. Je lui vante la jolie pouliche à décorer d'une explosion de brillants arc-en-ciel et de trucs dorés. Elle me sourit en se cramponnant au machin blanc et diaphane de ses rêves. Le soir, depuis le corridor, par sa porte entrebâillée, j'observe en faisant ridiculement attention, les soins infinis qu'elle prend pour poser la tête sur son oreiller sans déplacer aucune de ses impeccables roses artificielles.

Θ

PAS AUSSI SIMPLE QU'ON POURRAIT LE CROIRE

IKEA.

Du gazon vert.

Parler de tout et de rien avec une psychanalyste.

La Métaphysique pour les nuls.

Deux dans un hamac.

Un cercle parfait.

Des yeux méchants.

Θ

Aujourd'hui, la grand-mère d'une camarade de Sa Majesté m'a interceptée dans la rue. Elle m'a dit qu'elle revenait du parc où elle avait vu Sa Majesté jouer avec sa gardienne et voulait s'assurer que je mesurais la chance que j'avais. Je l'ai rassurée à ce sujet. Je chéris de tout mon cœur les précieuses heures passées dans mon bureau au sous-sol, ou dehors sur la terrasse à fumer une cigarette, sans me soucier des premiers pas, des crises, des invitations chez les copines, ni des pique-niques, les oreilles à l'abri des cris de Sa Majesté, réconfortée de savoir que, où qu'elle soit, quoi qu'elle fasse, Sa Majesté est confiée aux soins attentionnés d'une sainte portoricaine non canonisée. Mais, ai-je omis de dire à cette étrangère, ce n'est si facile d'être la patronne d'une sainte. Quand j'oublie de la payer, par exemple, ai-je omis de dire, et qu'elle se contente de sourire sans se plaindre, et cause un dérangement non négligeable à mon mari qui insiste pour traverser la ville en voiture dès le lendemain pour lui verser son dû. Lorsque j'ai oublié son anniversaire, la *quinceañera* de sa fille et la dernière représentation de Casse-Noisette en ville, à laquelle j'avais promis de les emmener pour les gâter un peu dans le temps des Fêtes, ai-je omis d'ajouter, et qu'elle m'a pardonné avec, dans les yeux, ce regard résigné qui me poignarde le cœur. J'ajouterais que je n'ai pas mentionné le fait qu'elle accepte mes cadeaux spontanés qui, pour la plupart, enfin je crois, lui plaisent bien, et qui me coûtent la peau des fesses, avec une réserve si glaciale qu'il m'est le plus souvent impossible de savoir s'ils lui plaisent véritablement.

Parfois, elle n'en parle tout simplement pas, ce que je trouve malaisant au possible. As-tu aimé la théière en verre? Le papillon morpho bleu si joliment encadré? Profites-tu bien des coussins moelleux et du jeté, et des pantoufles assorties? Il va sans dire que personne n'aime avoir à poser ce genre de questions.

⊖

Sei Shônagon s'ennuyait-elle? Souffrait-elle de la solitude? Sa correspondance, qui a dû être abondante, ne s'est pas rendue jusqu'à nous. Ses notes de chevets portent presque exclusivement sur ses impressions et des anecdotes passées. Elle parle rarement du présent, et ne mentionne jamais de plans d'avenir. Elle ne raconte jamais, de ce que j'ai lu à tout le moins, des rêves ou des cauchemars venus la visiter dans son sommeil, pas plus qu'elle ne mentionne le fils ou la fille qu'elle aurait mis au monde, s'il faut en croire les rumeurs. Elle se permet toutefois, dans une des quelques centaines d'entrées que compte ma version de poche, un bref fantasme un peu fou. Je voudrais habiter une maison spacieuse et jolie, commence-t-elle, le traducteur lui faisant utiliser un austère conditionnel. À côté de moi logerait, il va sans dire, ma famille, et je souhaiterais d'y voir aussi une personne capable de converser un peu avec moi : une dame en service au Palais. Lorsqu'il nous plairait, nous nous réunirions pour causer, pour nous entretenir des poésies que les gens auraient composées, et de toutes choses. Chacune apporterait à l'autre les lettres qu'elle aurait reçues; nous les lirions ensemble, et nous écrivions ensemble les réponses. Quand l'amie qui habiterait avec moi irait au Palais, je m'occuperais, avant son départ, de tout préparer pour elle, et ensuite j'agirais à ma guise pour lui envoyer ce qu'il lui faudrait. Tout ce qui touche à l'existence des personnes bien nées me charme. Mais, s'empresse de conclure avec enjouement la courtisane bien née, peut-être ai-je là une étrange pensée!

⊖

Pensez donc au triste sort de Thai Ngoc, un modeste cultivateur de la province de Quảng Nam, au Viêt Nam, qui a été brutalement arraché à son oreiller par une forte fièvre, à l'âge de trente-et-un ans, et qui, depuis quarante ans, est perpétuellement en état de vigilance dans sa communauté où, au clair de lune, il creuse des étangs à poissons, plante de la canne à sucre ou surveille les maisons pendant les funérailles pour que la famille du mort puisse se reposer un peu. Connu de par le monde comme l'homme-qui-ne-peut-pas-dormir, il travaille aux champs tout le jour et, le soir venu, il parcourt à pied les deux miles qui le séparent de sa maison en portant sur son dos deux cents livres de nourriture pour les cochons. Ses six enfants vivent avec lui, de même que sa femme qui, dans un article du *Thanh Nien News* publié en 2006, témoigne de l'état abracadabrant de son mari. Avant, dit-elle, mon mari n'avait aucun problème de sommeil, mais maintenant, même l'alcool fort ne réussit pas à l'endormir.

Θ

JEUX À BOIRE, DE A À Z

Action ou vérité.

Bièrepong.

Chopine.

Dans ma valise...

Edward aux mains collantes.

Facteur ivre.

Gros poulet.

Histoire vraie? Histoire fausse?

Impassible.

J'ai déjà/J'ai jamais.

Kinito.

LoveBirdz.

Méduse.

Ni oui ni non.

Ouvre la bouteille.

Phrase mystère.

Qui pourrait...

Rictus.

Siamois.

Tu préfères...

Un verre de trop.

Vingt-et-un.

Wow!

Xième verre.

Yam alcolo.

Zig zag.

Θ

Entassés sur des tabourets et divers coussins et oreillers, autour d'une table en Formica, nous buvons du saké. Une tempête secoue l'escalier de secours. Un radiateur émet un bruit métallique dans un mur lointain. Quelqu'un fait le récit d'un souvenir d'enfance où il joue au soccer sous la neige dans un champ boueux autour duquel sont stationnés des tanks. Un autre raconte avoir été renversé par une jeep et s'être réveillé couvert de boue à la salle des urgences. Un persan soyeux émerge de la salle de bain et saute sur la table avant d'en être chassé. Une des femmes raconte qu'elle pense toujours à la même scène de Tchekhov quand elle voit un chat gris. Je m'enfile des légumes marinés, des bols de bouillon, des crêpes aux œufs et des montagnes de grillades. Tandis que notre hôte remplit mon gobelet, que je lui tendais, je me décide enfin à parler et mentionne que je suis en train de lire un ouvrage formidable sur l'histoire du Japon médiéval. Mon hôte, d'origine coréenne, sourit avec indulgence.

Θ

PAS FRANÇAIS DU TOUT

La moutarde française French's.

Mon accent français.

Paris Hilton.

La Guyane française.

La musique rap.

Paris, Texas.

Le Hilton de Paris.

Infusion Tranquillithé Celestial Seasonings à la pêche.

Θ

Peu à peu, une image de la Terre prend forme dans la tête de Sa Majesté. Cette Terre ne ressemble pas tellement à celle qui se trouve dans ma propre tête, mais il y a convergence. Elle a commencé à dessiner des cartes – réseaux de lignes enchevêtrés ayant pour titre Chicago, Ma chambre, L'étage, L'Inde, Aujourd'hui et Dehors. Un matin, avant l'aube, elle m'appelle auprès d'elle et, depuis son oreiller, elle me confie qu'il y a, dans le monde, des pays sans poupées. Ah oui? Comme... où? je lui demande. Elle réfléchit. Comme ici, dit-elle enfin, mais sans aucune poupée.

Θ

MEILLEUR EN ALLEMAND

Bretzel.

Θ

MEILLEUR EN ANGLAIS

Leadership.

Θ

MEILLEUR EN JAPONAIS

Le Château de l'araignée

Θ

MEILLEUR EN PERSAN

Choc et stupeur.

Θ

MEILLEUR EN PHOTO

Stonehenge.

Θ

MEILLEUR EN ABSTRACTION

L'art abstrait.

Θ

À quelque dix minutes à pied de mon oreiller se trouve Jackson Park, site de l'Exposition universelle de Chicago de 1893 qui a vu défiler, à l'apogée de sa gloire plus de mille cinq cents visiteurs quotidiennement. De nos jours, encore bien présent, apparition lumineusement resplendissante et pourtant invisible au plus grand nombre, le parc abrite une variété incroyable d'oiseaux migrateurs, des oiseaux aquatiques qui y passent l'hiver, des volées entières d'outardes incontinentes et un héron gris qui arpente les rives boueuses de l'étang du jardin Osaka, saccagé par des vandales patriotiques pendant la Deuxième Guerre mondiale et restauré de mauvaise grâce cinquante ans plus tard aux frais de la municipalité. J'aime bien y flâner après le coucher du soleil. Un jour, sur des oreillers que j'avais apportés, Sa Majesté et moi avons pris nos aises dans le kiosque pour y déguster une infusion Tranquillithé Celestial Seasonings à la pêche.

Θ

Pas un récit. Pas une épopée. Pas un essai universitaire. Pas une liste d'épicerie. Pas un journal. Pas un manuel de savoir-vivre. Pas une chronique mondaine. Pas une prière. Pas une missive secrète portée dans les couloirs d'un palais silencieux avant l'aube. On n'y trouve ni table des

matières, ni index, ni intrigue, aucune chronologie ni structure perceptible – ces quelque mille pages ont traversé le temps, traduites et retraduites, publiées et republiées dans des versions évoluant sans cesse, si bien que je me demande parfois : quelles sont les chances que deux personnes aient lu exactement les mêmes *Notes de chevet*?

⊖

PROVERBES PERVERTIS

Quand on vit dans une maison de verre, il faut de bons rideaux.

L'avenir appartient à ceux qui gagnent au loto.

Politicien qui aboie ne mord pas.

Que celui qui n'a jamais pêché lance sa ligne en premier.

Chat échaudé se plaint à la SPCA.

Un tien vaut mieux que deux Laura.

Qui épouse le poète, épouse les dettes.

À Rome, il faut vivre au Ritz.

L'enfer ne s'est pas pavé en un jour.

Rien ne sert de courir quand on fait de l'embonpoint.

Le foin est toujours plus vert dans le cimetière.

Le pardon est humain, l'oubli divin.

Qui veut voyager loin réserve en première classe.

La réalité dépasse la somme de ses parties.

Θ

Un crayon cassé, un sifflet, un harmonica en plastique, un morceau de verre poli par la mer, un ruban, un collant de vampire chauve-souris d'Halloween Hello Kitty et, tout récemment, le talon cassé d'un soulier de princesse à talon haut en plastique mauve que sa grand-mère, de guerre lasse, avait fini par lui acheter l'été dernier; voilà les articles qui, à l'heure actuelle, occupent une place de choix dans l'assortiment de talismans cachés sous l'oreiller de Sa Majesté. Certaines nuits, je me prends à imaginer la collection au grand complet.

Θ

L'oreiller d'épaule Biosense Bookstone à mousse mémoire. L'oreiller Sleep Innovations en mousse à mémoire de forme Forever Cool Gel. L'oreiller ViscoFresh contour en mousse mémoire visco-élastique. L'oreiller traditionnel réversible Serta Perfect Sleeper en mousse à mémoire de forme. L'oreiller cervical ventilé Dream Form surdimensionné en mousse-mémoire. L'oreiller de soutien lombaire AB Marketers de luxe ultra moelleux en mousse à mémoire de forme. L'oreiller SensorPEDIC de base double confort à gousset en mousse à mémoire de forme. L'oreiller en laine biologique à 100 % support maximal de la tête et des épaules. L'oreiller Dream en mousse latex à mémoire de forme et en faux duvet de polyester et de microfibres Dupont.

Θ

Les oreillers. C'est ce que je réponds aux gens qui me demandent sur quoi porte le livre que j'écris, ce qui arrive, disons-le, vraiment trop peu souvent. J'explique que c'est un livre qui parle d'une personne incapable de dormir qui écrit un livre sur les oreillers. Cela dit, plus j'écris sur les oreillers, plus je soupçonne fortement que ce blabla sur les oreillers porte autant sur les oreillers

que mon rêve de la nuit passée, où je m'égarais dans le stationnement souterrain d'un centre commercial, portait sur les stationnements souterrains de centres commerciaux.

Θ

IMPOSSIBLE!

Conquérir la Prusse.

Voir l'œuvre complète de Paul Klee.

Gôûter au mot « pomme ».

Enfourcher le cheval de Troie.

Dormir du début à la fin de *Meatballs*.

Rester éveillé du début à la fin du *Lac des cygnes*.

Relaxer en présence d'un agent de la circulation.

Remonter une montre égarée.

Passer l'été à Paris sans marcher dans la crotte.

Manger un Joyeux festin sans avoir un moment de déprime.

Pêcher dans la mer de la Tranquillité.

Filmer un rêve.

Peser une ombre.

Attraper un feu apprivoisé.

Θ

IMPRESSION DOUCE-AMÈRE

Les dons d'organes.

Les negronis.

La pelure d'une prune.

La gomme à mâcher à saveur florale.

La belladone.

Les crapauds psychoactifs.

Le café gratuit à la banque.

Les confidences sur l'oreiller en état d'ébriété.

Θ

Chaque jour, pendant cinq ans, s'esclaffe ma mère, mariée à mon père depuis quarante-huit ans, lorsque je lui demande, un matin, depuis mon oreiller, si quand j'étais petite, elle avait déjà songé à laisser mon père.

Θ

Parfois le monde m'irrite et m'ennuie, il me semble impossible de vivre un instant de plus. Je voudrais m'en aller et me perdre je ne sais où; mais si, alors, je mets la main sur de joli papier ordinaire, très blanc, sur un bon pinceau, sur d'épais papier blanc de fantaisie, ou sur du papier de Michinoku, je me sens disposée à rester encore un peu sur cette terre, telle que je suis. Et aussi, quand je regarde, après l'avoir étalée, une natte verte, finement tressée, et bordée d'une étoffe dont les dessins noirs se détachent nettement sur le fond blanc, je crois que, vraiment, je ne pourrais jamais chasser le monde de ma pensée, et je trouve même la vie précieuse. Nous pouvons remercier Sa Majesté, l'impératrice Sadako, morte en couches à l'âge de vingt-quatre ans, pour avoir fait poser près de l'oreiller d'une humble courtisane, ne serait-ce que pour une brève période, du papier ordinaire très blanc, du papier blanc de fantaisie et du papier de Michinoku.

Θ

Je déambule dans un monde féérique rempli de cascades et de lacs, de ponceaux de bois, de fougères foisonnantes et de pins miniatures. Une minuscule montagne s'élève, sereine, au-dessus du brouillard, par-delà une prairie verdoyante où un service à thé a été posé devant deux coussins baignés par la lune. C'est le jour de ma soutenance de thèse. J'y ai tant travaillé depuis tant d'année et, enfin, elle est terminée. J'exulte en annonçant : la voici! et je me tourne vers le visage radieux de mon mari. Mais ses yeux me disent aussitôt que j'ai fait une terrible erreur. Mon examinatrice, une collègue d'un chic extrême, exactement de mon âge, devenue professeure permanente l'automne dernier, deux ans plus tôt que prévu, grâce à ses recherches avant-gardistes sur les villes appelées à disparaître sous l'eau, émerge d'un bosquet, une planche à pince à la main, le sourcil relevé. Elle me sourit de derrière ses lunettes en lucite rouge et me tend une petite figurine en terre cuite, trouvée sur Pluton, m'explique-t-elle, il y a plus de mille ans. C'est purement décoratif, ajoute-t-elle, et d'aucune utilité pour elle ni pour qui que ce soit de sérieux.

Θ

La vie dans le Japon médiéval, est-il nécessaire de le préciser, n'était pas faite que de parfums délicats et de conversations sur l'oreiller. Avec la profusion d'épidémies – rougeole, oreillons, malaria, petite vérole, dysenterie, grippe, tuberculose, bérubéri et *tutti quanti* – sans parler du diabète et des mystérieuses maladies cardiopulmonaires qui frappaient cette oligarchie consanguine, de même que la disette de riz, qui se produisait en moyenne tous les trois ans, les nombreuses guerres dans les provinces, les multiples cyclones et typhons, et le risque permanent d'incendies déclenchés par une hasardeuse convergence de toits de bambou, de murs de papier, de robes longues et de lampes à huile, l'espérance de vie était, dans le Japon médiéval, de vingt-sept ans si vous étiez une femme et, sinon, de trente-deux ans. Les fantômes étaient surabondants,

mais les bains, rares; les accouchements étaient accompagnés d'incantations incessantes. Au temps de Sei Shonagon, le nouveau-né avait tout au plus une chance sur deux de fêter son cinquième anniversaire. Était-elle frivole? S'il faut en croire les rumeurs, Sei aurait passé le cap de la quarantaine. Selon certains récits, à sa mort, elle était complètement seule, vêtue de guenilles bouddhistes. Un autre récit lui attribue un mari haut gradé et une fille qui, une fois grande, sert à la cour. Certaines nuits, je me prends à lui imaginer un troisième destin.

Θ

RÉALITÉS OCCIDENTALES... DE A À Z

Art abstrait.

Baby blues.

Cardiopneumopathies non infectieuses liées à l'âge.

Décalage horaire.

Existentialisme.

Foulard de chimio.

Gastrectomie.

Habeas corpus.

Insomnie.

Jeudredi.

Kitch chic.

Lassitude du resto.

Manifestation pour le droit d'accoucher à la maison.

Ne contient pas de lactose/noix/gluten/etc.

Orthodontistes.

Problèmes du tiers-monde.

Quinquagénaires sur Tinder.

Rage au volant.

Sacs à dos trop lourds pour un enfant du primaire.

Tribunal de divorce.

Usure de compassion.

Vote écolo.

Weltshmerz.

X^e retour sur scène des Rolling Stones.

Yogourt à 0 % de m.g.

Zoom apéro.

Θ

L'insomnie est le plus commun des troubles du sommeil et elle afflige au moins le tiers des Américains, sans parler des centaines de millions d'autres zombies de par le monde dont le cas n'est pas documenté. Malgré des recherches poussées financées par des institutions aussi prestigieuses que le Centre des sciences cliniques et transformationnelles de Harvard, l'Académie américaine de la médecine du sommeil, la Société européenne de recherche sur le sommeil, la Société du sommeil d'Afrique du Sud, la Fondation brésilienne du sommeil, le Centre des troubles du sommeil du Caire, la Société japonaise de recherche sur le sommeil, la Commission indienne de la médecine du sommeil, le projet de coopération sino-allemande en médecine du sommeil, la Société russe de somnologie, la Fédération mondiale du sommeil et l'Institut international du sommeil, les causes et la pathogénie de ce mal planétaire restent insaisissables. Un des problèmes, selon les experts, dont les rangs, je l'imagine sans peine, doivent compter au

moins quelques chercheurs infatigables, c'est que la plupart des insomniaques sous-estiment radicalement la quantité et la qualité de leur sommeil. Après tout, comme l'ennui et la douleur, l'insomnie est une expérience subjective, à ne pas confondre avec sa petite cousine, la privation de sommeil, laquelle est à la fois plus « objective » et plus vilaine, et dont les causes, les conséquences et le tableau clinique sont différents du tout au tout. Si une insomniaque affirme avoir pu trouver sur son oreiller, tout au plus, trois petites heures de sommeil agité, selon les études, elle en a probablement dormi au moins le double, dans une sérénité absolue.

Θ

Je suis accoudée au bastingage d'un navire de croisière avec une amie. Des paysages flamboyants défilent devant nous sur d'immenses écrans. Je m'écrie que c'est comme le Mexique de l'Inde, en faisant de grands gestes vers les bidonvilles aux couleurs bonbon agglomérés sur la rive, tout près. Sur de larges marches de béton qui descendent vers les flots, des enfants maigrichons, pieds nus et vêtus de guenilles, lancent des lanières de viande sanguinolente à des crocodiles qui claquent de la gueule devant eux. Je suis troublée en voyant que Sa Majesté se trouve parmi ces enfants et ne lève pas la tête quand je l'appelle. Je trouve que ce n'est pas une très bonne idée de laisser des tout-petits jouer avec des reptiles de cette taille, dis-je à mon amie, mais elle n'est plus là et a été remplacée par un palmier en pot tout ratatiné. Le navire prend un virage extrêmement serré pour emprunter une ruelle enneigée au bout de laquelle il se transforme en autobus scolaire. Par la lunette arrière, je regarde Sa Majesté, poursuivie par des reptiles affamés, disparaître derrière les lourdes portes d'acier d'un mausolée en béton, qui se referment devant moi au moment où je les atteins. J'entends un cri à glacer le sang qui provient de l'intérieur et je sens sur mon épaule une main d'homme qui me rattrape juste avant que je m'effondre. Je me retourne sur

mon oreiller pour réaliser que mon mari, lui-même plongé dans un rêve, tripote le col de mon pyjama.

Θ

Hommes et femmes dorment sur le même oreiller, nous dit un proverbe mongol, mais ne font pas les mêmes rêves.

Θ

Si un homme se voit manger du crocodile : c'est bien, il deviendra un dignitaire parmi les siens. Si un homme se voit peser de l'orge en rêve : c'est mauvais, on parle dans son dos. Si un homme se voit enterrer un vieillard : c'est bien, il connaîtra la prospérité. Si un homme se voit dans un miroir en rêve : c'est mauvais, il devra se trouver une autre épouse. Si un homme se voit regarder une lune brillante : c'est bien, Dieu lui pardonne. Si un homme se voit s'arracher les ongles : c'est mauvais, on lui arrachera le travail des mains. Ce livre d'interprétation des rêves, écrit de la main de Qenherkhepeshef, scribe royal sous Ramsès le Grand, autour de 1278-1212 av. J.-C. et trouvé dans le lieu de repos éternel de son beau-fils, dans la Vallée des Rois, autour de 1949, avec des fragments d'un oreiller gravés d'inscriptions magiques garantissant, dans le district Ouest, le bon sommeil des « pardonnés » – probablement le plus vieil euphémisme parvenu jusqu'à nous pour dire les morts – peut être consulté sur demande par le visiteur curieux, au British Museum, où il est actuellement conservé.

Θ

LANGUES MORTES, DE A À Z

Akkadien.

Babylonien.

Celtibère.

Dalmate.

Emok.

Fecakomodiyo.

Gaulois.

Ḥaḍramautique.

Iazychie.

Judéo-piémontais.

Kafir.

Labanki.

Mohican.

Norn.

Oubykh.

Palikúr.

Qatabanien.

Ramaytush

Samaritain.

Troyen.

Umbindhamu.

Vandale.

Wappo.

Xakriabá.

Yugh.

Zhang-Zhung.

Θ

Les plus anciens mots d'une langue morte qui ont survécu jusqu'à aujourd'hui quelque part dans le monde se résument à des listes gravées dans l'argile par des scribes sumériens autour de 3100-2900 av. J.-C. à Ourouk, une ville située dans ce qui était à l'époque la Mésopotamie, maintenant l'Irak. Parmi les nombreux spécimens remarquables de ces précieuses tablettes, qui ressemblent presque à autant de petits oreillers et qui sont exposées de façon permanente dans la galerie du Proche-Orient ancien du Metropolitan Museum of Art de New York, se trouve une plaque rectangulaire grise, à peine plus grosse qu'un téléphone cellulaire qui présente, dans le style orientaliste à la fois austère et enjoué de Paul Klee, un rapport administratif concernant du malt et du gruau d'orge.

Θ

Grès. Calcaire. Terre cuite. Jade. Granit. Ivoire. Albâtre. Laiton. Porcelaine. Bois de cerisier.

Verre. Rien ne nous permet de croire que les oreillers fabriqués à partir de ces matériaux étaient plus confortables à l'époque qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Θ

Un oreiller humain est un oreiller instable, nous met en garde un vieux proverbe maori. Un oreiller de terre est un oreiller qui dure.

Θ

Pourquoi Shônagon? me demande un moine ratatiné qui porte une toque de chef teppanyaki défraîchie et qui aigüise ses couteaux dans la première rangée. Un murmure parcourt la salle de conférence. À la fenêtre, la silhouette d'un pin noir solitaire se trémousse dans un vent d'aquarelle. Assis dans un coin sur une chaise pliante, un énorme oreiller anthropomorphique me regarde de ses yeux bleu ciel, l'air vaguement hostile, comme le gardien de nuit d'un centre commercial. Quand je lui souris, il montre les dents. En fait, ce que je veux dire, reprend mon examinateur, agitant d'un geste précis du poignet un éventail de papier qui s'est matérialisé près de son visage, c'est : pour qui vous prenez-vous? Je bredouille Euh, dans le micro, qui se transforme en une paire de baguettes en ivoire qui se liquéfient dans ma main, pourriez-vous répéter votre question en japonais? Des grues en origami pleuvent de la charpente. Les lattes du plancher se transforment en gazon humide. Je descends de l'estrade et je regarde vers le sol. Je suis pieds nus. J'ai les bras et les jambes décorés de motifs paisley au henné. Je suis boudinée dans mon sari de mariage en soie rouge qui démange, celui que je porte sur l'agrandissement exposé au-dessus du sofa chez mes beaux-parents. Je fais demi-tour pour m'enfuir en courant et je me réveille entortillée dans mes draps.

Θ

Du coin de la cuisine où elle joue pendant que je prépare le repas, Sa Majesté lève les yeux de la bouteille de plastique vide qu'elle a emmaillotée dans un linge à vaisselle, déposée sur un oreiller

de papier bulle et bordée dans une boîte à chaussures, elle cesse de chanter et se renfrogne. Pourquoi la branche a cassé, demande-t-elle d'un ton fâché. Je tranche le bout d'un oignon et souris. Je réponds sans trop y penser que ce sont les paroles de la chanson, tout simplement. Pourquoi le garçon tombe du pommier, insiste-t-elle. Est-ce qu'il va *mourir* parce qu'il est tombé? Je finis d'émincer mon oignon, puis je la regarde. Je me risque à affirmer gaiement : Ce n'est pas impossible. Mais la plupart des gens vivent jusqu'à être très, très vieux, jusqu'à avoir un corps très, très usé, puis ils se transforment en quelque chose de beau et de neuf, expliqué-je en faisant de grands cercles dans les airs sans lâcher mon couteau. Je fais tomber les morceaux d'oignons dans ma casserole et les regarde grésiller dans l'huile fumante. Je dis : comme des fleurs ou des arcs-en-ciel ou des étoiles ou des bébés chiens. Mais avant il faut qu'ils meurent, reprend Sa Majesté sans capituler, avant de devenir autre chose. Je saupoudre du sel dans la casserole et le regarde se dissoudre. Rien ne finit jamais, dis-je gaiement. Tout change sans cesse, tout se transforme d'une chose en une autre, toujours et partout. Je souris. J'ajoute une tasse de carottes en dés au mélange. Oh, murmure-t-elle d'un air pensif, en regardant sa poupée-bouteille sans visage. Comme quand on recycle. Exactement! dis-je, en incorporant le bouillon de poulet fabriqué avec la carcasse de la veille.

○

Respectant à la lettre la première règle, la règle fondamentale de la bonne hygiène de sommeil – aucun écran dans le lit –, je prends mon iPad et mes écouteurs, et je m'enfonce dans l'obscurité du corridor et vais me lover dans le fauteuil à bascule à pois bleu pastel installé près du lit de Sa Majesté, pour écouter en rafale la série *The Good Wife* sur Netflix. Baignant dans la lueur blafarde de mon écran, j'enchaîne trois épisodes avant de lever les yeux pour regarder les côtes de Sa Majesté se soulever et s'abaisser légèrement sous le drap, qui glisse un peu, révélant un

ped nu. Elle me tourne le dos, à moitié enfouie dans son oreiller, le visage recouvert d'un magma de boucles sombres. J'entends le léger bruit de succion que sa bouche d'enfant répète à l'infini. Je m'étends à ses côtés et respire l'odeur à la fois douce et rance de son cou. Le karma est en paix et l'âme-fleur de la sagesse s'épanouit au printemps éternel du Nibbāna. Quelque part, dans l'aube qui se prépare derrière le store, la première alarme de voiture du mois de mars salue le jour naissant.

⊖

Voici que ton corps est exhaussé, ô toi qui demeures malade et prostré, ta tête relevée regarde vers l'Horizon. Lentement, tu te redresses sur ton séant... À présent, grâce aux bienfaits que les dieux t'ont accordés, tu peux triompher des obstacles. Voici que Ptah, obéissant au décret du jugement, culbute tes ennemis. Car tu es Horus, le fils d'Hathor, Nesert, Nesertet! Après les massacres, il te restitue ta tête. Sache-le : ta tête aura été sauvée! Elle ne te sera pas ravie, de toute Éternité! Malgré cette formule, tirée du Livre des Morts, récitée à ses funérailles et inscrite sous forme de hiéroglyphes sur son oreiller mortuaire, la tête du jeune Toutankhamon, pharaon de la dix-huitième dynastie (Nouvel Empire) a été séparée de son corps en 1922 par Howard Carter, un archéologue britannique qui voulait l'extraire du cercueil dans lequel elle avait été collée.

⊖

Je m'enfonce sous terre dans un ascenseur et j'aboutis sur un quai de métro désert. Un train attend là, portes ouvertes. Je monte dans un wagon vide, je le parcours sur toute sa longueur et j'en ressors par la dernière porte avant que le train quitte la station. Je me réveille, paisible, la tête sur l'oreiller, et je me demande si c'était un rêve de résolution de problèmes. Je finis par me rendormir pour me faire réveiller avant l'aube par un grillon qui stridule à tue-tête dans la

chambre, puis je réalise que mon mari s'est amusé, une fois de plus, à changer la sonnerie de son réveil.

Θ

SONS QUE JE NE M'ATTENDS PAS À ENTENDRE

Le vent solaire.

Une rose qui éclot.

Le silence un 4 juillet.

Le chant nuptial du dodo de l'île Maurice.

Du chahut à un ballet.

Des cornes de brume sur la mer de la Connaissance.

Du fromage qui fond.

Un homme riche qui entre au Paradis.

Un homme pauvre qui entre au Sénat.

Le chant des sirènes.

Les maths pures.

Θ

Je répète, Nous sommes déjà morts, en tapant dans mon oreiller. Je dis, Nous sommes déjà morts, en tirant les draps sur moi. Je soupire, Nous sommes déjà morts, en étudiant la nuque de mon mari. Je fixe le plafond. Je compte jusqu'à six, puis je m'assois. Je dis encore Nous sommes déjà

morts en versant du lait froid sur un deuxième bol de Kashi. Je me penche au-dessus de l'évier dans un halo de lumière orangée. Je vois, planté devant la maison, le virevent en papier de bricolage de Sa Majesté, qui tourne de guingois. Nous sommes morts, chante le vent. Nous sommes morts, chante le virevent. Nous sommes morts, reprend la voix dans ma tête, le lendemain, tandis que nous dévalons la pente sur un traîneau en plastique bleu.

Θ

CHOSSES QUI FONT BATTRE LE CŒUR

Les applaudissements.

Des rats-laveurs sur le toit.

Un regard jeté par-dessus l'épaule.

Un bébé qui dort.

Un téléphone qui sonne en pleine nuit.

Θ

Je suis devant une vitrine illuminée, dans l'aile de l'art asiatique. À la hauteur des yeux, sur une toile blanche, un enfant potelé vêtu d'une tunique jaune est allongé sur le côté et serre un cygne sur sa poitrine. Son bonnet vert, semblable à celui que Sa Majesté porte, à son corps défendant, pour les leçons de natation, lui enserre la tête et descend jusqu'à ses oreilles. Le temps a fait écailler la glaçure de son visage, exposant des plaques de céramique. Se souvient-il de moi? L'arc délicat de ses sourcils lui confère un air d'indifférence infinie, tout comme l'infinitésimal sourire qui flotte sur ses lèvres. Je ne l'avais pas remarqué, à ma dernière visite, il y a douze ans, si ma mémoire est bonne, mais je dois avouer qu'elle l'est rarement. Même le cygne millénaire me

semble neuf. Le garçon en terre cuite n'oublie rien. De son iris droit auquel l'usure a donné l'opalescence laiteuse d'une étoile morte, il fixe avec détachement le temps, par-delà l'Histoire. Sur son flanc gauche déployé repose, en équilibre entre l'épaule et la hanche, un appui-tête festonné d'argile lisse couleur de jade, qui me semble aussi invitant qu'une pierre tombale sur un champ de bataille, mais que la plaque décrit comme étant un nuage. En guise d'oreiller, l'enfant doit, lui, se contenter des replis rigides de sa manche de céramique.

Θ

L'histoire des oreillers commence dans la tombe. Jouets, outils, armées, livres, chariots, festins, bracelets et épouses – parmi le vaste éventail des biens enterrés, puis exhumés des innombrables nécropoles du monde entier, aucun n'est plus répandu. Ces objets, mobilier funéraire pour parler comme les archéologues, sont les seules traces d'un antique sommeil. Je m'épuise à les regarder. Je m'exténue à passer des jours et des jours à y consacrer mes lectures et mes réflexions et mes écrits, plutôt qu'à des entreprises plus nobles ou plus rentables, sans même espérer pouvoir, un jour, d'ailleurs, résoudre des énigmes de moutons. Quand je suis étendue, bien éveillée, dans la pénombre de ma chambre, et songe à toutes ces sculptures quasiment surnaturelles, faites d'onyx, d'os de baleine, d'ivoire d'hippopotame, de bois de rose, de marbre, d'or et de turquoise; imitations de bateaux, de haricots, de nuages, de bœufs, de maisons, de bébés, de boîtes, de carrosses et de tambours; tachées de pollen, de sang, de sueur, d'urine de chèvre ou de larmes; enfouies sous terre dans des tiroirs obscurs pour toute l'éternité, puis déterrées et exposées derrière une vitre pendant un court espace-temps – celui que j'occupe –, j'ai l'impression de n'être que le triste résidu du rêve d'un anonyme. Tigre endormi. Phénix de porcelaine. Charrue bucéphalo-phallique. Barque solaire. Oreiller en forme d'enfant. Oreiller en forme de nuage. Oreiller en forme d'enfant qui supporte un oreiller en forme de nuage.

Θ

Au Japon, dans le musée d'histoire de la préfecture de Kagawa, dans l'antique ville de Kagawa, sur les rives de la mer intérieure de Seto, repose un oreiller funéraire datant du cinquième ou sixième siècle, qui semble avoir été sculpté à même un bloc de temps. Semblable à un fer à cheval pouvant convenir à un colossal et mythique destrier, il accueille le fantôme d'un crâne royal dans une dépression lisse et polie. Sur les faces intérieures qui ont jadis encadré une tête disparue depuis longtemps s'alignent des trous étroits qui servaient, apparemment, s'il faut en croire la petite plaque métallique explicative posée sur la base derrière la vitre, à accueillir des fleurs de pierre depuis longtemps disparues.

Θ

INTERPRÉTATION DES RÊVES

Si vous rêvez d'un bateau de croisière, c'est qu'un iceberg est en train de fondre.

Si vous rêvez de macaroni Kraft, vous allez voir un drapeau déchiré.

Si vous rêvez d'un carillon, c'est que la maison d'un de vos voisins va s'effondrer au printemps.

Rêver de soldats, quels qu'ils soient, présage un voyage.

Rêver d'un livre fermé ne veut rien dire.

Rêver d'un livre ouvert veut dire que vous allez bientôt voir un fantôme.

Si vous rêvez à des mouches à chevreuil, vous allez avoir des visiteurs.

Si vous rêvez à des visiteurs, vous allez avoir des visiteurs.

Si vous rêvez que vous buvez, vos beaux-parents arriveront avec de mauvaises nouvelles de la côte Est.

Un ours polaire signifie un conflit sur une liste de distribution ou un bus archibondé ou un appel robotisé touchant de la part de la femme du vice-président.

Un chantier de construction signifie un traitement de canal.

Un traitement de canal signifie une vérification fiscale ou une vente de pâtisseries pour financer la prématernelle ou une demande sur LinkedIn provenant d'un ex ou une excursion au zoo sous la pluie.

Si vous fumez en rêve, vous aurez un appel de votre mère.

Si vous vous noyez en rêve, vous allez rêver que vous fumez.

Si votre écran d'ordinateur gèle, vous allez rêver que vous voyez des drones en feuilletant le *Siempre Mujer*, la bouche pleine de gaze.

Un bulbe de tulipe signifie une échéance.

Les vers, ce sont des étudiants, et les étudiants, des vers.

Rêver de ses ex, quels qu'ils soient, présage une dette en souffrance.

Si vous rêvez que vous aidez un groupe d'archéologues célèbres à décrypter les hiéroglyphes de la Vallée des Rois, vous allez bientôt gagner à *Trivial Pursuit*.

Un talon de botte qui se casse annonce une mort ou un appel interrompu inopinément.

Une fourchette tordue signifie de la pluie.

Si vous rêvez que vous courez, votre carte de crédit sera refusée au centre commercial le jour de l'anniversaire de naissance d'une personne que vous aimez.

Si vous rêvez que c'est l'hiver, le printemps s'en vient.

Si vous rêvez que c'est le printemps, l'hiver s'en vient.

Si vous rêvez que vous écrivez, c'est que vous n'écrivez pas.

Θ

Un carrosse s'approche et j'y monte, en prenant soin de soulever mes cheveux parfumés pour empêcher qu'ils se salissent sur le marchepied de fer. Je trouve un coussin libre orné de chrysanthèmes dorés peints à la main, et je m'assois au milieu de silhouettes que je devine dans la pénombre. Lorsque ma vision s'adapte, je vois apparaître les visages blêmes d'un intendant responsable des travaux du Palais, d'un courtisan de rang inférieur, d'un chambellan du cinquième rang, d'un maire du Palais et celui de l'empereur, de même qu'Okinamaro, le petit chien de l'empereur, tout crasseux, qui saute d'un bond sur mes genoux et lèche la poudre de mon menton à grands coups de langue, ce qui déclenche chez mes compagnons de voyage des sourires qu'ils cachent derrière leur manche avant de détourner le regard. Le gong du temple retentit et résonne dans mes oreilles comme si j'étais assise au fond d'un puits. Le carrosse cahote pendant des années sur les rochers et les racines qui parsèment son chemin, et finit par s'arrêter au milieu d'une rizière inondée. Je descends et tire un éventail en papier de mes vêtements. Je m'arrête sous le clair de lune, les deux pieds dans la boue, j'ouvre et referme mon éventail, perdue dans la contemplation des délicats nuages peints par Sa Majesté, qui flottent dans les plis infinis.

Θ

Si vous voulez vous lever tôt, demandez à votre oreiller de vous réveiller. Précisez l'heure souhaitée pour votre réveil et réitérez votre demande poliment trois fois. Couchez-vous immédiatement, en prenant soin de ne pas prononcer un mot de plus avant de poser votre tête pour la nuit. Au matin, vous vous réveillerez bien reposée, exactement à l'heure souhaitée.

Oreiller, dis-je, en éteignant la lumière et en me tournant avec déférence vers mon fidèle repose-tête, je t'en prie, réveille-moi à six heures. Je répète ma demande poliment deux autres fois, puis je tire la couverture jusqu'à mon menton. Oreiller, dit en écho mon mari d'un ton moqueur, je t'en prie, réveille-moi à six heures moins quart.

Θ

Crépuscule des oreillers. L'insoutenable légèreté de l'oreiller. Orgueil et oreiller. L'adieu aux oreillers. Des révolutions des oreillers célestes. L'oreiller écarlate. À la recherche de l'oreiller perdu. De l'origine des oreillers. Moby Oreiller.

Θ

Un jour, il ne restera de moi qu'un crâne buriné sur un oreiller d'herbes, courtisé par un oiseau sauvage ou deux, écrit le poète Ryôkan. Rois et roturiers connaissent la même fin, leur existence tout aussi évanescence que le rêve de leur dernière nuit.

Θ

Si vous voulez bien dormir, souhaitez une bonne nuit à votre oreiller.

-fin-

Bibliographie (partie théorique et traduction)

Partie théorique

Atlan, Corinne. 2021. Préface de *Choses qui rendent heureux et autres notes de chevet* de Sei Shōnagon. Traduit du japonais par André Beaujard. Paris, Gallimard.

Beaujard, André. 1966. Introduction à *Notes de chevet* de Sei Shōnagon. Traduit du japonais par André Beaujard. Paris, Gallimard/Unesco, coll. « Connaissance de l'Orient ».

Berman, Antoine. 1986. « La traduction comme épreuve de l'étranger », dans *Texte*, n° 4 *Traduction, textualité = Text, translatability*, 67-81. Toronto, Ont: Editions Trintexte.

Berman, Antoine. 1995. *Pour une critique des traductions: John Donne*. Paris, Gallimard,

Buffam, Suzanne. 2016. *A Pillow Book*, Toronto, House Of Anansi Press.

Buffam, Suzanne. 2024. *Les Notes de chevet de Suzanne Buffam : Un livre sur les oreillers*. Traduit de l'anglais par Isabelle Veilleux. Montréal. Manuscrit non publié.

Chan, Leo Tak-hung. 2020. « The Aggregate Monkey Parody and Pastiche in Japanese Manga », dans *Western Theory in East Asian Contexts : Translation and Transtextual Rewriting*, 214-226. New York, Bloomsbury Academic & Professional.

Collombat, Isabelle. 2010. « L'empathie rationnelle comme posture de traduction ». *TranscUltrAl: A Journal of Translation and Cultural Studies, Translation and Impersonation*, 1 (3): 56-70.

Collombat, Isabelle. 2021a. « Se ressembler pour traduire ou traduire pour rassembler » dans *Faut-il se ressembler pour traduire*, ouvrage collectif, 58-64. Paris, Double ponctuation.

Collombat, Isabelle. 2021b. « La traduction littéraire est-elle une traduction spécialisée comme les autres? » dans *Littéraire, Non Littéraire : Enjeux Traductologiques d'une Problématique Transdisciplinaire*, sous la direction d'Isabelle Collombat, 151-166. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.

Courbon, Bruno. 2021. « Du réel linguistique à la réalité lexicographique : entre langue vécue et récit dictionnaire » dans *Littéraire, Non Littéraire : Enjeux Traductologiques d'une Problématique Transdisciplinaire*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.

De Vigan, Delphine. 2015. *D'après une histoire vraie*. Paris, JC Lattès.

Eco, Umberto, 2001, *Expériences in Translation*. Traduit de l'italien par Alastair McEwen. Toronto, University of Toronto Press.

Eco, Umberto, 2006. *Dire presque la même chose : Expériences de traduction*. Traduit de l'italien par Myriem Bouzaher. Paris, Grasset.

Genette, Gérard. 1982. *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil.

Grieve, James. 2018. « Translating Pastiche: The Example of Proust ». *The AALITRA Review: A Journal of Literary Translation*, 13 (décembre): 35-45.

- Henitiuk, Valerie. 2012. *Worlding Sei Shōnagon: The Pillow Book in Translation*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.
- Ivanova, Gergana, 2018. *Unbinding The Pillow Book: The Many Lives of a Japanese Classic*, New York, Columbia University Press.
- Jacon, Pauline. 2022. « Rouges : une exploration du tiers espace de l'écriture traductive à travers Anne Carson et son *Autobiography of Red*. » Thèse de doctorat, Université de la Sorbonne nouvelle.
- Larbaud, Valery (1984 [1946]). *De la traduction*. Extrait de *Sous l'Invocation de Saint Jérôme*. Arles, Éditions Actes Sud.
- Lesigne-Audoly, Evelyne. 2013. « Du texte à l'œuvre : L'édition commentée du Livre-oreiller de Sei Shōnagon par Kitamura Kigin (1674). » Thèse de doctorat, Institut National des Langues et Civilisations Orientales.
- Pigeot, Jacqueline et Jean-Jacques Tschudin. 1983. *La Littérature japonaise*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Rollo, Alessandra, 2017. « Aspects linguistiques et idéologicoculturels dans la traduction de l'humour. Le cas de la bande dessinée agrippine." *MonTI. Monografías de Traducción e Interpretación* 9: 181-218. <https://www.redalyc.org/articulo.oa?id=265155167007>
- Saint-Martin, Lori. 2022. *Un bien nécessaire*. Montréal. Boréal.
- Sei Shōnagon. 1928. *Les notes de l'oreiller*. Traduit du japonais par Kuni Matsuo et Stenilber Oberlin. Paris, Stock.
- Sei Shōnagon. 1934. *Notes de chevet de Séi Shōnagon, dame d'honneur au palais de Kyōto*. Traduit du japonais par André Beaujard, Paris, Librairie Orientale et Américaine G.-P. Maisonneuve.
- Sei Shōnagon. 1966. *Notes de chevet* de Sei Shōnagon. Traduit du japonais par André Beaujard. Paris, Gallimard/Unesco, coll. « Connaissance de l'Orient ».
- Sei Shōnagon. 1971. *The Pillow Book of Sei Shonagon*. Traduit du japonais par Ivan Morris. Baltimore, Penguin Classics.
- Sei Shōnagon. 2006. *The Pillow Book*. Traduit du japonais par Meredith McKinney. Londres, Penguin Classics.
- Sigmund Freud. 1989. *Interprétation des rêves*. Traduit de l'allemand par Ignace Meyerson. Paris, France Loisirs.
- Tufféry, Stéphane. 2003. « Petite histoire du pastiche dans la littérature française. » Le pastiche littéraire. <http://style.modedemploi.free.fr/course30.html>.
- Vermeer, Hans, J. 2004. « Skopos and Commission in Translation Theory » dans *The Translation Studies Reader*, sous la direction de Lawrence Venutti, 191-202. New York. Routledge.

Waley, Arthur. 2018. *Translator's Notes* dans *The Pillow Book of Sei Shonagon: The Diary of a Courtesan in Tenth Century Japan* de Sei Shōnagon. Traduit du japonais par Arthur Waley. Rutland, Tuttle Publishing.

Washburn, Dennis. 2018. *Foreword* de *The Pillow Book of Sei Shonagon: The Diary of a Courtesan in Tenth Century Japan* de Sei Shōnagon. Traduit du japonais par Arthur Waley. Rutland, Tuttle Publishing.

Traduction

Bible. Luc 9 :58. Traduction œcuménique de la Bible 2004.

Freud, Sigmund. 1989. *Interprétation des rêves*. Traduit de l'allemand par I. Meyerson. Paris, France Loisirs.

Kolpaktchy, Grégoire. 2002. *Livre des morts des anciens Égyptiens*, Paris, J'ai Lu.

Sei Shōnagon. 1928. *Les notes de l'oreiller*. Traduit du japonais par Kuni Matsuo et Stenilber Oberlin. Paris, Stock.

Sei Shōnagon. 1934. *Notes de chevet de Séi Shōnagon, dame d'honneur au palais de Kyōto*. Traduit du japonais par André Beaujard, Paris, Librairie Orientale et Américaine G.-P. Maisonneuve.

Sei Shōnagon. 1966. *Notes de chevet* de Sei Shōnagon. Traduit du japonais par André Beaujard. Paris, Gallimard/Unesco, coll. « Connaissance de l'Orient ».

Sei Shōnagon. 1971. *The Pillow Book of Sei Shonagon*. Traduit du japonais par Ivan Morris. Baltimore, Penguin Classics.

Sei Shōnagon. 2006. *The Pillow Book*. Traduit du japonais par Meredith McKinney. Londres, Penguin Classics.

Vian, Boris. 1956. « Complainte du progrès » sur l'album Chansons « possibles » et « impossibles », Phillips.

Annexe 1

Traduction « pastichée »

Buffam	« à la » Beaujard (version 1934)	Veilleux
<p>The contours of my world, when I compare it to the ancient watercolor map I find on Wikipedia, would fit very easily within the gates of Heian-Kyô. I live in a tiny pocket of good luck within a blighted urban zone on the South Side of Chicago, in a townhouse a short walk to the University, the grocery store, the preschool, the bank, the emergency room and the once and future home of the forty-fourth President of the United State of America. Over the past two hundred years, I have learned since we move here from the North Side, this neighborhood has seen many changes. Some even seem promising. Will the ice cream parlor last? The yoga studio? The cinema? The Chipotle going up in the empty lot behind the liquor store is a good sign. Still, all day at my desk, and on my pillow at night, I hear looping sirens tightening a frail perimeter. I cannot hear the lake half-mile to the east, but standing at my window some nights I smell its icy exhalations through the trees.</p>	<p>Quand je le compare à l'antique plan¹³ à l'aquarelle trouvé sur Wikipédia¹⁴, [mon monde] tiendrait très facilement dans l'enceinte de Heian-kyô. Je vis sur une parcelle de bonne fortune au cœur d'une zone urbaine délabrée du [quartier] South Side¹⁵ de Chicago, dans une maison de ville¹⁶. Tout près se trouvent l'Université¹⁷, le supermarché, la prématernelle¹⁸, la banque, la salle des urgences et la demeure qu'occupait le quarante-quatrième président des États-Unis¹⁹ d'Amérique avant son mandat et qu'il occupera après. Lorsque nous sommes partis du [quartier] North Side pour nous installer ici, j'ai appris qu'au cours des deux cents dernières années, le quartier avait subi moult changements. Certains [de ces changements] semblent même prometteurs. Le comptoir de crème glacée est-il là pour durer? Le studio de yoga? Le cinéma? Le « Chipotle²⁰ » qui se construit sur le terrain vacant derrière le magasin de vins et spiritueux²¹ est de bon augure. Pourtant, toute la journée, à mon bureau, et toute la nuit, [la tête] sur mon oreiller, j'entends les sirènes qui se rapprochent et créent autour un fragile périmètre. Je n'entends pas le lac²², un demi-mile²³ à l'est, mais parfois la nuit, à ma fenêtre, je sens son haleine glaciale au travers des arbres.</p>	<p>Le contour de mon monde, si je le compare à l'antique plan à l'aquarelle trouvé sur Wikipédia, tiendrait très facilement dans l'enceinte de Heian-kyô. Je vis sur une parcelle de bonne fortune au cœur d'une zone urbaine délabrée des quartiers sud de Chicago, dans une maison de ville, à quelques pas de l'Université, du supermarché, de la prématernelle, de la banque, de la salle des urgences et de la demeure que le quarante-quatrième président des États-Unis d'Amérique occupait avant son mandat et qu'il occupera après. En deux siècles, ai-je appris lorsque nous avons quitté le nord de la ville pour venir ici, le quartier a été témoin de bien des changements. Certains recelant même quelques promesses. Le bar laitier survivra-t-il? Le studio de yoga? Le cinéma? Le resto mexicain qui pousse sur le terrain vague derrière le magasin d'alcool est de bon augure. Pourtant, toute la journée depuis mon bureau, et la nuit depuis mon oreiller, j'entends les sirènes se rapprocher et dessiner un fragile périmètre. Je n'entends pas le lac, un demi-mile à l'est, mais parfois, la nuit, à ma fenêtre, je sens son haleine glaciale au travers des arbres.</p>

¹³ [https://en.wikipedia.org/wiki/Heian-ky%C5%8D#/media/File:1696_Genroku_9_\(early_Edo\)_Japanese_Map_of_Kyoto,_Japan_-_Geographicus_-_Kyoto-genroku9-1696.jpg](https://en.wikipedia.org/wiki/Heian-ky%C5%8D#/media/File:1696_Genroku_9_(early_Edo)_Japanese_Map_of_Kyoto,_Japan_-_Geographicus_-_Kyoto-genroku9-1696.jpg)

¹⁴ Wikipédia est une encyclopédie en ligne collaborative et multilingue créée en 2001; elle permet à tous les utilisateurs du réseau Internet d'écrire et de modifier des articles.

¹⁵ Le South Side est un grand quartier de Chicago (environ 60 % de la superficie totale de la ville) dont certaines parties sont très défavorisées.

¹⁶ Appelées « townhouses » en anglais, les maisons de ville sont des maisons unifamiliales mitoyennes en rangées, ce qui témoigne du niveau de vie aisée de la narratrice.

¹⁷ L'université dont il est question ici et ailleurs dans le livre, est l'Université de Chicago, où le poète Srikanth Reddy, le mari de Suzanne Buffam, est professeur.

¹⁸ Établissements publics ou privés qui accueillent les enfants avant le début de leur scolarisation officielle, laquelle commence à cinq ans.

¹⁹ Buffam fait référence ici à Barack Obama, le 44^e président des États-Unis (Républicain), en fonction du 20 janvier 2009 au 20 janvier 2017, qui a une résidence près de Hyde Park, à Chicago.

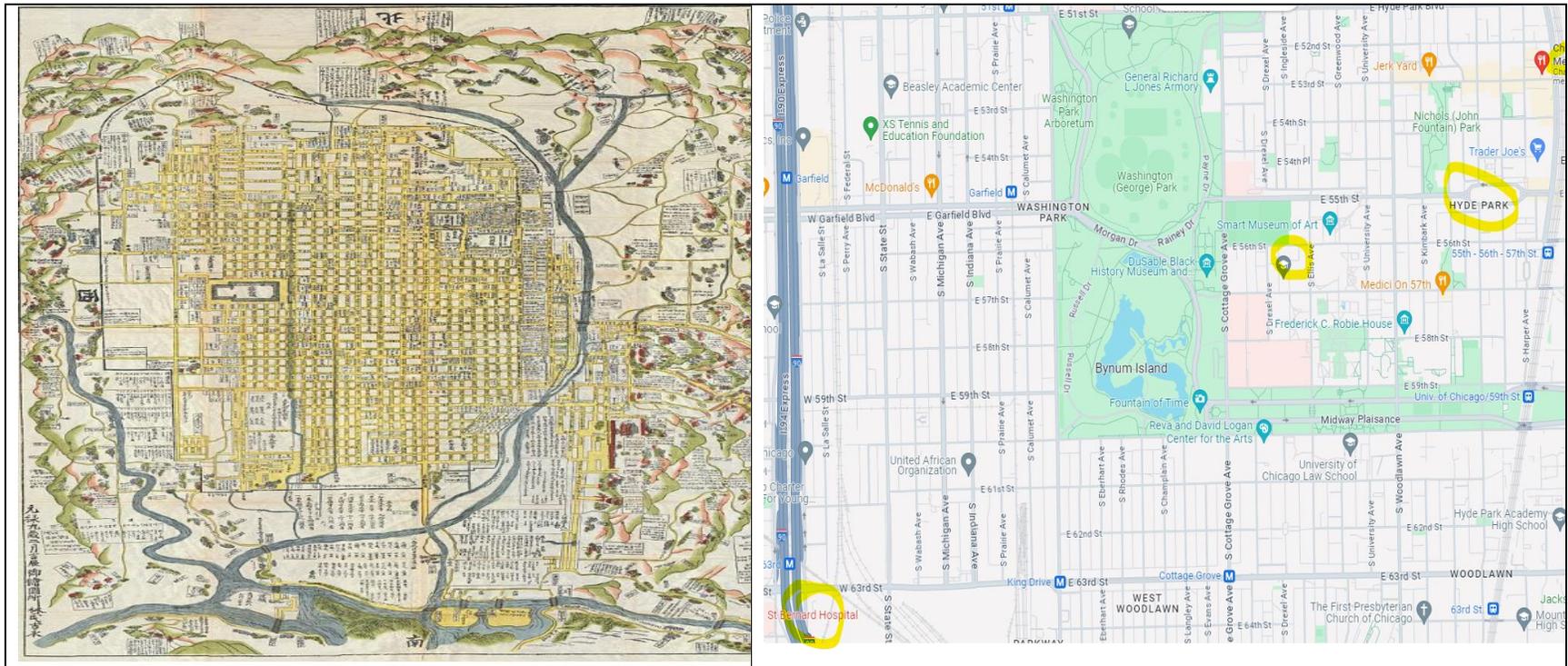
²⁰ Chaîne de restauration rapide de cuisine mexicaine, populaire aux États-Unis.

²¹ Aux États-Unis, l'alcool est vendu dans des boutiques spécialisées, les « liquor stores ».

²² Il s'agit du lac Michigan, un des Grands Lacs situés au nord des États-Unis, à la frontière avec le Canada.

²³ Un demi-mile représente environ 0,8 km. Les États-Unis sont un des rares pays au monde à toujours utiliser le système impérial comme système de mesure.

Note : Comparaison entre le plan trouvé sur Wikipédia et le plan du quartier de la narratrice de *APB*



Annexe 2 Permission de l'auteurice

PERMISSION TO REPRODUCE

IN A THESIS

Authorization granted:

I, the undersigned, declare that I have the authority to grant permission to Isabelle Veilleux, a student in the Department of French Studies, Faculty of Translation at Concordia University, to translate the book *A Pillow Book* (2015) by Suzanne Buffam, published by House of Anansi Press Inc (ISBN: 9781487000264), and to grant a non-exclusive license to reproduce, publish and communicate at no charge for educational and research purposes in the context of the writing of the thesis in translation, the full text of which will be made available in open access in PDF format on *Spectrum*, Concordia University's online institutional repository, as well as on the *Theses Canada* portal, a federal government program (*Library and Archives Canada*) that identifies and disseminates theses and dissertations published in Canadian universities.



[Signature of copyright owner / person granting permission to reproduce the work]

Suzanne Buffam, Associate Professor of Practice in the Arts

[Printed first name, last name, and title of this person].

buffam@uchicago.edu, 5606 S Harper Ave, Chicago, IL, 60637, 312-480-9752

[Relevant contact information: email address, mailing address, phone number, title of person]

Chicago, January 16, 2024

[Place of signature and date]